Case
FRC
2965

DES DESTINÉES

DE LA FRANCE.

La félicité d'un peuple
est dans la sagesse de ses institutions.

L'an V de la République Française.

THE NEWBERRY LIBRARY · CHICAGO

TABLE
DES MATIERES.

INTRODUCTION.
Des Arts.
Des Lettres et des Sciences.
Des Mœurs.
De la Philosophie.
De la Législation.
De l'Agriculture.
Du Commerce.
De la Force Politique de l'Etat.
De la Félicité Domestique.
Du Bonheur Public.
Conclusion.

INTRODUCTION.

JE voudrais pénétrer les réſultats futurs de la révolution françaiſe. L'exploſion du volcan a retenti, avec plus ou moins de violence, juſqu'aux contrées les plus lointaines. Elle a ébranlé l'Europe, elle a ſappé les conſtitutions, les mœurs de leurs gouvernemens. Elle a diſpenſé la terreur, l'effroi. L'Europe entiere s'eſt levée en armes, pour s'oppoſer à ce torrent. Ses efforts ont été impuiſſans. Le cratere a vomi, avec fracas, a projetté. La lave couvre l'Europe, la paralyſe. Abandonnons ces empires, ne préjugeons point leur deſtinées: bornons-nous aujourd'hui à celles que la providence réſerve aux français.

La France, monarchie depuis quatorze ſiecles, n'avait, durant ce long eſpace, éprouvé aucune atteinte eſſentielle dans le régime de ſon gouvernement. Trois familles, également ambitieuſes, également adroites, mais avec des moyens divers, avaient tour-à-tour, la premiere conquis, les deux autres uſurpé le pouvoir ſuprême. La néceſſité d'affermir une autorité chancelante, l'appréhenſion de mécontenter des grands, jaloux & puiſſans;

la néceſſité de façonner au joug un peuple immenſe, malheureux & turbulent, toutes ces cauſes maintenaient, affermiſſaient, conſolidaient le régime de l'empire. La conquête elle-même des Gaules par les Mérowingiens, n'avait opéré de révolution que dans les noms. Les formes & ſinguliérement les choſes demeurerent les mêmes. Les villes, les provinces, conſerverent leurs privileges, leurs juridictions & leurs plaids. Au prefet du prétoire, au chef de la milice, fut ſubſtitué un roi. Cette réunion des deux places ſuprêmes ſur une même tête, fut la ſeule innovation eſſentielle du conquérant. L'autorité dès-lors indépendante des empereurs romains, obtint plus de vigueur, plus d'intenſité. La force politique de l'état acquit un reſſort nouveau; & le peuple que le conquérant fut obligé de flatter & de ménager pour l'aſſujettir, devint pendant quelque tems moins malheureux.

Chacun des chefs des races futures ſuivit la même marche, & tel eſt l'effet inévitable de toutes les révolutions. Autant celles que le ſuccès n'accompagne pas, aggravent le malheur des peuples, autant une révolution ſuivie d'heureuſes deſtinées eſt favorable aux enfans de la génération qui en ſupporte les orages. Dans le premier cas en effet, la tyrannie, toujours tremblante & féroce, ſe venge des efforts impuiſſans de la liberté, avec une rigueur proportionnée à la réſiſtance. Dans le ſecond cas au contraire la crainte

& le respect tout ensemble, qu'inspirent les vertus du peuple, sont les garans de son bonheur.

Tant que les dynasties nouvelles, sensibles à la voix de la justice & de la reconnaissance, s'acquitterent envers les peuples des devoirs de la royauté, l'empire acquit en force, en éclat, ce que le peuple acquit en félicité. La gloire & la prospérité d'un état sont essentiellement composées du bonheur de ses membres.

Ainsi le successeur du quatrieme des Mérowingiens, CLOVIS, achevant l'ouvrage de ses peres, porta l'empire français à un degré de splendeur inconnu jusqu'à lui, & fit régner à la fois, la justice & les loix, parmi une nation composée de gaulois, de romains & de francs. Ainsi le fils de l'usurpateur PÉPIN, CHARLEMAGNE, surpassant en talens & en vertus les MARTEL, ses aïeux, de la même main dont il subjuguait & contenait les ennemis de l'état, écrivait ces sages capitulaires, l'effroi du vice, la sauve-garde du bonheur du peuple & veillait à leur stricte exécution, par l'établissement & l'envoi dans les provinces de ses MISSI.

Mais quand les successeurs des CLOVIS, des PÉPIN & des HUGUES, aussi dissolus dans leurs mœurs, que faibles, lâches & inhabiles à diriger les rênes de l'empire, laisserent les maires du palais, les normands & les feudataires de l'empire, tour-à-tour usurper l'autorité, piller,

incendier, dévaſter les provinces, s'ériger enfin en indépendance, en puiſſance rivale de leurs chefs; dès-lors la France perdant ſon exiſtence politique, fut, à la fois, mépriſée au dehors, faible au dedans, & ces peuples, nagueres floriſſans, heureux & paiſibles, devinrent la proye de la tyrannie civile & féodale, la plus inſupportable de toutes.

Et quand, ſous les derniers ſucceſſeurs d'une race uſée & pourrie, l'on vit impunément le vice inſulter à la vertu; les modes, les coutumes remplacer les mœurs; l'intrigue, la corruption étrangere, (JOSEPH II.) diriger le cabinet de l'état; la ſentine des cours, produire les princes des autels, les miniſtres de la morale; quand la défenſe de l'empire fut confiée à la ſeule naiſſance, ignorante & orgueilleuſe; quand l'action de la juſtice fut excluſivement l'apanage du riche & miſe publiquement à l'enchere; quand les tréſors de l'état, le produit de nos travaux, de nos ſueurs, détournés de leur deſtination, devinrent l'apanage de la dépravation & du ſcandale public; quand Trianon enfin, attirant à elle les canaux de la proſpérité puplique, en pompait, en ſéchait ſans ceſſe les réſervoirs, ſans aſſouvir pleinement ſes deſirs: s'étonnera-t'on encore, que l'exploſion d'une révolution retardée quatorze ſiecles & alimentée de tant d'égoûts, s'étonnera-t'on que la lave du cratere ainſi comprimée

ait projetté sur toute l'Europe & l'ait couverte de ses cendres.

Une révolution est à un empire ce qu'un orage est à nos campagnes. Quand des pluies douces, réglées & bienfaisantes, ne rendent pas à la terre desséchée, la fraîcheur, les sels & la fertilité qu'ont épuisés ses abondantes récoltes, il ne reste plus d'espoir & de ressource que dans les accidens d'un orage. Plus il est retardé, plus il est redoutable, plus il peut engendrer de maux. Il peut abattre, ravager, détruire. Cet orage formé de nuages agglomérés par succession de tems, crevera avec une violence proportionnée à sa masse.

Alors malheur aux champs qu'il inondera dans sa chûte, malheur aux moissons encore subsistantes, aux vergers chargés des dons de Pomone; un orage est un fléau de destruction, il abat, il brise, il détruit tout ce qui se trouve sur son passage.

Il en est de même d'une révolution. Si des réformes sages, graduées & suffisantes, n'ont pas suivi le progrès ou le déclin, ces variations enfin des mœurs d'un empire; si, à de nouvelles habitudes, n'ont pas été opposés de nouveaux freins; la force des choses, la nécessité opérera ce que n'aura pas voulu prévenir le gouvernement, & la violence de l'explosion, sera en raison & des retards & des obstacles qu'elle aura éprouvés.

L'explosion d'une révolution peut se différer

au-delà même de l'époque de sa maturité. Ainsi la chûte de l'orage peut être retardée par le poids de l'atmosphere qui le soutient. Ainsi tel édifice de charpente, quoiqu'usé, pourri & consommé, peut encore se soutenir, par le seul enchevêtrement de ses parties. Mais quand le poids de l'atmosphere est inférieur à celui qu'il supporte; mais quand un seul chaînon de l'édifice est dérivé, alors l'orage creve, le bâtiment s'écroule en ajoutant encore à sa masse de pesanteur, la résistance qu'il vient d'éprouver.

Toute révolution, comme tout orage, ne surprennent jamais un œil observateur. L'un & l'autre se prévoyent, se calculent, parce que tous les deux sont l'effet inévitable de la nature des choses. Un ciel couvert & nébuleux, la compression de l'air, indiquent & la formation & les progrès de l'orage. Le relâchement des institutions, le mépris des mœurs, la dislocation des parties de l'empire, annoncent & la formation & le développement du fœtus d'une révolution. L'homme qui médite, peut même à des signes certains, en assigner l'époque & la violence, il lui suffit, pour en préciser l'époque, de peser les degrés de résistance, & pour calculer sa violence, d'observer la force & la durée de l'ébranlement.

Le regne des loix est la repressions des passions humaines, il est encore celui des vertus civiles & domestiques. Toute passion extrême, toute vertu

ſuprême, dans un gouvernement calme & tranquille, portent une égale atteinte à ſa félicité. Quelle paſſion peut ſe développer ſans un aliment proportionné à ſon éclat? Quelle vertu peut ſe déployer, s'il n'eſt un vice, un cancer à fermer? Quand j'apperçois l'effet d'une paſſion triomphante, je vois à ſes pieds la malheureuſe, l'infortunée victime ſur laquelle elle s'eſt exercée. Quand la vertu brille à mes yeux, c'eſt toujours auprès du malheur qu'elle vient de conſoler.

Sans l'impuiſſance des loix & de la protection, les paſſions n'auraient plus d'alimens. Sans malheurs & ſans crimes, il n'exiſterait pas de vertu.

L'éclat des paſſions & des vertus dans un empire, eſt donc la conſéquence du gouvernement. Dans le premier cas, il eſt le produit de ſa faibleſſe; dans le ſecond, de ſa rigidité. Dans tous les deux, la conſéquence du déréglement ou de l'abſence des mœurs, mais toujours le thermometre infaillible de ſa tranquillité.

Dans une révolution, il n'eſt plus de frein, plus de liens. Le gouvernement eſt ſans force, ou plutôt il n'exiſte plus. Toutes les paſſions, les vertus, les vices, la force & la foibleſſe, la haine, la vengeance, l'amour, l'amitié, l'ambition, la cupidité, l'audace & la puſillanimité, toutes les paſſions enfin s'exaltent & délirent. Il n'eſt plus de frein, de digues. Leur extenſion

leur explosion, sont également susceptibles de tous les excès contraires, par cela même & par cela seul qu'elles nagent sans regle, au gré d'une tourmente révolutionnaire, & pendant l'absence de l'action du gouvernement.

Une révolution n'opere pas rigoureusement la réforme des abus d'un empire. Elle en est le motif spécial, mais elle n'en conclut pas l'effet, ni la conséquence essentielle. Pour réformer un empire, l'on peut se passer de révolution. Il suffit alors d'une volonté générale. Alors, & comme dans Sparte, dans Athenes, sous LYCURGUE & SOLON, & comme en Dannemarck en 1660, il n'est pas nécessaire de s'insurger. C'est un régime nouveau qui succede à un ancien gouvernement qui le remplace d'un consentement mutuel, réciproque, sans secousses enfin & sans intervalle.

Voilà ce que fera tout peuple sage, vertueux, & chez lequel l'espoir & la volonté du bonheur public, animeront également les gouvernans & les administrés.

Mais chez tous les peuples, où la voix de la justice & de la vertu est méconnue: chez tous les peuples, où le gouvernement s'oppose par tyrannie à une réforme nécessaire, alors il ne reste plus d'espoir & de salut que dans une révolution.

Une révolution est donc l'acte forcé, indispensable d'un peuple, à qui la tyrannie refuse

l'exercice de ses droits. Elle est l'action d'un homme insurgé contre un brigand, receleur, voleur ou assassin.

Ainsi s'insurgerent, quoiqu'avec des succès différens, les romains, les germains sous ARMINIUS, les suisses, les hollandais, les états-unis, les polonais & les belges.

Ainsi s'insurgea, en 1789, le peuple français.

J'ai dit plus haut que la conséquence inévitable d'une révolution, n'était pas la réforme du gouvernement. Combien de tentatives en effet pour la cause de la liberté ont été infructueuses! Aux yeux de la tyrannie tout vaincu est un factieux: mais que fait le non succès à la vertu? Espere-t'on par un tel mensonge en imposer à la postérité? Le moment où le cercueil reçoit les dépouilles d'un tyran, commence l'immortalité de celui qui lui résista. La gloire de BRUTUS est dans la mort de CESAR.

Une révolution est le plus grand fléau vomi chez les hommes. Il n'est point de malheur comparable à celui d'exister pendant sa durée. Les maux qu'elle entraîne à sa suite ne se bornent pas au moment présent, ils se prolongent encore après elle. Tels ces animaux immondes traînent après eux la corruption & la peste. Pendant une révolution, tous les liens civils ou moraux dont le relâchement a précipité son avénement, se détractent, s'anéantissent. Eh! quel moyen de régénérer un peuple? Un gouvernement se ré-

forme; mais une nation ne s'épure que dans les générations suivantes.

C'était une bien affreuse, bien attroce vérité; mais, hélas! C'était pourtant une vérité, que ce mot d'un de nos tyrans : POUR REFORMER UNE NATION, IL FAUT DETRUIRE LA GENERATION EXISTANTE.

Comment en effet inspirer aux mêmes hommes l'oubli & l'amour de leurs devoirs? Comment nous rappeler aux sentimens de la nature & de la providence, quand les plus affreux forfaits ont été impunément commis sous nos yeux?

Comment nous faire croire à la vertu, quand l'on a proclamé, comme action civique, les outrages les plus sanglans à la pudeur? Comment croire à la morale & à la probité, quand le gouvernement, pressé dans ses besoins, n'a cessé, depuis l'époque de la révolution, de manquer aux plus saints engagemens?

Des milliers de citoyens ont versé leur fortune dans les coffres de l'état, ils périssent d'inanition. Les défenseurs de la patrie, âgés, infirmes, couverts d'honorables blessures, manquent de l'aliment des pauvres. La ruine de cent mille familles a été aussi rapide que la fortune nouvelle de cent mille autres, ou plus prévoyans ou meilleurs calculateurs, ou plus fripons: car il s'en trouve de chacune de ces classes.

Une ville floriſſante a été détruite pour assouvir la haine rancunieuse d'un homme, d'un

hiſtrion. D'autres ont été ſaccagées avec plus de furie qu'elles ne l'euſſent été par une ſoldateſque ennemie. Des provinces entieres, jadis ſi floriſſantes, offrent à nos regards un déſert couvert de cendres. La guerre civile a fait tout cela. La guerre civile! Ce mot me diſpenſe d'en dire davantage.

Toutes les horreurs enfin, dont l'hiſtoire déroule l'affreux tableau, ont été commiſes. Un torrent de vertus les ont adoucies: elles n'ont pu les prévenir, ni les faire oublier.

Les vertus, les forfaits ſont inſéparables de toute révolution. Or, révolution ſignifie, HORS DES REGLES, MOYENS QUELCONQUES. Quand le char eſt lancé, il n'eſt plus d'efforts humains capables de l'arrêter. Tous ceux qui cherchent à l'entraver, ſont froiſſés, s'ils ne périſſent. Saturne dévorera toujours ſes enfans.

Eh! quel homme, même convaincu de ſa néceſſité, ne déteſte pas une révolution, ne l'enviſage pas avec effroi, avec terreur, à moins qu'il ne ſoit lui-même un infame ſcélérat.

Mais deſirer un nouvel ordre de choſes, n'eſt pas excuſer une révolution. Cette confuſion dans les mots fut la ſource d'une foule d'erreurs, elle influa dans les choſes mêmes.

Une révolution n'eſt pas l'effet des deſirs, ni de la volonté d'une génération, elle eſt la conſéquence affreuſe, mais inévitable, des erreurs des races précédentes. L'on peut l'adoucir, en

altérer même le caractere, en opérant volontairement une réforme indiſpenſable. Mais ſi un gouvernement factieux & tyrannique ſe refuſe aux ordres, à la volonté du peuple, alors il n'eſt plus de conciliatoire. La révolution eſt ouverte, & ceux-là ſeuls ſont reſponſables de tous ſes maux, qui la provoqueront, ſoit par leur réſiſtance, ſoit pour en avoir, par leur mauvais gouvernement, précipité la néceſſité.

Et fut-il une abſurdité, un abrutiſſement plus inconcevable, que de voir ſans ceſſe les auteurs de tous nos maux, jadis agens ou miniſtres du gouvernement, d'abord nous conduire à grands pas vers le précipice; depuis, après avoir rejetté avec inſulte le pardon généreux que la pitié daignait leur offrir, déſerter leur patrie, armer contre elle toute l'Europe, ou répandus dans l'intérieur, fomenter, diriger tous les troubles, & reprocher aujourd'hui, aux français fideles à leur patrie, à leurs devoirs, les fléaux, les horreurs dont ils ſont les ſeuls auteurs? Peut-on, à la vue d'un tel délire, chaque jour répété, ne pas ſe diſpenſer de plaindre leurs juſtes infortunes?

Mais le tableau des horreurs inſéparables de toute révolution, n'entre pas dans mon ſujet. Je veux ſonder les deſtinées futures de l'empire. Je veux pénétrer quels réſultats produira ſur ces diverſes branches civiles ou politiques, la tourmente révolutionnaire. Si les arts, les ſciences, les

les mœurs, la morale, l'agriculture, le commerce, notre félicité civile ou domeſtique ſe purifieront, s'amélioreront ſous cette épreuve. Tel eſt le but de mes recherches.

Coſmopolite au ſujet que je traite, je puis en parler ſans craindre d'être ſuſpect. J'ai vu de bonne heure la révolution ſe préparer & s'avancer dans le ſilence. Convaincu de ſa néceſſité par l'eſprit public des gouvernans, je l'ai jugée inévitable. J'ai frémis à cette découverte, parce que j'ai préjugé les maux innombrables dont elle a été accompagnée. L'événement a juſtifié mes craintes. Longue victime de la terreur, je n'ai attribué qu'à la force des choſes mes malheurs. J'ai ſurnagé à la tourmente. J'ai continué de ſuivre, avec l'œil de l'obſervateur, le char, ſans entrer dans la carriere, & toujours tranquille au milieu du tumulte des paſſions, je veux aujourd'hui, avec calme, tenter de préjuger nos deſtinées futures.

DES ARTS.

TOUTES les inſtitutions ont été anéanties par la révolution. Les arts, alors nommés libéraux, comme l'architecture, la muſique, la peinture, la ſculpture, les arts gymnaſtiques eux-mêmes étaient érigés en corporation. Une foule d'autres arts étaient érigés en maîtriſes. Les charlatans même, les vendeurs d'orviétan étaient ſujets à des réglemens. Quel fut le but du gouvernement dans ces aſſociations? Quels en furent les avantages? Les vices. Les premiers égalerent-ils, furent-ils moindres, ſurpaſſerent-ils les ſeconds? Telles ſont les queſtions préliminaires qu'il importe d'analyſer & d'éclaircir.

Le but oſtenſible du gouvernement fut ſans doute, dans ſes inſtitutions académiques, 1o. de réunir les artiſtes d'une même profeſſion. 2o. De leur offrir, par les facilités d'une communication mutuelle, les avantages réſultans de lumieres réunies. 3o. De préparer la perfection de l'art. 4o. Enfin, d'offrir à la fois un point central de réunion & de direction aux artiſtes.

Par les entraves & les regles, dont étaient entourées les maîtriſes, l'on crut & l'on voulut ſans doute, 1o. borner le nombre des artiſtes

aux besoins du peuple. 2°. Empêcher des aspirans incapables, d'exercer un art au-dessus de leurs talens, au dommage de la société.

Enfin il ne fut pas jusqu'aux charlatans, dont l'exercice, subordonné à la volonté du gouvernement, n'indiquât le but de soumettre, à la sagesse de l'examen, leurs procédés alchimiques.

Tel fut le but ostensible, & peut-être même dans quelques parties, l'esprit réel du gouvernement. Examinons quelle en fut l'application.

Les institutions académiques, par les honneurs & prérogatives attachés, devinrent autant de ressorts & de leviers entre les mains du gouvernement. Les places, dès-lors, furent autant de graces, de récompenses. Ce qui appartenait de droit à l'artiste, passa de fait au pouvoir du prince. Qui reçoit, s'engage. L'indépendance de l'artiste & son génie, inséparables l'un de l'autre, cesserent, s'évanouirent du moment même de son aggrégation. Bientôt nous en appercevrons les effets : je poursuis.

Le but réel des maîtrises, de la vénalité des charges & des offices, fut de procurer au trésor, de repomper les sommes dissipées, soit par les guerres, soit par les prodigalités d'un mauvais gouvernement. Plus cette ressource fut facile, plus elle acquit de faveur. Plus elle fut abondante, plus elle fut répétée. Chaque ministre nouveau bientôt en abusa. Tout devint vénal, tout fut mis à l'enchere. Qui pourroit nombrer

les offices civils, judiciaires, militaires-même! Mais un semblable développement n'eſt pas de mon ſujet. Renfermons-nous dans les bornes indiquées dans le titre de ce chapitre.

Toutes les parties de l'habillement, du logement, de l'ameublement de l'homme, furent érigées en offices, en maîtriſes. Ses goûts-mêmes, & juſqu'à ſes caprices les plus futiles, ſes plaiſirs enfin, ne purent être remplis, ſatisfaits, que par des artiſtes avoués du gouvernement. Il ne fut pas juſqu'à l'eau (& cependant la nature bienfaiſante, la diſpenſe à l'homme avec autant d'abondance que de généroſité) il ne fut pas juſqu'à l'eau, que l'artiſan ne put colporter ſans en avoir acheté le droit & le privilege.

Voilà quel fut l'application de ce ſyſtême: eſſayons d'en pénétrer les effets.

Si les académies préſentèrent quelques fois aux artiſtes, des ſujets, des modeles d'études; elles entraverent, abâtardirent preſque toujours le génie, par l'action du gouvernement. Le génie nait de la liberté, parce qu'elle ſeule puiſe dans la nature. Entravez la liberté, vous perfectionnerez les regles & vous tuerez le génie.

Comment eſpérer qu'un peintre, un ſculpteur, un menuiſier, repréſente, modele ou peigne avec chaleur, le ſentiment dont vous lui preſcrivez le ſujet, la forme & les développemens. Prétendez-vous faire paſſer en ſon ame, le feu, la chaleur & les degrés de votre imagination?

Croyez-vous commander, diriger ſon pinceau, ſon ciſeau ou ſa plume? Oui: il vous fera une maiſon, une table, un chambranle. Il ne faut pour cela que des regles. Mais ſi vous contraignez, ſi vous bornez, ſi vous commandez enfin à ſon ame; ah! n'eſpérez jamais voir éclore ces chefs-d'œuvres vivans, le fruit ſeul du génie ou de la liberté. Un prince commande une ſtatue, il la paye, il l'obtient. PYGMALION travaille; il s'anime, il s'enflamme. Le marbre s'amolit, il crée GALATÉE.

Il réſultait, dit-on, des maîtriſes cet avantage, que l'homme connaiſſait & ſavait ſon métier. Quelle aſſertion fut moins fondée! Eſt-ce l'examen que ſubiſſait, en certains cas, le candidat, qui garantiſſait à la ſociété la connaiſſance de ſa profeſſion? Eh mais, au contraire, puiſque le nombre de chaque ſortes d'artiſtes était irrévocablement fixé, quels avantages les juges du concours, euſſent-ils retiré de ſa réjection? N'eût-il pas fallu ſe completter allieurs d'un autre ſujet? N'était-il pas plus avantageux aux membres d'une maîtriſe, d'aggréger à leur aſſociation des hommes inhabiles dans leurs profeſſions, au lieu d'un ſujet intelligent, profond, & dont la capacité même eût tourné à leur propre perte? Combien d'exemples de cette triſte vérité! Et les artiſtes célebres dans tous les genres, ne ſont-ils pas préciſément ceux, qui par la ſeule force de leur génie, ont aggrandi

la sphere des connaissances humaines, en dépit même, & en luttant contre des institutions assez ingrates, assez jalouses pour les rejetter de leur sein.

Sous le régime des maîtrises & des corporations, quel espoir restait-il à l'artiste passionné pour son art, quand sa fortune ne lui permettait pas de fournir la finance fixée par la loi? Une profession devenait donc l'apanage exclusif de l'or, ou des familles. Ainsi le talent, loin de s'améliorer, de se perfectionner par l'émulation, toujours active & souvent industrieuse, après s'être renfermé dans un cercle étroit, insurmontable, se perdait & dégénérait en une routine, que corrompait encore la mauvaise foi & la cupidité de ceux qui l'exerçaient.

L'espoir seul peut avec la liberté enflammer le génie. Les entraves le découragent & le tuent. Un gouvernement habile encourage l'artiste, seconde ses efforts: il n'attente point sur sa liberté. Il ne le captive pas sous prétexte de se l'attacher. Il ne l'étouffe pas enfin sous le voile de l'honneur & des récompenses. Quand un fauteuil académique & des pensions, enchaînaient l'artiste à la main donatrice, quel essor restait-il au génie? Jusqu'à ce moment son ame expansive avait dicté ses ouvrages: alors, contenu dans les bornes d'un cercle impérieux, les regles seules découleront de son pinceau.

Prescrire un sujet à l'artiste, c'est commander

à ſon ame. En régler l'eſſor, c'eſt tuer ſon génie.

Quel art, quelle inſtitution furent jamais perfectionnés par les académies de peinture, de ſculpture, de muſique? Quels chefs-d'œuvres l'artiſte enfanta-t'il poſtérieurement à ſon admiſſion? Quels talens encouragerent-elles, développerent-elles? Les académies ont fixé des regles à l'imagination. En modérent ſon eſſor, elles ont tué le génie.

Quand PIGAL, ſouſcrivant aux ordres du gouvernement, travailla le marbre, pour faire de LOUIS XV un héros, ſon ciſeau, ſon talent, échouerent ſous cette épreuve, & l'exécution fut auſſi froide, auſſi inanimée que ſa matiere & ſon ſujet. Quand ce même artiſte au contraire, voulut tranſmettre à la poſtérité, les traits mourans du vainqueur de Fontenoi, le marbre s'amolit, s'attendrit, & PIGAL lui tranſmet l'ame & toute la chaleur dont il eſt lui-même embrâſé.

Un vieux proverbe dit: L'ANGLAIS INVENTE ET LE FRANÇAIS PERFECTIONNE. Si quelques-unes des découvertes les plus précieuſes ſont dues en effet aux Anglais, quelle en eſt la cauſe? Croit-on le climat nébuleux de la Tamiſe, ou celui des Hébrides, plus favorable à l'inſpiration, au développement du génie, que les rives de la Loire, les côteaux du Gard, de l'Hérault, ou les vallées charmantes du Vaucluſe? Ah! ſi quelques

arts doivent à la triste Albion leur naissance; la médecine, l'anatomie & la chimie leurs progrès à la maréca geuse Hollande; la physique, l'électricité leur découverte à l'inculte Amérique, c'est à la liberté seule que sont dus ces succès. La seule liberté enfante ces prodiges!

Si des beaux arts, vous passez aux arts mécaniques, vous appercevrez les mêmes résultats. L'horlogerie, fuyant la persécution & l'intolérance du plus fastueux de nos rois, s'était réfugiée à Genève, & dans les vallées incultes & désertes de Locle & de Chaux-de-Fond, elle les avait peuplées & enrichies. Les rives du Rhin, le Palatinat, la Souabe entiere, la Franconie, Hambourg & le nord sont peuplés de refugiés. Erlang, entr'autres, est une ville toute française. Nos artistes, échappant au tyran, ont trouvé un asile & fait fleurir les arts dans les pays habités par la liberté & le bonheur.

Tels sont les maux produits par la tyrannie. Cherchons quels seront les fruits de la liberté?

D'immenses collections de tableaux, de statues, de médailles, de pierres gravées, de chefs-d'œuvres enfin, de toute espece, existaient en France; elles restaient enfouies dans des galeries, ou dans des cabinets inaccessibles au public. L'artiste académicien en obtenait seul la communication. L'élève qu'eût enflammé la vue des productions du génie, ne pouvait en approcher. Les objets de comparaison lui manquaient, & l'inspiration

de la nature s'éteignait dans ſon ame, faute d'aliment.

Déſormais, un muſéum, des galeries immenſes, tant dans la capitale, que dans les principales villes, & toujours ouvertes au public, offriront dans tous les genres, à l'artiſte, des modeles à imiter, à ſurpaſſer même, & enflammant l'ame de la jeuneſſe, y jetteront, avec un noble enthouſiaſme, le feu du génie. Les préjugés, d'odieux preſtiges, ne l'arrêteront plus au milieu de ſa carrière. L'autorité, la tyrannie n'entraveront plus ſes reſſorts.

Juſqu'à ce jour, nos artiſtes, n'oſant ou ne pouvant s'abandonner à leur génie, furent contraints de plonger dans l'antiquité ténébreuſe: de puiſer, dans la mythologie égyptienne ou grecque, les ſujets de leurs travaux. O honte de nos peres! O tyrannie! O déplorable ingratitude! Mille ſtatues décoraient le palais de vos rois, MICHEL-ANGE, GOUJON, LE PUGET, GIRARDON, COYSEVOX, COUSTOU, &c. &c. & tous les artiſtes célebres avaient concourus à l'embellir. Qu'ont-ils fait, qu'ont-ils produit? De quel héros, de quel magiſtrat vertueux, leur ciſeau a-t'il tranſmis les traits à la poſtérité? SUGER, ſage miniſtre ſous un mauvais roi, CHARLEMAGNE, CHARLES V, L'HOPITAL, SULLY, MONTAUSIER ou FENELON, rappellent-ils à leurs deſcendans la mémoire de leurs vertus? PAN, CADMUS, l'enlevement d'EUROPE, & d'autres

folies ſemblables, ornaient les jardins de nos princes.

SULLY vivait encore, les plus habiles artiſtes ſont appelés. Le régénérateur de la France va-t'il être, par la patrie reconnaiſſante, déifié? Non: les autels ſont conſacrés au faible LOUIS XIII; une ſtatue lui eſt érigée!

D'ASSAS ſauve la France, MONTESQUIEU l'immortaliſe, LOUIS XV reçoit l'apothéoſe!

Des théâtres s'élevent de toutes parts, d'heureux talens les alimentent. Quel ſera le fruit de la reconnaiſſance? Des ſtatues, des trophées, des emblêmes, des deviſes, en ornent les corniches, les frontons & les ſocs. Ces emblêmes ſeront ſans doute ceux de nos poëtes? Non: ils auront trait au Parnaſſe, à l'Olympe, à l'Hélicon. Les trophées ſont du moins à la gloire des artiſtes? Ah! ce ſont des boucliers romains ſur des canons. Les deviſes, les inſcriptions, ſont grecques ou latines. Et les ſtatues, au lieu de rappeler le ſouvenir de MOLIERE ou de CORNEILLE, vous repréſentent l'Amour avecſon bandeau, ou Vénus aux belles feſſes.

Ainſi, le palais Bourbon, au lieu de rappeler aux Français la mémoire d'un héros, offrait ſur le portail le monogramme S. P. Q. R.

Senatus, populusque romanus.

Enfin, tout était devenu égyptien, étruſque, ou romain, au milieu de l'empire français, ſoit par le manque de vertus nationales, ſoit plutôt

parce que la tyrannie inquiette, eût cru ébranler sa puissance, en permettant de célébrer des vertus, qui eussent prononcé sa condamnation.

Quand le génie véritable, toujours amant de la liberté, est entravé dans son essor, loin de plier, de courber sous l'idole, son ame se roidit aux difficultés, & ce qu'il ne peut exprimer librement, il le peint sous le voile ingénieux de l'allégorie. Un tyran entrave-t'il la pensée, l'artiste, indigné, enfante le groupe D'EPOMINE. Le peintre déploye au salon, le tableau de SENEQUE au bain. Un tyran commande une statue; elle s'éleve entourée d'esclaves enchaînés. Un citoyen vertueux est-il envoyé à l'échafaud; aussitôt parait le massacre des innocens, ou le supplice de l'homme juste, mourant sur la croix.

Quand la révolution française éclata, elle était faite depuis long-tems dans les esprits. L'explosion du volcan déchira seulement le voile, & abattit le crystalin qui en dérobait la vue.

Jeunes & bouillans artistes, vous dont l'ame vierge encore, ressent déjà les feux du génie, abandonnez-vous aux sentimens que jetta en vous la nature. Elevez-vous aux régions célestes. Nuls liens, nuls freins n'entraveront plus votre vol. Qu'il soit rapide comme celui de l'aigle; pur comme l'air qu'il respire; brillant comme l'astre qui l'éclaire. La tyrannie ne commandera plus à votre art, il ne soumettra plus votre génie.

Vous dispensez la gloire & l'immortalité; l'un & l'autre sont entre vos mains. Rempliſſez glorieusement vos nobles destinées. Que celui d'entre vous qui souillerait son talent au service de la tyrannie, soit déshonoré à jamais. Celui dont le génie, au contraire, perpétuera les traits d'un héros, d'un homme juste, partagera son immortalité.

Que d'ingratitudes n'avez-vous pas à réparer! Quatorze siecles d'existence politique, ont enfanté des héros dans tous les genres. Magistrats, sages, philosophes, guerriers même, des femmes enfin, ont illustré la patrie. Un obscure tombeau ensévelit leurs dépouilles mortelles. Leurs cendres volent peut-être au gré des vents. Artistes! artistes! Hâtez-vous d'acquitter la dette de la patrie. Que des monumens, à la fois, magnifiques, simples & vrais, récompensent la vertu & servent d'exemples, de leçons aux générations futures. Ne redoutez-vous pas les cris de vengeance de leurs mânes plaintives? Jadis les ombres des hommes morts sans sépulture, invoquaient les Euménides jusqu'à ce qu'elles eussent passé l'Acheron.

Les trésors des arts vous sont ouverts: ils ne sont plus l'exclusive propriété du prince ou du riche. Volez, consultez les modeles & les chefs-d'œuvres des siecles écoulés. ZEUXIS, APELLES, RAPHAEL, LE CORREGE, LE GUIDE, RUBENS, TENIERS, LE POUGIN, LEBRUN &

LE MOINE enrichiſſent nos palais & le muſéum de leurs œuvres. En ſculpture, PHIDIAS, POLYCRETE, CLEOMENES, GLYCON, ARCHELAUS, PAUSIAS, BERNIN & MICHEL ANGE, COUSTOU & COYSEVOX, vivent dans leurs ouvrages parmi vous. BRAMANTE, PALLADIO, LEBERNIN & PERAULT ont bâti vos palais. Au théâtre, PERGOLESE, enchante vos oreilles, il pénetre vos ames: GLUCK vous étonne, vous tranſporte; toutes les paſſions ſe développent à ſa voix. Puiſez donc & choiſiſſez. Par-tout vous trouverez des modeles à ſuivre, des œuvres à ſurpaſſer, des fautes à éviter.

Les galeries de Milan, de Modene, l'école flamande, Rome & Anvers, tranſportées & déployées dans les ſalles du muſéum, vous diſpenſent de courir en Italie, à grands frais. Nimes, Arles, le Gard, Oranges, Autun, Metz, Treves, &c. &c. vous offrent les antiquités de l'Italie. Nos vaſtes baſiliques détruites par le vendalisme, vous préſentent les ruines d'un genre, à la fois noble & hardi.

Que la patrie, déſormais, ſoit la ſource où vous puiſerez vos ſujets. Qu'importe les buſtes de THESÉE, de CLEOPATRE ou de POMPÉE. Ce ſont des français qu'il faut peindre, qu'il faut immortaliſer. Nos vertus, déſormais, ne ſeront plus l'action d'un ſerviteur envers ſon maître, elles ſeront celles du citoyen vertueux envers ſa patrie. A des faits privés, ſuccédent des actes

publics. VINCENT DE PAULE, & JEANNE-D'ARC, l'un oublié, l'autre couverte d'un injuste ridicule, dans une république, eussent chacun mérité & obtenu des autels.

Si des arts libéraux, vous descendez aux arts gymnastiques, mêmes abus, même rénovation, même amélioration. Que signifient, qu'expriment nos danses théâtrales & domestiques? La molesse, la corruption: elles sont au moins insignifiantes. Après vingt siecles au contraire, de barbarie, de destruction, les femmes de Saloniki, ville voisine de l'ancienne Pella, se rendent tous les ans au printems, en cérémonie, à des bains situés dans une prairie prochaine, & avant de se séparer, elles y exécutent, en danses, les expéditions guerrieres d'ALEXANDRE.

Pourquoi nos danses, rappelées à leur primitive origine, ne peindraient-elles pas les hauts faits de nos braves armées. Quelle émulation, si, dans des cirques publiques, aux yeux d'un peuple immenses, des luttes, des pantomimes, exprimaient les victoires de Gemmapes, de Fleurus & d'Arcole. L'adieu de deux freres au moment de la charge; les larmes d'une épouse, les cris des enfans! Quels sujets féconds, inépuisables! Ce fut ainsi que ces républiques anciennes, acquirent tant d'éclat, & ont surnagé aux destructions des siecles. Chaque fête, publiquement célébrée dans les cirques & dans les Hypodromes de Sparte, d'Athenes & d'Olympie;

chaque triomphe proclamé chez les Samnites, créait une foule de héros.

Ce fut singuliérement dans les républiques, ou du moins chez les peuples assez heureux pour exister sous un gouvernement juste & modéré, que fleurirent & se perfectionnerent les arts. Une seule monarchie existait en grece, & la macédoine fut précisément la seule contrée où n'oserent se fixer les arts. Le génie, l'entousiasme, sont les enfans de la liberté & du bonheur, l'atmosphere de la tyrannie les méphitisent & les tuent.

Peuple français, jeunes artistes, dont le gouvernement enchaîna, jusqu'à ce jour, le génie & les talens; ô vous! dont l'entousiasme gémissante & refroidie par des entraves, fut contrainte par la tyrannie, de substituer l'allégorie aux vérités, les regles à la passion, les formes à la chaleur: renaissez, génies heureux! Ouvrez votre ame, vos talens, à la patrie, à l'immortalité. A la patrie! Oh oui: qu'elle seule dirige vos ciseaux, inspire vos idées; anime, ennobliſſe vos sujets & les ouvre à la vie, à la postérité. Quelle carriere immense, quelle carriere grande & sublime vous est ouverte. Notre enfance à former, nos mœurs à diriger, nos devoirs à nous faire chérir; nos fautes, nos crimes à vouer d'opprobre & de mépris; nos vertus civiles & politiques à célébrer, à couronner. Tous nos sentimens, enfin, à diriger. Voilà

les vaſtes ſujets ouverts à votre génie. Artiſtes! Artiſtes! Vous êtes les inſtituteurs civils, moraux & politiques de la patrie. Ah! rempliſſez dignement vos glorieuſes deſtinées!

DES

DES SCIENCES.

CHEZ un peuple libre seulement, la philosophie, donnant l'essor à son génie, souleve le voile obscur de la nature, & ose substituer aux halliers épais qui l'obscurcissent, la vérité toujours bienfaisante. Un abus a-t'il remplacé un institution salutaire, elle le combat ou le réforme. Le vice insulte-t'il, par son triomphe, à la vertu, elle le terrasse. La politique s'éclaircit, la métaphysique s'épure. Depuis l'insecte invisible à nos yeux, depuis le graminé, journellement foulé sous nos pieds, jusqu'à l'astre brillant roulant dans les cieux, tout obéit au philosophe & se soumet à ses observations, à son empire. Il les compare, les pénétre; prévoit & dicte leur marche & leur développement. Le sage commande à la nature. Sa bouche, comme l'astre du jour, dispense la lumiere dans tous les sujets qu'il embrasse.

Quand des loix prohibitives restreignent la liberté de la presse, quelle consolation, quel espoir, peuvent encore exister dans l'ame infortunée? Défendre l'examen, l'étude des matieres politiques, n'est-ce pas dire à l'homme, tu subiras le joug qu'il nous plaira t'imposer, sans pouvoir

sans crime t'en affranchir? Lui ravir la faculté de discuter un sujet métaphysique ou religieux, n'est-ce pas lui défendre de soulever le bandeau dont ses yeux sont couverts. La physique des cieux, celle de la terre, ne furent-elles pas également soustraites à nos méditations, parce qu'elles contrariaient un mauvais système religieux, enfanté par l'ignorance & soutenu par la superstition.

Le premier devoir d'un homme jetté par la tempête sur une plage inconnue, est d'en reconnaître la situation & les ressources. Il recherche, il en étudie le climat, les productions: il s'y fortifie contre les dangers. Les astres reglent & partagent son tems. Il soumet la nature à ses besoins, il en recueille à la fois, & les nécessités & les commodités de la vie.

Dira-t'on que de telles occupations ne sont pas de son ressort? Eh qui donc s'adonnerait à de telles études, si ce n'est celui qu'elles touchent & intéressent. Si celui qui dirige les rênes de l'empire a seul le droit de dicter la route du char, quelle ressource reste-t'il au voyageur: & jamais le pilote refusa-t'il d'obéir au maître du vaisseau.

Raisonner sur les abus, c'est détruire toutes les institutions humaines. En est-il une seule exempte de vices. La maison qui vous abrite n'exige-t'elle pas des réparations annuelles. L'habit qui vous préserve tour-à-tour de la chaleur & des frimats, ne se dégrade-t'il pas journellement

Réformez l'abus, arrachez l'ivraie; mais respectez le bon grain.

Jadis, la métaphysique civile & religieuse, l'économie politique, les finances, l'administration, la justice, plusieurs parties du commerce, la géographie physique même, étaient soustraites à nos méditations. Que restait-il donc à nos études? Les procès, les romans & la poésie.

Encore ne pouvait-on, sans les dangers d'une incarcération perpétuelle, abandonner au mépris public, ou livrer à la reconnaissance, les vices ou les vertus des princes ou des grands. Il fallait donc se borner à des fictions amoureuses, ou à des sujets étrangers.

Quand Athenes, Sparte, Olympie, déployaient, aux yeux de la Grece entiere & aux frais de l'état, cette magnificence théâtrale, croit-on que tant de frais & de célebrité, eussent pour but de peindre aux spectateurs les conquêtes de SESOSTRIS, ou le regne de BELUS? C'était les sujets de leur histoire qu'ils offraient aux Grecs. C'était pour les descendans des LEONIDAS, des AGAMEMNON, des THESÉE, les hauts faits de leurs ancêtres. Voilà ce qui excitait leur enthousiasme, voilà ce qui, pendant huit siecles, fit des Grecs un peuple de héros.

Qu'importe au peuple français, les récits réels ou mensongers des peuples de l'antiquité. Quel fruit le spectateur retire-t'il des pleurs d'ANDROMAQUE ou de BERENICE; des vices de PHE-

DRE, d'ELECTRE, de CLEOPATRE, de NICOMEDE? Eh quoi! vous parlez à des Français, & vous leur peignez la mythologie ou les faits des rois d'Asie, des Grecs & des Romains. Ce sont de nos peres, de nos aïeux, dont il faut nous entretenir, dont il faut nous tracer les vertus pour les imiter & les passions pour les éviter. Voilà ce qui nous intéresse, ce qui nous touche, voilà les leçons à présenter à la jeunesse.

Quel sujet plus fécond en actions théâtrales que l'histoire française. Chaque siecle, chaque lustre, fourmille de faits héroïques; ils sont ensévelis dans l'oubli. Croit-on que CORNEILLE, RACINE & CREBILLON, n'eussent pas obtenu de plus grands succès encore, s'ils eussent substitué aux IPHIGENIES, à HERACLIUS, à RHADAMISTE, des faits historiques. De quelle chaleur nouvelle, leur génie n'eût-il pas été embrâsé. Et quand le plus foible de nos poëtes a excité dans le Siege de Calais, un entousiasme supérieur à celui-même qu'obtint le Cid, peut-on douter de celui qu'eût produit de pareils sujets, traités par les maîtres de la scene française.

Mais quand la tyrannie ravit à l'homme jusqu'à l'exercice de la parole; quand la servitude nous enleve jusqu'à la faculté de nous plaindre; elles le réduisent à substituer les signes & l'allégorie à la vérité. Aux dangers de la peinture des mœurs françaises, l'on substitua le tableau des mœurs grecques ou romaines. Nos lectures, nos

éducations, nos plaisirs, émanerent de l'antiquité. Qui de nous n'a pas connu l'histoire des Pharaons, des Perses & d'Athenes, avant celle de nos peres? Nous savions tous les monumens de Babylone, de Memphis ou de Palmire, avant de soupçonner l'existence de ceux de notre pays. La langue de PAUL EMILLE nous était familliere, & nous ignorions la nôtre. Ah! comment s'attacher, comment idolâtrer la patrie, quand nos premieres impressions, quand toutes les habitudes de la vie en sont la critique ou l'opprobre.

Et en effet, qu'est-il résulté d'un aveuglement aussi déplorable? Quand le cratere, ne pouvant contenir plus long-tems les matieres inflammables accumulées dans son sein, projetta & couvrit la France de ses ruines; la révolution, loin de prendre un caractere national, copia je ne sais combien de gouvernemens anciens. L'un imita les crétois, un autre les spartiates. Celui-ci voulut nous donner les loix de SOLON, celui-là le gouvernement romain. Les seuls enfin, qui ne copierent pas l'antiquité, ne furent pas moins extravagans. Ils nous proposerent les gouvernemens anglais ou américain. Toutes les combinaisons politiques déjà existantes, furent épuisées; mais personne ne songea à puiser les principe de notre constitution dans les mœurs françaises, peut-être en effet parce qu'il n'existait pas de mœurs nationales.

Le siècle de LOUIS XIV, si renommé, & comparé à celui d'AUGUSTE, fut comme ce dernier, pour la littérature, le regne du bel-esprit. MONTAIGNE, DESCARTES, PASCAL, CHARRON & BODIN, sont antérieurs à ce prince. MONTESQUIEU, ROUSSEAU, MABLY, HELVETIUS & CONDILLAC, lui sont postérieurs. A l'exception de FENELON, je n'apperçois, pendant le cours du plus long des regnes, que des poëtes, des romanciers & des panégyristes. BOSSUET écrivit éloquemment l'histoire. Quelle philosophie respire-t'il dans ses écrits? La force de BOURDALOUE, les charmes & l'onction de MASSILLON sont noyés dans des flots de théologie. Telémaque même, le premier des livres & la conception la plus pure de l'esprit humain, Télémaque est revêtu des costumes de l'antiquité.

Les sciences, les lettres, veulent l'indépendance. Les moindres entraves les flétrissent & les tuent. Examinez les contrées où elles ont principalement fleuries, c'est toujours dans celles que féconderent le génie de la liberté. DESCARTES fuit la France & cherche en Suede un asile. LOCKE & NEWTON enfanterent en Angleterre leurs œuvres immortelles. HALLER, LAVATER, GESNER & TISSOT, fleurirent dans la libre helvétie. BOERHAVE, MUSCHENBROCK & SWAMMERDAM sont Hollandais. La Hollande fut le refuge de BAYLE, & à peu près de tout ce que la France produisit de génies.

Il n'eſt pas un homme de lettres, en France, un peu célebre, dont les ouvrages ayent été conçus ſous l'égide du gouvernement. Rappelez-vous FENELON, MONTESQUIEU, D'ALEMBERT, DIDEROT, VOLTAIRE, ROUSSEAU, HELVETIUS, RAYNAL, &c. &c. ils furent tous perſécuté. L'auteur du ſeul poëme épique national, fut contraint de le faire imprimer à Londres. L'auteur d'Emile a fui ſes perſécuteurs. La Grece reconnaiſſante leur eût élevé des autels.

Qu'a produit l'Eſpagne, en littérature? Un charmant roman, quelques ſcenes, & pas une comédie. Le Portugal? L'épiſode touchante d'INÈS. L'Italie? Des Poëtes. J'en excepte le livre des délits & des peines, ouvrage au reſte purement théorique.

Par ce qu'ils ont fait toutes-fois dans des ſiecles d'oppreſſion & de tyrannie, préjugez ce qu'ils euſſent conçu ſous un gouvernemennt libre & protecteur. Préjugez ce qu'enfanteront à l'avenir, de pareils hommes, quand ils pourront diſcuter, approfondir librement les ſujets les plus inhérens à notre bonheur.

Alors, les ſciences & les lettres, marchant d'un pas égal & ſe prêtant l'un & l'autre un mutuel appui, circonſcriront à-la-fois nos rapports phyſiques, civils & moraux. Les vains preſtiges, les préjugés de l'ignorance, diſparaîtront devant la ſageſſe & la raiſon. Nos relations ſociales ſeront ſoumiſes à des principes

certains ; nos sentimens religieux à des espérances consolatrices. Nos rapports sociaux prendront l'empreinte de la confiance & de la cordialité. Nos besoins physiques ne seront plus abandonnés à des charlatans cupides. Alors la morale ; aujourd'hui flétrie d'un scepticisme déplorable, la morale, alors épurée & purgée du fléau des systêmes, se déployera aux yeux de nos neveux, douce, aimable, toujours sensible & généreuse, pour la consolation de l'ame infortunée, & pour la récompense anticipée de la vertu.

Oh ! combien alors paraîtront puériles & misérables, ces innombrables productions, fruits de l'esprit du siecle, des systêmes alors accrédités & favorisés par l'opinion, l'ambition, la complaisance ou le besoin. Quand la littérature enfin, rappelée à sa digne origine, sera réduite dans chacune de ses parties, aux ouvrages vraiment bons, vraiment sages, vraiment utiles, combien de collections amassées à grands frais, deviendront sans objets. Combien de réputations, encore aujourd'hui célebres, alors brisées & en cendres ! O fragilités ! Instabilités humaines ! J'entre à la bibliotheque nationale : une salle immense est tapissée, dans son pourtour & jusqu'à son sommet, de métaphysique religieuse. Dix mille savans, au moins, en sont les auteurs. Plusieurs ont opéré des révolutions par leur génie, ou la singularité de leur systême. D'autres ont détrôné des souverains, renversé des empires.

Quelques-uns ont armé des millions d'hommes, ont versé des torrens de sang dans les combats ou sur les bûchers. Beaucoup enfin, ont concentré une immense réputation. Qu'ont-ils produit, quel bonheur ont-ils versé sur l'univers? Quelle plaie ont-ils cicatrisé? Que reste-t'il de tant de bruit? Ce qu'ils ont fait; ils ont bouleversé la terre, les empires, jetté la terreur dans nos ames, & blasphêmé la divinité.

Si de la théologie, je pénetre à l'histoire, mêmes erreurs, mêmes crimes, mêmes forfaits. Heureux! Oh! oui: heureux! ceux dont la vanité ou l'ambition n'ont enfanté & produit que d'innocentes erreurs.

Autrefois, celui-là même était réputé savant, qui possédait l'art de l'écriture. Celui-là pouvait impunément prétendre au privilege d'instruire l'univers. La superstition couvrait alors la terre. S'étonnera-t'on de tant de sottises écrites ou imprimées. Aujourd'hui, que les lumieres ont fait de plus amples progrès, ignorer ces élémens, ferait se couvrir d'une honte indélébile. Bientôt, & ce jour heureux n'est pas sans doute éloigné, le plus faible des mérites sera d'être savant. Le seul talent, le vrai mérite, sera dans la sage application des principes au bonheur de l'humanité. Un livre ne sera bon, ne sera beau, qu'autant qu'il sera utile & juste. La vertu de l'œuvre sera la mesure de la réputation de son auteur.

Alors, il nous faudra brûler ce que nous avons

adoré : déplorer l'objet de nos respects, & couvrir d'un mépris éternel, ceux de notre trop constante admiration.

Pour parvenir à cette régénération salutaire, il faut que le génie de la liberté, planant enfin sur nos descendans, enflamme leurs ames, les épure, les protege, mais sans les assujettir. La protection n'est pas l'asservissement. L'ancien gouvernement, dans ses institutions académiques, eut moins pour but, d'encourager, de protéger les sciences, que de les assujettir à sa politique. Chaque honneur, dont il comblait l'homme de lettres, chaque pension était un nouveau lien dont il enchaînait son génie. Comment dévoiler un abus, dont un bienfaiteur est l'auteur? Comment ouvrir la bouche à la vérité, quand il doit en coûter sa fortune, son existence sociale ou sa liberté. L'artiste, que dévorait l'ambition ou le besoin, flagornait la tyrannie pour parvenir aux honneurs, aux richesses, à l'académie. Il la flattait encore pour conserver le prix de ses bassesses.

La contrainte & la servitude tuent le talent. Un corps, d'ailleurs, est toujours inquiet, toujours jaloux. Les corporations académiques, loin d'exciter ou d'encourager le génie naissant, le flétrissaient, dans la crainte qu'il n'éclipsât le lycée. La vertu se décourageait; le génie expirait sans parvenir aux honneurs.

Quel contraste plus sanglant, entre la liste

des savans non agrégés, & celle de quelques académiciens. FENELON, BAYLE, DIDEROT, ROUSSEAU, HELVETIUS, RAYNAL, PIRON, &c. n'eurent pas cet avantage: il fut accordé à COLLETET, CHAPELAIN, LE TELLIER, à l'infâme DUBOIS, à RICHELIEU, &c.

J'exquisse à grands traits dans cet ouvrage; j'indique plutôt que je ne traite. J'abandonne à d'autres plumes, plus éloquantes & mieux exercées, le soin d'approfondir une matiere aussi abondante.

La révolution, en brisant les trônes académiques, a fait une œuvre salutaire. Le gouvernement nouveau, en fondant l'institut national, a-t'il évité les abus des anciennes corporations: ou bien, aurait il en effet rétabli les académies sous un autre titre.

Toute association littéraire, pour fleurir, veut & doit être libre & indépendante du gouvernement. Si les membres sont à son choix, s'il les soudoye, les salarie; ils sont dépendans. Il n'existe plus de liberté: & chacun des avantages que l'on eût pu espérer, se trouve détruit & remplacé par son vice contraire.

Les nominations, dans les académies royales, étaient sujettes à la ratification du prince. C'était en effet lui déléguer les choix. Les réglemens de l'institut ont réformé cet abus. Les nominations sont dans l'indépendance absolue du

gouvernement. Graces ſoyent rendues à la ſageſſe du légiſlateur.

D'un autre part, chaque membre de l'inſtitut eſt penſionné de l'état. Le but de cette munificence, vraiment nationale, fut ſans doute & de récompenſer l'artiſte de ſes travaux, & de le mettre à l'abri de l'impérieuſe indigence. Mais comment le légiſlateur n'a-t'il pas ſenti qu'il enchaînait à-la-fois l'artiſte & ſon génie, en le ſoumettant aux bienfaits du gouvernement. Qu'il en faiſait autant d'apologiſtes, autant de ſoutiens & de complices, de ſes vertus & de ſes vices. Qu'il enlevait enfin au peuple, ſes plus chers défenſeurs. Vous prétendez récompenſer le talent en l'agrégeant à l'inſtitut ? J'y conſens; mais pourquoi cette penſion, ce ſalaire ? Si un axiome ſalutaire, défend en matieres criminelles, de punir deux fois dans le même délit; pourquoi le même principe ne recevrait-il pas ſon application quand il s'agit de récompenſes.

Si c'eſt véritablement le talent qu'il s'agit de récompenſer, pourquoi fixer l'époque du bienfait, préciſément à l'époque de l'intromiſſion du ſujet. Ses beſoins exiſtaient-ils moins auparavant, & n'eſt-ce pas au contraire avant ſon élection, que cet artiſte, encore peu connu, avait le plus beſoin de ſecours & d'encouragemens. Une fois promû à l'inſtitut, ſa réputation ſe répand, ſon nom, ſes talens ſont propagés par la renommée.

Les secours, les honneurs, les richesses, pleuvent sur lui de toutes parts.

Contre un principe reconnu, il ne peut exister que des considérations, des atermoyemens. La politique quelquefois les autorise; mais tous les sophismes & paradoxes de l'esprit ne sauraient en ébranler le fondement.

Le législateur semblait pénétré de cette vérité, quand il prononça la déchéance des droits de citoyen, contre ceux qui recevraient des pensions ou quelques bienfaits, des gouvernemens étrangers. Il sentait que l'indépendance la plus entiere, pouvait seule maintenir la rigidité de nos devoirs. Ne s'écarte-t'il pas lui-même de ce principe, en versant ses bienfaits sur les chefs de la littérature? L'homme de lettre, le savant, n'appartiennent à aucun pays. L'univers, voilà leur patrie. La vertu, la vérité voilà leurs dieux. L'erreur, le vice, enflamment leur cœur d'une noble & sainte indignation. Le soutien de l'opprimé, il est l'effroi du méchant. Il le poursuit, il le combat, sous quelque voile qu'il s'enveloppe. Politique, morale, religion, tout est de son ressort. Il sape, il abat, il terrasse. Tous les pays lui sont égaux, parce que tous les hommes à ses yeux sont ses freres & comme une même famille dont il est à-la-fois, le censeur, l'oracle & le purificateur.

Sauf cette tache, si facile à faire disparaître, le lycée en réunissant les avantages des institu-

tions académiques, a su éviter leur vice & leur abus. A l'universalité des connaissances humaines, il réunit la suppression de la plupart des séances publiques toujours sacrifiées à l'orgueil. La moitié des places n'est plus distribuée à la naissance, aux richesses, à la protection. La différence des opinions religieuses n'est plus un motif d'exclure le génie. A la place d'une institution purement royale, a succédé un établissement libre & philantropique : tel que chez les Athéniens le lycée ou l'académie, fréquentés par SOLON & par les sages de la Grece.

Que de vices, que d'horreurs! mais aussi que de vertus enfantées dans le cahos de la révolution. Hommes de lettres, savans, génies heureux, aimés du ciel, arrachez-nous ces vertus de l'oubli du tombeau, & peignez-les en traits de flammes, à la génération naissante, pour inspirer à leur ame vierge encore l'amour des mœurs & de la patrie. C'est à vous qu'il appartient de purifier nos cœurs, d'ennoblir nos sentimens. Nos destinées, celles de l'empire, sont entre vos mains. Vous dévoilez les fautes, les abus du gouvernement. Vous les réformez, vous dictez les loix dont seules peuvent naître notre bonheur public. C'est vous encore dont la bouche découlant une morale pure comme vos ames, nous faites aimer nos devoirs, & chérir nos liens. Vous répandez l'union, le calme dans nos familles. Notre félicité domestique est encore votre ouvrage. Ah!

le sage, le savant, qui consacrent ainsi leur talent, leur génie, au bonheur de la société, sont véritablement des dieux sur la terre!

DES MŒURS.

L'ON peut facilement se rappeller quelle sensation produisit, il y a quelques années, la publication du livre connu, sous le nom des Liaisons Dangereuses. Certaines vérités sont quelquefois funestes à divulguer. De ce moment, l'auteur fut proclamé un monstre, un homme affreux, abominable. Eh pourquoi? Parce que LACLOS avait été historien fidele & véridique. Les noms & les lieux seuls furent substitués, par ménagement pour les familles, aux lieux & aux noms véritables.

LACLOS n'exagera rien dans la peinture des personnages, si ce n'est peut-être les remords de Mde. de TOURVELLE. Combien même il adoucit ses erreurs! Combien de femmes se sont reconnues en Mde. de MERTEUIL & qui étaient plus coupables encore!

Ce caractere, disait-on, n'était pas général? Je le crois; chaque caractere en effet a ses nuances: & qui s'oblige d'esquisser un portrait, ne s'engage pas de peindre la diversité des figures. Il était, ajoute-t'on, des cœurs vertueux? Nul doute & beaucoup même. Je crois à la vertu, à la vertu innée & j'y crois jusqu'à l'instant de la chute. Mais c'était précisément parce qu'il était

était des TOURVELLE qu'il fut des MERTEUIL, & que celle-ci pour triompher, déploya auprès d'elle tant d'infernaux moyens. La force des reſſorts, mis en œuvre pour le crime, fut & dut être proportionné à ceux de la vertu.

Quand la dépravation ſe gliſſe dans un empire, il faut l'étouffer ſur-le-champ & en prévenir la contagion. Mais quand la corruption a pénétré elle-même juſqu'aux ſources de vie; quand le gouvernement lui-même en eſt infecté; quand, comme d'un foyer il ſeme, il répand le venin, juſqu'aux extrêmités de chacun de ſes rayons, je n'apperçois plus de remede que dans la deſtruction du corps putréfié & dans ſa rénovation.

L'on a long-tems diſputé pour connaître & fixer quels étaient les caracteres propres aux mœurs françaiſes. Cette recherche a été long-tems infructueuſe. La queſtion manquait d'un principe, d'un fait préliminaire. Il eût fallu d'abord établir & réſoudre, ſi les français avaient des mœurs & un caractere.

Quand LABRUYERE publia ſon livre épigrammatique ſur les caracteres, ce fut des hommes en général, mais non des français ſeulement dont il exquiſſa les nuances & les mœurs.

DUCLOS au contraire, malgré le titre pompeux de ſon ouvrage (Conſidération ſur les Mœurs de ce ſiecle) nous a peint les coutumes, les uſages, les modes de la nation françaiſe. Il s'eſt trompé

ſur le titre, mais non ſur le ſujet. Car un défaut de caracteres nationaux qui n'exiſtaient pas, il nous a préſenté le tableau de nos habitudes domeſtiques, qui avaient parmi nous remplacés nos caracteres.

Et je crois ne rien exagérer, ne rien haſarder en poſant ici : qu'à nos mœurs antiques & nationales, avaient ſuccédé des uſages & des modes. Quelques exceptions en petit nombre, ne ſauraient altérer la vérité inconteſtable de cette propoſition.

Cette ſubſtitution des formes aux choſes, ne s'était pas inclusivement borné au cercle de nos devoirs. Elle avait projetté par une extenſion aſſez naturelle, juſqu'aux diverſes branches de l'économie civile & politique. La légiſlation, les arts, les ſciences, les lettres, la philoſophie, l'agriculture même & juſqu'au commerce, avaient tour-à-tour été infectés de ces erreurs. Je toucherai plus particuliérement cette ſubſtitution à chacun de leur chapitre.

Cette conſéquence déplorable, cette contagion ſont au-deſſus des remedes du ſage. Les mœurs ſont à un empire, ce que le cœur eſt au corps humain. La communication de la gangrene d'un membre ſe prévient par ſon amputation. Mais ſi le cœur, ſi les ſources de vie ſont attaqués, il n'eſt d'efforts, de remedes, qui puiſſent ſauver de la deſtruction.

Juſqu'à ce jour, l'effet de la révolution a été

de renverser l'échafaud de nos usages & de nos modes. Leur vétusté, leur ridicule, leur immoralité même ont fait applaudir à leur chute. Leur divergence, en opposant les intérêts, & en irritant l'amour-propre, a précipité la destruction des prestiges. Chaque classe de la société s'est chargée de déchirer le voile dont s'environnait la classe supérieure. Toutes ensemble ont délié de concert le faisceau de la législation & de la philosophie. Qu'est-il résulté de tant de fracas? La destruction d'une forêt d'abus, de prestiges, d'erreurs. Notre habitation était dangereuse, mal-saine, incommode, elle a été renversée. Des haillons nous couvraient: nous en sommes dépouillés. Mais quand chacun s'est trouvé par cette opération précipitée, sans asile, sans couvert, & au milieu d'un monceau de ruines; alors toutes les intempéries dont une habitation imparfaite nous garantissait du moins en partie, ont fondu sur nous. Tous les maux ont éclaté à la fois.

Je me dispenserai de dérouler l'affreux tableau des crimes, des horreurs, des atrocités de tout genre, qui ont affligé la patrie. Cette peinture heureusement n'entre pas dans mon sujet. Je veux uniquement préjuger nos destinées futures: je veux essayer d'en soulever le voile.

Une réflexion consolante découle de ce principe reconnu & inconteſtable: c'est qu'un orage est le précurseur du beau tems, comme la santé

se consolide par l'effet de la maladie. La satiété suit de près tous abus. L'excès ramene par lui-même aux principes. Quand la crise trop long-tems prolongée de la terreur, eut engendré cette succession rapide & constante de meurtres & d'assassinats; dès-lors se rapprocherent les vertus en fuite ou exilées; dès-lors les cœurs de tant d'êtres démoralisés, s'ouvrirent aux devoirs, aux sentimens, à la voix momentanément étouffée de la nature.

O combien de familles & d'associations! O combien d'époux désunis avant la révolution, sont redevables à leur infortune du bonheur dont ils jouissent. L'union, la sensibilité, l'amitié même naissent du sein du malheur. La prospérité les avait blasé, les tribulations les ont corrigé. Autrefois les premieres classes, celles connues sous le titre de gens du monde & du bon ton, étaient généralement les plus corrompues, les plus déréglées. Morale, justice, religion, elles avaient tout secoué, comme autant de liens fâcheux, incommodes & pesans. Aujourd'hui, ces mêmes classes offrent les meilleurs ménages & les êtres les plus pieux du peuple Français.

Le déréglement, la corruption, l'irréligion, ont descendu d'un étage. Ils ont opéré d'autant plus de troubles, que leur écart n'était plus contenu ou refrené, par le lien plus ou moins puissant d'une éducation soignée. Mais les effets en seront moins durables & moins funestes à la chose publique. Moins funeste, parce que leur nullité dans l'action

du gouvernement en préviendra la contagion. Moins durables, parce qu'ils seront enchaîné & ramené au bercail par l'exemple & le pouvoir attractif de la classe supérieure. La corruption du peuple est à celle des grands & des gens du monde, ce qu'est un feu de paille à celui de matieres plus solides. Sa vivacité, son impétuosité, sa violence même, hâtent & précipitent l'instant de sa consomption.

Et j'établis ici, non comme un paradoxe, mais comme une vérité inconteſtable; qu'autant il est pénible, affreux, horrible même d'exister pendant le cours d'une révolution, autant il est rassurant pour la félicité d'un peuple, d'en avoir supporté les orages. Sa sécurité politique est toujours proportionnée à la violence des troubles passés. De même, s'il est permis d'employer une comparaison inférieure à son sujet, que la police d'une cité n'est jamais plus exacte, plus sûre, qu'après une atteinte portée à sa tranquillité. Les conséquences enfin d'une révolution sont comme celles d'un orage, de rafraîchir & de purifier, les espaces qu'il a balayé dans sa chute.

Les mœurs sont l'essence des républiques. L'orgueil vainement déguisé sous le nom pompeux & mensonger de l'honneur, est l'essence & la force des monarchies. Les mœurs sauverent Athenes à Marathon. Elles sauverent la Suisse à Sempach, à Morat. L'orgueil fit conquérir l'Italie à CHARLES VIII. L'orgueil pendant 40 ans arma

LOUIS XIV contre l'Europe & lui suggéra la guerre de la Hollande. Dans les premiers exemples, je vois tout pour la patrie : dans les seconds tout est personnel ; la patrie est sacrifiée à l'intérêt. Je me rappelle ce mot de l'infâme vainqueur de Clostercamp : Si je les eusse laissé échapper (les ennemis) la guerre était finie ! Et RICHELIEU revint en France chargé d'or, de gloire & d'opprobre.

La vertu est inséparable des mœurs. L'orgueil heureux & prospère, a pour éclat, pour appui, la bravoure & quelquefois la valeur même. Quand au courage, il est l'apanage exclusif des mœurs, & de la vertu. Pur comme eux, il hait l'orgueil, le méprise, le terrasse. Tant qu'en France la bravoure anima & soutint notre orgueil ; le gouvernement, s'il ne fleurit & prospéra, brilla du moins de quelqu'éclat. Notre réputation fut l'œuvre de nos guerriers. La renommée de la patrie se compose toujours des faits de ses membres.

Il n'est plus de mœurs sans vertu ; l'orgueil lui-même est un délire déplorable, s'il n'est en quelque sorte purifié, ou du moins déguisé sous le sentiment de l'estime & sous le voile d'une certaine grandeur d'ame. La chute des mœurs entraîna celle de la république romaine. La cité qui nourrissait dans son sein CATILINA, SYLLA & CRASSUS, méritait bien d'avoir un maître. Mais l'orgueil qui nait des conquêtes, du sentiment de la force, ne put remplacer chez les

Romains, les vertus éclipsées des premiers siecles. Dans tout gouvernement chez lequel une monarchie succede à une république, il n'est plus que des vices. S'il eût resté encore quelqu'orgueil aux Romains, s'ils n'eussent pas tout perdu, eussent-t'ils désiré un maître.

Il n'en est pas d'un peuple neuf & vierge qui s'organise, comme d'une nation qui change le régime de son gouvernement. Dans le premier cas, la seule volonté décide du mode: dans le second, la force des choses imprime à la révolution un caractere irrésistible, & que nuls efforts humains ne peuvent dénaturer. Le développement de cette vérité n'est pas de mon sujet. Je coule sur ce point.

Un peuple conquérant est essentiellement régi par un gouvernement monarchique. La conquête est la conséquence de la discipline, de la force, de la bravoure & de l'enthousiasme. Elle imprime à sa suite l'orgueil & l'audace. L'un & l'autre peuvent soutenir l'action du gouvernement. Mais quand l'audace s'éclipse, l'orgueil qui jusqu'alors avait ébloui, avait étonné, n'inspire que le mépris, & tout gouvernement sapé par le mépris & que n'environne plus la confiance, court infailliblement à sa destruction.

Quand l'affaiblissement des mœurs & le poids insupportable de l'anarchie contraignent un peuple, de substituer un mode monarchique, au régime républicain, ce n'est plus comme chez

une nation vierge & conquérante, un noble & généreux orgueil qui s'empare des esprits. Le désespoir du mal, l'horreur de la désorganisation, leur inspirent ce mouvement désespéré. Ils composent avec la liberté. Ils invoquent, ils appellent l'esclavage, comme un remede moins dur, moins affreux que les scories de la liberté dont ils sont empoisonnés.

Dans la substitution de la république au régime monarchique au contraire, c'est essentiellement la vertu luttant & s'élevant sur les débris de l'orgueil humilié, c'est la vertu succédant au vice dévoilé & confondu.

L'ambition, me dira-t'on, exécute seule les révolutions, je le sais; mais observez donc qu'ici je ne parle pas des instrumens, mais des auteurs. Quand la révolution éclata en France, elle était préparée & mûrie depuis vingt années dans le silence des cabinets. Elle était toute entiere dans les cœurs des générations existantes. Notre éducation, nos études, nos plaisirs, nos fêtes, malgré leur imperfection, concourraient à l'envi à détruire en nous les faibles restes de l'ancien caractere national.

La révolution était faite, lorsqu'elle éclata. Elle était infaillible, inévitable. Les efforts, les obstacles, les barrieres, tout fut impuissant. Ils multiplierent les résistances, sans arrêter la rotation. Ils produisirent inutilement des torrens de maux & de crimes.

L'ambition s'empara des matériaux préparés par la philosophie. Ils s'avilirent, & l'or devint cuivre sous leur main. Si le choix des ouvriers eût été moins imparfait, l'œuvre de l'architecte n'eût pas été dénaturé, il n'eût pas été nécessaire de le reconstruire trois fois consécutives. L'application fut vicieuse & non le principe. Le plan fut manqué, son exécution fut retardée: mais le plan était bon, sagement conçu, régulier. Il était encore indispensable.

Et remarquez combien ces idées étaient véritablement les seules que comportassent notre situation. Tout écart (& ils furent nombreux), devint funeste ou mortel. Plus il divergea des principes de la révolution, plus ses effets furent terribles. Ils devinrent affreux, horribles, atroces, quand on eut passé, affronté toutes les bornes. Ils se radoucirent chaque fois que l'on se rapprocha des principes; & l'on fut enfin forcé, contraint, de rentrer précisément dans le cercle, dont des ouvriers, plus intelligens, plus purs, plus probes, & dignes de la confiance des architectes, ne se fussent jamais écarté.

De toutes les erreurs, la plus grande, la moins impardonnable, & la plus forte à mes yeux, c'est de confondre le principe de la révolution, avec les troubles qui l'ont désolé. Sans doute, si la révolution n'eût pas existé, ces excès n'auraient pas éclaté. Mais cette révolution, elle était nécessaire, forcée, indispensable. Il

n'était aucun pouvoir humain, capable de la détourner. Et ces troubles, ces excès, furent l'effet, non de cette révolution, mais de la malveillance qui s'agita pour en rallentir, & pour en altérer inconsidérement les effets.

Le législateur fut tellement convaincu de la connexité des mœurs au régime nouveau, qu'une de ses premieres opérations, fut de substituer une éducation nationale, à celle précédemment établie. La meilleure des éducations, en effet, est celle où l'enfance apprend à chérir le mieux ses devoirs, sa patrie; celle dont il sort le meilleur citoyen. Si j'habite la Suede, la Suede doit être pour moi, pour mes enfans, le meilleur, le plus chéri des gouvernemens. Si je suis né en France, nul empire ne doit, à mes yeux, à mon cœur, être comparable à celui de la France. Je puis étudier, admirer, les législations Crétoises ou Romaines; mais je dois réserver toutes mes affections à celle de ma patrie. Les grands hommes de mon pays, ses héros, voilà mes modeles. Ses sages, voilà mes dieux. Sa félicité fait mon bonheur. Ses institutions, ses fêtes, voilà mes temples & mes plaisirs.

Telles sont les idées, les principes, qu'un gouvernement habile & sagement organisé, doit inculquer dans l'esprit de ses membres. Ce n'est pas à la religion seule, & singuliérement à une religion ennemie de l'état, à s'emparer des hommes à leur naissance, pour les conduire pendant

chacune des époques de leur vie, & régner encore sur eux après leur mort. L'homme en naissant appartient à la patrie. Elle seule doit présider à ses premiers momens. Elle seule doit diriger ses penchans, ses goûts, ses inclinations; légitimer ses liens civils, moraux & religieux. Toute éducation étrangere à la législation, est une école séditieuse contre l'autorité. Toute religion qui n'émane pas directement du gouvernement, & dont il ne dicte pas les oracles, suivant ses besoins, est un pouvoir ennemi & liberticide. Il faut l'étouffer comme un monstre, comme le brandon de la discorde & de la révolte.

La force physique & politique est bornée: la puissance des mœurs est incalculable. Les mœurs font toute la force des empires. Elles firent jadis échouer, devant une poignée de Grecs, toute la puissance du roi des Perses. Trois cents Spartiates aux Thermopyles, osent affronter & vaincre un million d'hommes. Mais, que ne peut dans les ames vertueuses, l'amour de la patrie! J'observe à ce sujet, que de tous les gouvernemens, tant anciens que modernes, Sparte, avec le territoire le plus borné, fut celui qui conserva le plus long-tems sa gloire & son régime: mais aussi, dans quelle contrée de l'univers, les mœurs & la vertu régnerent-elles avec plus d'austérité.

La prospérité & l'indépendance helvétienne sont toute dans ses mœurs. La puissance alors

immenſe de l'Autriche s'eſt écroulée devant elle. Sans richeſſes, la Suiſſe eſt floriſſante: ſans places fortes, elle repoſe avec ſécurité. Elle fut, elle ſera invincible, tant que régneront parmi elle la vertu & les mœurs.

La proſpérité de la république françaiſe repoſe ſur les vertus de ſes concitoyens. Je ne dois pas le diſſimuler, ſi je préjugeais ſes deſtinées, ſur le tableau des mœurs actuelles, le plus triſte avenir ſe déroulerait à mes yeux. Un vaſte gouffre eſt ouvert. Il a englouti les vertus de ſept années conſécutives. Morale, éducation, tout a diſparu, s'eſt évanoui, s'eſt précipité dans l'abyme. Sept années de vertus manquent à la France, à la patrie! O ſort doublement déplorable! Les paſſions ſeules ont ſurnagé, & ſurvêcu à cette deſtruction générale.

Suivez pendant quinze luſtres environ, la carriere politique de cette jeuneſſe. Repréſentez-vous à chacune de ces époques, le vuide immenſe dans toutes les parties de la légiſlation. Arts, ſciences, philoſophie, commerce, gouvernement, places & fonctions publiques; voilà un quart de la population françaiſe inhabile à les remplir, & perdu pour la patrie. Ajoutez-y, juſqu'à l'époque éloignée de leur extinction, une partie notable des pré-révolutionnaires, & dont la divergence des habitudes morales & politiques vous ravit tout ſecours. Voilà vos obſtacles, voilà les barrieres qui s'oppoſeront à

la régénération sociale, quand une législation nouvelle aura pleinement organisé ses ressorts.

Ne confondez pas cependant ces deux classes. Ne confondez ni leur esprit, ni leur effet. Si de longues & cruelles agitations politiques, ont suspendu les bienfaits de l'éducation sur la jeunesse, le cours & la nature même des choses, donneront aux caracteres, une certaine vigueur, une intrépidité, qui naissent des grands périls, de l'habitude des dangers, & singuliérement des tourmentes politiques. Cet esprit pourra lui-même être quelquefois funeste à la tranquillité de l'empire : mais il en résultera du moins cet avantage, de propager une énergie sans laquelle il n'est point de prospérité publique, & dont la sage direction est la source des vertus.

Dans cette masse au contraire de générations préexistentes à la révolution, je n'apperçois généralement que des ennemis à la rénovation & des obstacles plus ou moins prononcés, plus ou moins puissans, plus ou moins dangereux. Dans les uns, la haine née de l'habitude des choses, dans les autres l'intérêt politique ou pécuniaire; ici, l'irritation de l'amour-propre; là, le vice dévoilé, la corruption sans aliment : enfin, des plis anciens & fortement gravés. Par-tout, oui, par-tout, j'apperçois des ennemis.

Mais croyez-en les exemples de tous les siecles, leurs efforts seront impuissans. Plus ils sont

nombreux, vos ennemis, plus ils sont divisés, & dès-lors moins ils sont dangereux. Chaque aurore d'ailleurs, en multipliant vos prosélytes, ne plonge-t'elle pas quelques-uns des leurs au cercueil. Chaque heure, chaque instant, en sapant leur retranchement ajoute une pierre à la solidité de l'édifice nouveau.

Telles sont nos ressources, nos espoirs. Déjà des institutions s'élevent de toute part. Déjà cent écoles centrales toutes organisées, projettent de tout côté la lumiere. Déjà les écoles primaires & intermédiaires, ont substitué une éducation française à celle romaine, ou théologique de nos colleges. Des fêtes morales, politiques & nationales, sont substituées aux mysteres lugubres, immoraux & métaphysiques d'une religion Iduméenne. La république enfin se glisse insensiblement dans nos esprits, elle remplace nos habitudes passées. Elle s'empare de nos sentimens, de nos affections. Ah! quand la république régnera dans nos cœurs, elle sera véritablement impérissable!

DE LA PHILOSOPHIE.

UNE maiſon gothique nous abritait depuis dix-huit ſiecles. Elle avait été bâtie de plus anciens matériaux. Différens architectes avaient ſi fréquemment & ſi diverſement exercé leur talent ſur cet édifice, qu'il reſtait à peine quelques parties de ſes fondations. Les murs avaient dévié de leur aplomb. Ils croulaient. Les charpentes étaient uſées & pourries. Les toits à jour de toute part, ouvraient l'entrée aux intempéries des élémens. L'intelligence humaine s'était épuiſée à ſa conſervation. Etais, ſous-œuvres, contreforts, arcs-boutans, toutes les reſſources de l'art elle-même uſées, partageaient le ſort prochain de l'édifice. La maiſon enfin était inhabitable : il était généralement démontré impoſſible d'y demeurer plus long-tems.

Que firent ſes nombreux habitans! L'expérience depuis long-tems les avait averti du danger, ils l'évacuerent. Ils échapperent aux dangers inſéparables de ſa chute. Mais dans leur imprévoyance, ils avaient négligé de pourvoir à leur habitation nouvelle. Ils ſe trouverent ſans aſile : ils furent plus que jamais expoſés à toutes les injures, à toutes les intempéries des ſaiſons. Sem-

blables à ces vierges folles dont parle l'homme juſte à ſes diſciples.

Que fait en pareil cas, l'être ſage & prudent? Quand ſon habitation, ne permet plus par ſa vétuſté, l'uſage des réparations, il conſtruit un édifice nouveau. Il employe même quelques-uns des anciens matériaux comme d'un effet plus ſûr, mieux éprouvé: mais il ne ſape, il n'abat, il ne détruit, qu'à proportion de la conſtruction nouvelle, & quand elle lui offre un aſile aſſuré.

Voilà préciſément, ce que ne firent pas les hommes, que notre volonté, notre choix, notre confiance, avaient appellé à cette régénération. Ils ſaperent tout, détruiſirent tout, avant d'avoir ſeulement ſongé à remplacer. A de vaſtes maſures, à d'immenſes ruines, ils ont ſubſtitué de plus vaſtes décombres. A la demeure juſqu'alors incommode, mal-ſaine & dangereuſe des hommes, ils ont fait ſuccéder celle des ſerpens & des viperes.

Qui oſera conteſter la vérité de ce tableau? Ai-je ajouté au coloris? O vous qui, après ſept années d'orages & de tempêtes, échappant à la tourmente, vous qui prêts de périr, avez été jetté par les flots propices ſur l'écueil: ai-je aggravé les circonſtances de votre ſituation? Jugez moi, ne craignez point de me démentir.

La philoſophie (ou la religion, ces expreſſions ſont ſynonimes à mon cœur) eſt la compagne, la conſolation, l'amante chérie du malheur. Partout, il eſt peu d'exception, où le bonheur épand ſur

sur l'homme ses bienfaits; par-tout, l'homme ingrat, ennorgueilli, insulte à la philosophie, & déverse sur elle le mépris. C'est le vice insultant à la vertu. Par-tout au contraire, où l'infortune déploye ses ravages, la philosophie, comme un baume spécifique, cicatrise nos plaies, se glisse en notre ame, & par ses charmes décevans, guérit nos maux & rend le calme à nos sens.

A quelle époque la philosophie, toujours religieuse, fut-elle plus utile, si ce n'est dans les accès d'un délire révolutionnaire? Plus les maux, plus les fléaux, vomis par la tourmente, furent grands, furent terribles, furent affreux; plus aussi furent nécessaires, les freins, les consolations & les remedes. Que la révolution eût évité de maux, combien de crimes eussent été prévenus, combien de mortels désespoirs calmés, si le pouvoir de la religion n'eût été sapé & renversé à l'époque même de l'orage?

La philosophie est la regle des mœurs. L'on crut sans doute, en brisant sans ménagement nos habitudes religieuses, anéantir son hypocrisie & sa superstition. Mais par une destruction anticipée, l'on y substitua le fanatisme politique le plus terrible de tous. La superstition religieuse était l'abus d'une institution sage & protectrice. Le fanatisme politique fut l'abus d'un principe incertain, d'une institution future & projettée. Or, quand on en connaît la source & la pression, l'on peut

avec quelque certitude, calculer & fixer la projection : mais dans tout problême dont le principe eſt inconnu, il eſt mathématiquement impoſſible d'en préjuger les conſéquences.

Dans le premier cas encore, la ſuperſtition religieuſe devait, par ſon eſſence même, s'envelopper du manteau de la vertu. Il n'en eſt pas ainſi du fanatiſme politique; ſa force, ſa puiſſance, ſe conſtituent préciſément de tous les degrés de ſa violence.

Et ſi je les comparais dans leur action, j'affilierais, l'un à ces sbires vénitiens, qui guettent long-tems & ſans bruit un homme, juſqu'au moment propice de le ſaiſir ſans éclat. Les ſeconds m'offriraient l'image d'une troupe de brigands intrépides, toujours armés, toujours actifs, toujours prêts à fondre ſur moi.

Dans leur effet, ce ſerait bien pis encore. Les premiers, du moins, après m'avoir laiſſé ignorer, juſqu'au moment de l'action, le péril, adouciraient encore, par des ménagemens, l'acte même de leur attentat. Là, après avoir paſſé par tous les avant-coureurs du ſupplice, je périrais dans les accès du plus affreux déſeſpoir.

Jamais opération ne fut plus impolitique. Quoi! vous vouliez détruire une religion, antique, accréditée, longuement enracinée, & au lieu de verſer ſur elle à grands flots le mépris; au lieu de diſſéquer ſes vices, & de la préſenter aux yeux du peuple, dépouillée de tous ſes preſtiges,

vous la proscrivez! Ne vous souvient-il plus qu'une proscription, est un brevet d'immortalité? Vous voulez détruire une religion, & vous persécutez ses ministres! Vous les bannissez, vous les emprisonnez, vous les suppliciez! Politique atroce autant qu'imprévoyante! Vous les persécutez! Eh mais, chacun de ces ministres dont les loix alors autorisaient & honoraient la profession, n'avait-il pas une famille? N'avait-il pas des partisans, des prosélytes, dont il dirigeait l'esprit & le cœur? Vous les persécutez! Et chacune de ces tribulations décuple leurs affidés. Vous les persécutez! Vous créez, vous inspirez des vertus! Voyez les classes supérieures de la société, n'agueres leurs plus implacables ennemis; ces classes elles-mêmes, malheureuses & témoins de leur infortune, en sont devenus les plus puissans partisans. Vous les persécutez! Ah! si la seule persécution tira cette religion de l'obscurité, de l'ignominie, du mépris, la persécution seule peut en rallentir la chute.

Pour faire disparaître avec succès, jusqu'aux traces d'un culte corrompu & l'ennemi de l'état, il fallait d'abord créer & présenter au peuple, des institutions à-la-fois morales & politiques. Substituer la pompe à l'éclat, parler aux yeux, aux cœurs, faire émaner enfin notre législation, nos habitudes, nos besoins, du principe de la divinité. Le seul appas de la nouveauté eût fixé tous les esprits. La magie du culte eût

charmé l'oiſiveté ; la moralité eût décidé les ſages ; l'eſpoir du bonheur, la laſſitude de l'infortune, euſſent entraîné la claſſe nombreuſe des malheureux. Des bienfaits diſtribués par la philantropie, euſſent gagné tous les cœurs. Alors ſe fuſſent écroulés tous les preſtiges du culte iduméen. Et ſoumettant cette antique inſtitution au creuſet de l'analyſe & de la réflexion, l'on eût apperçu le libertinage préſider à l'établiſſement de cette religion. La baſſe crapule la prêcher. Les gouvernemens la proſcrire, comme la peſte de leurs états. Enſuite, l'ambition & le crime s'en emparer, comme de degrés pour arriver au trône. Les paſſions enfin, s'en parer pour couvrir des forfaits, & cent millions d'hommes périr, par elle & pour elle, dans les deux mondes.

De ce torrent de maux, deſcendant à l'examen de cette religion, l'on eût apperçu une métaphyſique, non-ſeulement invraiſemblable, mais ridicule, & la plus abſurde de celle de tous les philoſophes anciens & modernes, ſervir de baſes à ce culte. Ses regles euſſent préſenté la deſtruction des mœurs, ou celle de l'eſpece humaine. Son ſyſtême politique, la ſubverſion de tous les gouvernemens. Sa puiſſance ſpirituelle, un empire éternel ſur les ames, & des applications abſurdes, atroces, autant qu'indéfiniſſables. Ses rites étaient inintelligibles, ſes dogmes étaient figurés, ou abominables, ſi vous les expliquiez au littéral. Ils étaient dignes au moins des petites-

maisons, & inférieures à la plus imparfaite des institutions. Aux rogations près, dont l'exécution était pitoyable, je n'apperçois rien qui eût le plus léger rapport au gouvernement, d'où cependant doivent émaner & découler toutes nos institutions.

Alors & par de tels tempéramens, le législateur eût substitué sans secousse & sans déchirement au plus vicieux des cultes, la plus sage des institutions. Alors réuniſſant la morale des mages, les sciences & rapprochemens célestes des Egyptiens, la sublimité des images orientales & judaïques, les purifications indostanes, les mysteres moraux des Grecs, les fêtes politiques des Romains, avec la sageſſe des préceptes des moralistes: la France eût présenté à l'univers, aux peuples futurs, un modele éternel de législation, à-la-fois civile, politique & morale.

Que fussent devenus devant cette institution, nos habitudes religieuses? Croit-on qu'elles eussent long-tems luttés avec avantage contre une telle rivale.

L'événement a prouvé combien il était facile de diviſer & d'oppoſer entr'eux les prêtres Romains. Il eût été moins difficile encore & plus utile de les employer au culte de l'institution nouvelle. Il en fût réſulté des avantages immenſes. 1°. L'on eût affaibli l'ancien culte. 2°. On eût profité doublement de leurs talens, en les enlevant au culte rival. 3°. Leur souplesſe, leur flexibilité, eussent facilement trouvé quelqu'ac-

commodément, quelques voies, pour rassurer la conscience timorée des pauvres d'esprit.

Je ne puis me rappeler sans indignation, la puérilité des institutions, que le délire révolutionnaire, s'avisa quelques momens de substituer à l'ancien culte. Une déesse de la raison! Voilà pendant trois ans quelle fut notre philosophie! Quelle métaphysique! Qu'elle était consolante & sentimentale, cette religion, qu'invoquait le malheur, ou plutôt qu'elle repoussait dans son désespoir, avec une noble & courageuse indignation. Il semble qu'au sein de ce torrent, & de ce déluge de maux, dont la tyrannie accablait la patrie, elle eût craint même d'en adoucir l'amertume.

Autrefois l'on criait contre la philosophie. Si l'on se fût contenté de s'élever contre les philosophes, l'on eût eu raison. L'on se trompait sur ce sujet, ainsi que l'on a toujours fait sur la révolution, non sur la cause, mais sur l'œuvre des ouvriers. Que faisaient les philosophes? Ils écrivaient contre les absurdités & les inconvenances politiques de la religion Romaine. Ils la sapaient journellement, ils l'ébranlaient; mais ils ne substituaient rien à cette œuvre des siecles, & en ce sens ils avaient tort. Quelque dangereuse que soit une habitation, il n'est permis à un architecte sage & prudent de la démolir, qu'après avoir pourvu au logement nouveau de celui qui l'abandonne.

L'eſſence des religions, leur but moral, ſont de prêter à la légiſlation des ſecours, des appuis, dans tous les cas où celle-ci eſt impuiſſante & dans toutes les circonſtances qu'elle ne ſaurait atteindre. La religion eſt aux penſées, aux cauſes, ce que les loix ſont aux actions, aux effets. Tour-à-tour, elle incite, elle encourage; elle récompenſe, elle flatte, elle reprime, elle punit. Elle plonge au fond des cœurs; elle pénétre les penſées les plus ſecrettes. Elle frappe de terreur au moment de l'exécution du délit. Elle ſoutient le malheureux dans ſes maux, verſe à grands flots l'eſpoir dans ſon ame & le rendant ſupérieur à l'ingratitude des hommes, le dédommage, à force d'illuſion, de la juſtice qu'on lui dénie.

Plus les pouvoirs de la religion ſont étendus dans un gouvernement, & plus le dédale des loix ſe ſimplifie. De toutes les repreſſions, celle qui naît de la force eſt la plus foible: celles qui découlent de l'opinion ſont incalculables. La ſeule publicité d'un délit divulgué par la loi, en adoucit l'horreur, elle en familiariſe la penſée. Le ſcélérat avide du crime, peut avec certitude en calculer les conſéquences & les chances. Auprès de l'opinion religieuſe au contraire, tout ſe trouble, s'aggrandit. Les riſques, les périls, l'incertitude des événemens, augmentent en raiſon de l'obſcurité & des preſtiges populaires. L'ombre d'HAMLET, paraît, l'effraye & le déſarme.

Quelle loi valut jamais l'inſtitution ingénieuſe

& salutaire des furies. Quel frein fut plus puissant, quelle peine produisit autant d'effets & désarma autant de scélérats ? Je déroule les annales de l'antiquité, je vois à chaque page, des bras coupables enchaînés, des forfaits prévenus, des cœurs égarés rendus à la vertu.

Ce fut sans doute dans cet esprit que les législateurs les plus sages se sont constamment abstenus de porter des peines contre les crimes inexpiables. Ils feignirent avec raison d'en récuser l'existence. Ils en réservèrent la poursuite & la vengeance aux remords & à la religion. Ils craignirent en exerçant sur de semblables forfaits, le pouvoir de la législation, d'en propager, d'en dévoiler, d'en adoucir enfin l'affreuse certitude. L'absence des loix sur le parricide, dans une république ancienne, en éloigna l'idée même pendant plus de cinq cents ans.

La meilleure législation sera donc celle où le plus grand nombre d'institutions remplacera le plus grand nombre de loix. La meilleure serait celle où elle les remplacerait toutes. D'après cette conséquence, une législation sera d'autant plus imparfaite, que l'empire des institutions cessera de séconder l'action du gouvernement. Et si jamais il était arrivé aux agens de la religion, non-seulement de s'écarter de l'obéissance sociale, mais encore de vouloir opposer une résistance spirituelle à la puissance temporelle, je dis qu'il eût fallu lancer à l'instant la foudre contre ces sujets

rébelles ou les étouffer comme des magiſtrats ingrats & prévaricateurs.

Ce n'eſt que de nos jours & dans nos gouvernemens modernes, que l'on s'eſt aviſé de diſtraire & de ſéparer deux liens eſſentiellement & de leur nature indiviſibles. Je ſais que ces ſyſtêmes religieux étaient ſi étrangement conçus, que l'état n'en tirait aucune utilité. Mais quand ils furent ſéparés & indépendans, l'opinion religieuſe, loin de porter appui au gouvernement, s'éleva en puiſſance rivale. Elle aſpira bientôt à la ſuprématie. Les preuves ſont trop multipliées, pour ne pas me diſpenſer de m'étendre davantage.

Les anciens gouvernemens ne tomberent jamais dans cette erreur. Par-tout la philoſophie religieuſe, loin de lutter contre la légiſlation, en fut le plus ferme appui. Toujours elle lui prêta des forces: toujours elle vint à ſon ſecours, quand ſon empire fut inſuffiſant. Je vois chez les Perſes, le ſacerdoce réuni au gouvernement. Je vois les républiques grecques, mouvoir à leur gré les reſſorts religieux, & s'en ſervir avec un ſuccès prodigieux pour la gloire & le bonheur de leur patrie. Chez les Egyptiens, leurs ancêtres, la religion avait été toute politique, & conſéquente à la nature des beſoins de ce peuple. Chez les Romains enfin, le collége des Féciales était ſous la direction du ſénat. Il n'eſt pas juſqu'aux légiſlations, alors à peine écloſes, du Méxique & du Pérou, où MONTEZUMA & ATTA-HULPA,

réuniſſaient le pouvoir de l'opinion à celui des loix.

Dans toutes les religions, les inſtitutions furent nombreuſes. Quelques-unes furent abſurdes & dangereuſes; mais beaucoup furent ſages, politiques & morales. Quelle loi eût valu l'opinion qui déifiait l'ICHNEUMON, le deſtructeur du crocodile. Quels encouragemens eût produit l'effet des fêtes de CERÈS, de FLORE, de POMONE & de BACCHUS. Pour la propagation de l'eſpece humaine, les Egyptiens invoquaient la fécondité. Là, les arts, les ſciences, la ſageſſe, ces ſources du bonheur public & domeſtique, obtenaient des autels. Chez les Romains enfin, le dieu TERME préſidait à la bonne foi, & vengeait les uſurpations. Preſque tout était beau, grand, ſage, & politique ſur-tout, dans ces inſtitutions. Elles embraſſaient tous les beſoins de la vie, nos goûts, nos plaiſirs, nos ſentimens & nos devoirs. Avec ces inſtitutions, proſpérait & fleuriſſait la patrie. Avec ces inſtitutions, les peuples, les familles, vivaient heureux & protégés. Les beſoins étaient annoblis, par l'intervention protectrice de la divinité. Leurs devoirs, étaient adoucis par des images riantes, par des tableaux aimables. Tout était fête enfin, chez les anciens.

Je conſidere avec épouvante, avec effroi, quelle fut la différence de l'effet de la philoſophie chez les anciens & chez les modernes. La

religion, chez les premiers, tendait à faire chérir au citoyen sa patrie, à l'enchaîner par des liens de fleurs, par le charme aimable & séducteur du sentiment & des affections. Chez les modernes, la philosophie est abstraite, dure, maussade & pénible. Loin d'adoucir les peines de l'humanité, elle nous révolte contre le monde, elle nous en dégoûte. Elle tend sans cesse & uniquement à nous inspirer pour lui de l'horreur, & à nous présenter, comme l'époque du bonheur, l'instant de notre anéantissement. Eh! pourquoi anticiper, pourquoi aggraver nos maux? Oh! Si la philosophie, cessant un seul instant d'être douce, aimable, protectrice & consolante; si, loin de cicatriser nos playes, elle ajoutait encore à ses rigueurs: la philosophie, cette fille du ciel, deviendrait alors le plus épouventable des fléaux.

Sans institutions, je ne conçois pas de société, & toute législation est insuffisante, si elle n'est étayée d'un secours moral & surnaturel. Il faut au sage des principes: le peuple a besoin de tableaux, d'images sensibles, soit à ses sens, soit à son cœur. Cette vérité est tellement inconteſtable, que par-tout où le gouvernement s'est refusé aux institutions, le peuple s'en est forgé lui-même de plus ou moins absurdes, de plus ou moins ridicules. Aux sages mysteres d'Eleusis, aux initiations Egyptiennes, Grecques & Romaines, ont succédé les sorts, la chevalerie, les francs-

maçons, les roſes-croix, les illuminés. Aux fêtes charmantes de Memphis, d'Athenes & d'Olympie, ont ſuccédé les opinions abſurdes des ſorciers, des enchanteurs & le regne des jongleurs civils ou religieux. Par-tout ſe ſont formés des aſſociations, des congrégations, des coteries plus ou moins immorales, plus ou moins dangereuſes. Parce que, je le répete, il faut des inſtitutions dans tout gouvernement, & que là où le gouvernement ne dirigera pas ſagement le peuple, ne fera rien pour contenir le peuple; ce peuple agira de lui-même & avec tout le délire de ſes paſſions.

Rappellez-vous l'exploſion terrible que manqua d'engendrer l'inſtitution jéſuitique. Déjà ils régnaient au Paraguay, (& ils y gouvernaient ſagement) bientôt ils euſſent régi l'Europe entiere. Au ſurplus, une ſemblable adminiſtration, trop calomniée, loin de multiplier nos regrets, eût peut-être prévenu bien des larmes.

Juſqu'à ce jour, nos inſtitutions ſont dans le cahos. Elles percent à peine la nuit obſcure: & j'avoue ne pouvoir encore démêler les reſſorts, les développemens ſucceſſifs, dont elles ſeront ſuſceptibles. D'elles ſeules cependant, de la ſageſſe, de la vigueur de nos inſtitutions, dépendront notre bonheur & notre gloire. Sans elles, il n'eſt que trouble, qu'anarchie, que déſeſpoir. Avec elles, tout eſt union, force & félicité.

Des fêtes s'élevent, déjà elles parlent aux yeux, mais elles n'expriment rien à nos cœurs. Elles ſont politiques, morales même; mais cette moralité n'a rien encore d'affectueux, de tendre, de ſentimental. Ah! dans quelle circonſtance cependant, nos ames ont-elles le plus beſoin de conſolation, ſi ce n'eſt quand des agitations cruelles troublent ſi paiſiblement notre tranquillité civile & politique? Je ſais que le vernis des tems peut ſeul donner aux inſtitutions ſociales, ce caractere religieux qui leur attire l'amour & le reſpect. Mais je ſais auſſi & je crains que l'oſcillation des obſtacles ne rebute une nation preſſée de jouir, impatiente, inconſtante & légere. O légiſlateurs! notre ſort eſt entre vos mains: ne trompez pas nos eſpérances. Une gloire immortelle, un opprobre éternel, choiſiſſez: voilà votre ſort.

DE LA LÉGISLATION.

CE monceau de ruines & de décombres, dont j'ai parlé dans le titre précédent sur la philosophie, existe encore & dans sa plénitude à l'égard de la législation. L'assemblée constituante, enfin convaincue de la nécessité de substituer des choses aux coutumes, avait esquissé le plan de quelques loix. Des codes civils & criminels préparatoires du moins, rempliſſaient temporairement les lacunes principales. Ils devaient être revus & corrigés par les sessions suivantes. La législature déviant de sa destination & prévaricatrice, se jetta dans le cercle impur de l'intrigue. Son regne fut l'essai de la redestruction. Il se termina par le cahos.

La convention continuellement agitée, toujours tyrannisée, souvent opprimée, échappa à peine à la tourmente. Comment eût-elle pu surveiller la direction du vaisseau. Son regne eut l'effet des passions désordonnées. Elle fut extrême en tout. Ses maux furent horribles. Ses bienfaits même, par leur éclat giganteſques & leur divergence avec nos mœurs, devinrent eux-mêmes des maux. Enfin deux codes sortirent de ce cahos. L'un, digne de l'ancienne chicane, mais heureuse-

ment impraticable, sur les hypothéques; l'autre meilleur quoi qu'imparfait & très-supérieur à l'ancien code, sur les délits & les peines. Voilà, si vous y joignez quelques fragmens du code civil, & l'excellente organisation intérieure de la France, (quoique susceptible de simplification) voilà le produit actuel de sept années de travaux.

Toutes les autres parties de la législation manquent à la France. L'organisation militaire, celle de la marine, la police intérieure, le régime colonial, sont à faire. Les codes civils, criminels même & hypothécaire sont à rectifier. Les relations extérieures, le commerce, sont dans le cahos. Les régimes forestiers & des ponts & chaussées sont destructifs. Nos institutions sont sapées, elles ne sont pas remplacées. Quant au défaut de loix, il n'existe pas même de frein surnaturel. Comment & par quels moyens esperez-vous contenir les hommes?

Cependant, je l'avouerai, tout germe, tout éclot; mais tout est encore dans la nuit de l'enfance. J'apperçois toutes les parties de la législation civile & criminelle, longuement méditées, fixées par la sagesse, attendues par l'esprit public, prêtes à s'élever, à se développer, à former un tout concordant, homogene, régulier, & n'attendant que l'instant de remplacer dignement cette masse informe, hétérogene dont se composait notre législation. Plus cette affinité mutuelle fut nécessaire, plus ses travaux furent longs & pénibles. Quand

le légiſlateur peut à ſon gré & dans le ſilence, s'abandonner à l'œuvre de la réformation, il ne rencontre d'obſtacles que ceux qui naiſſent immédiatement de la nature du ſujet. Mais quand il dépend de pluſieurs coopérateurs, chacun dans des élémens différens; quand il eſt forcé d'accélérer ou de retarder ſes travaux, afin de les faire coïncider à l'opération générale: les difficultés ſe multiplient, en raiſon du nombre & de la nature de ces rapports.

Et ſi vous ajoutez à ces obſtacles, déjà prodigieux, ceux preſque inſurmontables qu'ont dû néceſſairement produire les ſecouſſes & les agitations de ſept années de troubles & d'orage, les dégoûts de toute eſpece dont furent abreuvés les architectes, les paſſions qu'ils aigriſſaient néceſſairement; les pieges, les oppoſitions de tout genre, dont ils furent entravés, & les périls auxquels ils furent expoſés; ceux ſous leſquels ſuccomberent la moitié d'entr'eux: loin de vous étonner encore de la lenteur des travaux de la légiſlation, vous admirerez plutôt leur incroyable perſévérance, & l'immenſité des matériaux, qui n'attendent plus qu'un tems propice pour s'élever à vos yeux.

Je n'ai diſſimulé ni les inconvéniens, ni les déſordres inſéparables d'une deſtruction précoce, anticipée & générale. Ils ſont immenſes, ils ſont incalculables, & rien en morale ne peut juſtifier leur effet. Mais cependant il ne faut pas ſe le diſſimuler,

diſſimuler, quand par une précipitation inexcuſable, l'on s'eſt précipité dans ce gouffre, une régénération nouvelle & générale eſt d'autant plus facile, d'autant plus propice, qu'il n'eſt plus d'obſtacles, de conſidérations capables d'en entraver l'exécution. Vous ne retombez pas préciſément dans la poſition d'un peuple neuf : car au lieu de puiſer dans la ſource des vertus, vous nagez dans la ſentine des vices ; mais les oppoſitions, les entraves, s'évanouiſſent devant vous. Vous travaillez avec la confiance qu'inſpire la néceſſité, le beſoin impérieux, urgent. Vous réformez, vous rétabliſſez, vous créez. Du ſein du cahos enfin, vous choiſiſſez librement les matériaux pour la reconſtruction de l'édifice.

D'où je conclus, que ſi le plus grand des fléaux eſt la déſorganiſation ſubite & précipitée d'un empire; cette circonſtance eſt cependant la plus favorable à l'établiſſement d'une légiſlation nouvelle.

Tout ſe tient dans la légiſlation, & vous n'attaquerez jamais une de ſes parties, ſans ébranler la maſſe entiere. Semblable en ce cas à une voûte, tentez d'arracher une pierre du ceintre, vous éprouvez outre ſa réſiſtance, celle de toutes les autres qui lui prêtent leur appui. En ſubſtituerez-vous jamais une autre, ſans altérer l'homogénéité de ſes parties? Il en eſt de même de la légiſlation, & il ſera toujours plus facile d'opérer une refonte générale, qu'une réforme par-

tielle. Quelque défectueuse que soit une loi antique, elle correspond au code entier; elle est encore en rapport avec les mœurs, dont elle a formé l'esprit à cet égard. Si vous la réformez, vous opposez une force supérieure à son support. Vous construisez une statue, dont la tête d'airain repose sur des pieds d'argile.

J'ai toujours regardé comme une absurdité, ou plutôt comme une opposition déguisée, ce propos si fréquent à l'aurore de la révolution, qu'il fallait réformer & non construire, agir partiellement & non englober. Sans doute, & je l'ai, je crois, assez répété; en accordant l'initiative à une destruction générale, l'on se plongea dans le cahos, dans un gouffre. Mais cette destruction, il fallait qu'elle arrivât; elle était indispensable. L'heure seule fut avancée.

Il fallait réformer, disiez-vous: on l'a fait. Non, ajoutez-vous, l'on a substitué. Je vous répondrai: quand une loi péche dans ses parties, on la réforme; quand elle est vicieuse dans tous ses points, on lui en substitue une nouvelle & meilleure.

Il fallait agir partiellement. Oh! oui: chaque ordre, chaque classe, eût facilement consenti à la réforme des autres classes, des autres ordres, pourvu que l'on eût respecté ses privileges. Leur conduite, il en souvient, fut mutuellement noble, généreuse & patriotique.

La législation en France (& la plupart des gou-

vernemens ſont dans ce cas) n'avait rien de françaiſe, rien de nationale. Nos loix étaient romaines, ſaliennes, ripuaires. Notre culte était iduméen. Nos coutumes, auſſi variées que le nombre de nos cités, étaient nos loix. Nos mœurs étaient des uſages. Nos uſages étaient des modes. Nos modes enfin, étaient des caprices ; & le libertinage, ou la folie, les autoriſaient & en dictaient les arrêts. J'en appele à tout homme impartial, ai-je chargé le tableau ?

Si vous remontez au ſondement de toute légiſlation, à notre conſtitution, je vous le demanderai : où était-elle ? Quelle était-elle ? Quelle puiſſance l'a conſentie ? Quel pouvoir l'a promulgué ? Quelles tables d'airain, quels livres la contiennent ? Je fouille dans les plus anciens monumens de la monarchie, je parcours ſon hiſtoire : j'apperçois 1o. un homme habile & puiſſant, fondre ſur les Gaules, & partie par les armes, partie par une politique adroite, l'arracher aux romains. Je le vois, loin d'établir dans ce vaſte empire une légiſlation générale, laiſſer aux Francs, aux Romains, aux Gaulois, & leurs privileges & leurs loix. Il exiſtait ſi peu d'acte conſtitutionnel, que l'empire, tantôt eſt diviſé, tantôt eſt réuni, à la fin eſt uſurpé. CHARLEMAGNE lui-même propoſe des loix, il n'oſe fixer les principes du gouvernement. S'il eût légitimé l'uſurpation, il ébranlait ſa couronne ; s'il l'eût improuvé, il

eût prononcé la condamnation de sa famille. Son fils en fit la funeste expérience. Bientôt la France fut morcelée, déchirée, partagée. Enfin, les grands usurpent l'autorité, jusqu'à l'époque où quelques rois, sans plus de droits, mais plus puissans, l'a reconquirent à leur tour. Tantôt les princes, dans leurs besoins, consultent une portion du peuple; plus souvent ils se débarrassent de cet incommode lien. Voilà littéralement le résumé de notre histoire. Nulle part je n'apperçois de regles, de principes, de constitution. Partout je vois désordre, anarchie, pieges, embûches ou force ouverte, attermoyement, pourparlers réciproques; mais jamais je n'entrevois d'accords fondamentaux. J'en excepte l'acte de 1316, sur la succession à la couronne; acte véritablement constitutionnel; & le droit national de fixer les impôts. Encore, depuis 1614 la tyrannie nous avait-elle dépouillé de ce droit précieux. Quand j'ouvre & je lis les histoires Anglaises, Suédoises, & Danoises: je trouve ici, l'établissement de la grande charte. Là, je vois l'union de Calmar; ensuite des états réguliers & délibérant librement. Enfin, l'accord des Danois en 1660, s'offre à mes yeux. Voilà des actes, des faits. Quand, au contraire, je parcours les histoires de Russie, de Naples & de Prusse, je vois à chaque page, les armes, la force, la volonté du prince dicter à son gré des loix, & les bases constitutionnelles n'exister que dans son cerveau.

Aujourd'hui PAUL I, par un ukase assez sage, exclut les femmes de la couronne. Il redoute avec raison des exemples terribles. Mais qu'il se présente quelque nouvelle CATHERINE, le même droit qui promulgua cette loi, ne pourra-t'il pas l'abroger. *Qui fecit legem, destruere potest.* Qui fait la loi, peut la détruire.

La constitution monarchique de 1791 péchait sans doute dans ses équilibres, & peut-être même dans ses principes. Mais, quelqu'imparfaite qu'elle fut, elle eut toujours à mes yeux un avantage inestimable. Ce fut d'asseoir, après quatorze siecles, & pour la premiere fois, les principes & les bases du gouvernement. Elle substitua des regles aux coutumes. Cet avantage seul est incalculable. La chute de cette constitution qui passa comme l'éclair, tient à des motifs particuliers, & qu'il n'est pas de mon sujet d'approfondir.

Vers la fin de l'assemblée législative, ou à l'aurore de la session conventionnelle, l'on vit éclore le projet d'une institution, évidemment calquée sur la législation romaine; mais comme son modele, noble, grande, magnifique, & en tout point digne d'une nation magnanime & reconnaissante. Je veux parler du projet d'accorder le triomphe aux généraux vainqueurs. Je ne sais par quelle fatalité, une si noble institution n'a pas reçu son exécution. Quel motif puissant d'émulation! Quelle source plus active d'entou-

siasme, quelle récompense plus digne de la reconnaissance nationale! Croit-on que le conquérant de la Hollande, le pacificateur de la Vendée, & les vainqueurs de Fleurus & d'Arcole, n'ayent pas mérité ce tribut. Je vois le gouvernement offrir à l'un de nos généraux, deux chevaux, à un autre, un armure. Je vois le législateur accorder au vainqueur de ST. GEORGES, les drapeaux qu'il planta de sa main au milieu des bataillons ennemis, & j'applaudis à ces traits. Mais ces chevaux, cette armure, ces drapeaux, ils eussent dû orner le char de triomphe du vainqueur, entouré lui-même des chevaux, des armures, des drapeaux, des prisonniers ennemis. Doute-t'on qu'une armée, témoin & partageant un tel triomphe, n'eût été enflammée du plus sublime entousiasme, & n'eût volé à des victoires certaines.

J'applaudis à l'institution du panthéon; il deviendra avec le tems, je l'espere, le temple saint des Français. Mais pourquoi des statues ne s'élevent-elles pas de toute part à la gloire des citoyens vertueux. Des statues! C'était ainsi que Sparte, Athenes, Corinthe & Rome rémunéraient & déifiaient leur héros. Des statues! Elles seules appartiennent aux républiques. Que les divinités de la fable, que VENUS, JUNON ou DANAÉ rempliſſent avec L'ANTINOUS les bosquets de Versailles; je consens. Mais que nos places publiques soient décorées de Français. Que

L'HOPITAL & DAGUESSEAU, annoncent le palais de la justice. D'ASSAS, DU GUESCLIN, l'esplanade de nos citadelles. JEAN-BART, DU GUÉ-TROUIN, les chantiers de nos vaisseaux. Que l'évêque BELZUNCE, enfin, orne le cours de Marseille, voilà les divinités qu'il faut déformais aux Français.

C'est par de tels moyens qu'une législation habile, forme les mœurs d'un peuple, le dirige & le rend susceptible des plus généreux efforts. Montrez-moi, soit dans l'antiquité, soit dans les fastes modernes, rappellez-vous tous les peuples qui se sont véritablement illustré, & je vous opposerai leurs institutions. Je ne connais aucune exception à cette regle. Leur gloire, leurs vertus, furent toujours en raison de la vigueur & de la sagesse de leur institution. Cette conséquence est éternelle & invariable.

Je choisis parmi des exemples multipliés, deux peuples, dont l'on ne sera pas tenté, je crois, de regretter le régime politique. Car l'un fut tout théocratique, & l'autre absurdement austere. Je veux parler des Juifs & des Spartiates. Quels peuples furent moins riches & moins favorisés de tous les avantages qui rendent une nation puissante? Leur empire était un point géographique; leur sol, des rochers & des montagnes, incultes ou peu fertiles. Les seules vallées du Jourdain & de l'Eurotas, produisaient quelques grains. Peu de ports, peu de commerce.

Des nations nombreuſes & puiſſantes les environnaient. Rappelez-vous les deſtinées de ces deux peuples. Huit ſiecles entiers, ils ſont l'effroi de l'univers. L'Egypte, l'Aſſyrie, ſuccombent ſous une poignée de Juifs. Athènes, ville riche & puiſſante, Mégare, ſubiſſent le joug. L'Afrique eſt délivrée des Romains par quelques Spartiates. La Perſe, l'Aſie entiere eſt enſévelie aux Thermopyles. Quel peuple jamais, ſurpaſſa les Juifs & les Spartiates en vertus politiques? Quel peuple, avec de ſi faibles moyens, enfanta des choſes ſi prodigieuſes? Mais quel peuple auſſi, chez lequel les inſtitutions produiſirent un ſemblable enthouſiaſme. Je connais tes plaiſirs, répondit BRASIDAS au ſatrape de Sardes; mais tu ne connais pas les miens.

L'amour de la patrie, eſt l'attachement d'un homme ou d'un peuple pour ſes inſtitutions. Tout le reſte eſt chimérique. Là, où il n'eſt point d'inſtitutions nationales, bienfaiſantes & protectrices, il n'eſt point de patrie. Quand je vois un peuple continuellement émigrer, & remplir l'univers de lui-même, j'en conclus dans ſon gouvernement l'abſence d'inſtitutions ſalutaires. Voyez ſi le Chinois abandonne ſa patrie. Quels infructueux efforts pour fixer en Europe l'Otahitien OMAÏ. Le luxe & toutes les richeſſes des peuples civiliſés, ont-ils tenté juſqu'à ce jour les nations indiennes de l'Amérique? Le Suiſſe, que ſa nombreuſe population & ſa pau-

vreté, forcent de s'engager au ſervice militaire des peuples voiſins, retourne dans ſa vieilleſſe, fixer ſes jours dans ſa patrie, & ſi la parque fatale anticipe ſur ſa deſtinée, ſemblable à ce jeune Argien

Cœlumque
Aſpicit, & dulces moriens, reminiſcitur Argos.

Le régime républicain, a cela de favorable à l'ambition, qu'il n'eſt aucune place, aucune fonction auxquelles elle ne puiſſe aſpirer. Par-tout où ſont établies les prérogatives de la naiſſance, il n'eſt plus de porte ouverte au mérite, à l'émulation. Elles doivent donc néceſſairement s'amolir & s'éteindre. Par-tout, où l'autorité eſt héréditaire, tout ambitieux eſt un factieux; il doit être étouffé, ou l'état eſt perdu. Tout mérite ſuprême eſt lui-même un contrepoids dangereux; il doit être comprimé. Dans une république, au contraire, il n'eſt d'obſtacles que l'impuiſſance de l'athlete, & c'eſt là ſeulement que l'homme ambitieux peut s'écrier avec vérité, comme RALEIGH: *Quo non aſcendam.* Où ne monterai-je pas!

La ſeule ambition eſt la ſource des grandes actions. Dirigez-la ſagement à l'avantage de la patrie, vous en ferez des vertus. Abandonnez-la au torrent des paſſions, elle enfantera tous les maux. De LÉONIDAS au vainqueur de DARIUS; d'ALARIC à CHARLEMAGNE; de PEPIN à CROMWEL, de CHARLES XII à

FREDERIC; de PUGATCHEW à KOSCIUSKO; de GUILLAUME TELL & de WASINGTON, au duc D'ALBE & au brouillon ALBERONI, je n'apperçois de différence & d'intervalle que dans leur succès, & dans la direction, que leur éducation ou le gouvernement, furent donner à leurs passions. J'apperçois dans chacun, même but, talens semblables. Les uns furent des factieux, des tyrans, d'infâmes assassins: les autres des héros & les bienfaiteurs de l'humanité.

Les destinées de l'empire français seront le résultat & le développement de ses institutions. Il est aussi impossible d'en préjuger les effets, avant de les connaître, qu'il le serait de décider de la bonté d'un instrument avant qu'il fut sorti de la main du facteur. Mais je place ici une réflexion importante, & dont de nombreux exemples attestent l'irréfragabilité. Dans une monarchie, l'effet produit par l'absence d'institutions salutaires est purement négatif. Dans une république, au contraire, l'établissement pur ou vicieux des institutions, leur nombre ou leur absence produisent en sens inverses des effets également actifs, également violens, également dangereux sur la fortune de l'empire. La vertu ou le vice, la patrie ou l'ambition, tout est extrême, soit dans le mal, soit dans le bien. Ici, j'apperçois MANLIUS, foulant aux pieds de justes ressentimens, voler au secours de Rome ingrate. Là, je vois SYLLA sacrifiant à la vengeance & rempliſſant

Rome de meurtre & de carnage. Dans une monarchie, tout eſt eſſentiellement modéré, parce que tout eſt ſubordonné. Les vertus même, les grandes actions ſont ſoumiſes à des regles, ſont bornées au niveau du gouvernement. Le particulier n'eſt rien par lui-même. Il ne voit, il n'agit, que d'après la maſſe de lumiere & d'action qu'on lui diſpenſe. Dans une république, au contraire, tout eſt grand, giganteſque, exalté, parce que rien ne ſubordonne le citoyen, parce que rien n'entrave & ne bride ſon ambition. Ses talens ou ſes vertus, la ſageſſe ou le vice des inſtitutions, le dirigent ſans l'entraver. Ils l'incitent, ils l'excitent ſans le régler, ni le borner. Voilà pourquoi le gouvernement monarchique eſt généralement calme & paiſible, exempt de troubles, d'orages, de grandes vertus & de vices éclatans: tandis que le vaiſſeau républicain vogue eſſentiellement ſur une mer agitée. S'il n'a pas, comme le premier, à redouter un calme perfide, il eſt expoſé d'autre part à toutes les horreurs des tempêtes, comme auſſi à toutes les faveurs des vents propices. Ici, la ſageſſe des inſtitutions ne produit qu'une partie de ſes effets ſalutaires. Là, elle épuiſe tout le bonheur dont elle eſt ſuſceptible. Dans le cas contraire, le gouvernement comme la France, périt lentement de conſomption: la république comme Rome & la Pologne, périt dans les agitations & dans les tranſports du délire.

Le ſort de la France eſt donc tout entier dans les œuvres de la légiſlation. D'elles ſeules dépendent nos deſtinées. La boëte de Pandore, ou tous les biens; choiſiſſez? Mais n'oubliez jamais que d'une conſtitution républicaine, il ne peut rien émaner impunément de faible & d'incertain. Que tout ſoit grand, mais que tout ſoit juſte. Sans grandeur, la république devient anarchie. Sans juſtice, vous autoriſez l'inſurrection. Et ſongez que ſi la plainte eſt un crime dans un ſujet, elle eſt une vertu dans un républicain.

DE L'AGRICULTURE.

JE ne sais par quelle singularité, il n'est pas une seule république, soit ancienne ou moderne; chez laquelle l'agriculture respectée, encouragée, n'ait fait les plus grands progrès, & ne soit parvenue à un degré de prospérité supérieure à celle des monarchies, ses contemporaines. Sans remonter à des exemples puisés dans l'antiquité, rapprochons les faits actuels & présens.

Dix républiques sont aujourd'hui semées dans l'Europe. Quatre, savoir: Vénise, Genes, Lucques & St. Marin occupent une partie de l'Italie, Elles sont précisément les contrées les plus florissantes de cette presqu'isle. Quels cantons sont mieux cultivés que le Véronais & le Padouan. La Polesine, jadis un vaste marais, abandonné par son insalubrité, est aujourd'hui le canton le plus riche de l'Europe. La Hollande n'est pas cultivé avec plus d'intelligence. D'un autre part rapprochez sous vos yeux le territoire de Genes, de celui des Alpes maritimes. La latitude, le climat sont les mêmes. Les productions, l'infertilité sont semblables. De part & d'autre, ce sont des montagnes escarpées, des rochers, des vaulx profonds, creusés par les torrens. Par-tout

enfin manque la terre végétale. Eh bien! Genes a porté ſon agriculture au plus haut degré. Ici, tout vit, tout fleurit, tout proſpere. Conſidérez du ſein des mers l'étroite & longue liſiere des états de cette république; vous admirez une étendue de trente lieues & plus, de culture, de forêts d'oliviers, de citroniers, de mûriers. Cet immenſe amphithéâtre, couronné dans ſon ſommet de pins altiers, déploye à vos yeux un magnifique jardin. Prolongez vos regards: les Alpes maritimes vous préſenteront l'image d'une nature inculte & du cahos.

Paſſons rapidement ſur les induſtrieuſes républiques de Lucques & de St. Marin, & préſentons un exemple plus frappant encore, & généralement connu. Le beau lac de Leman, ce réſervoir immenſe des eaux du Rhône, eſt ceint comme d'un cordon par les montagnes du Mont-Blanc & du pays de Vaud. Quelle eſt la limite des deux empires? Le Rhône. Quelle eſt celle de leur culture? Le Rhône. Des montagnes, des rochers, bordent également les deux rives. Quelle contrée, cependant, fut plus productive & plus riche que les côteaux du pays de Vaud. Quel pays plus miſérable, plus inculte, plus déſert que le Chablais. Ici, deux villes pauvres & mal peuplées diſſipent à peine la monotonie des déſerts. Là, vingt villes ou bourgades, une foule innombrable de villages bien bâtis, floriſſans, riches & induſtrieux, atteſtent l'empire de la

liberté, & préſentent, dans tout ſon éclat, le contraſte de l'opulence à la miſere.

Qui ne connait l'infertilité naturelle de la Suiſſe, & quel conquérant fut jamais tenté d'ajouter cette contrée à ſes domaines. L'Helvétie, ſous la domination Autrichienne, était un affreux déſert. La Suiſſe actuelle eſt l'aſile & le ſéjour du commerce & de la plus riche agriculture; d'une immenſe population & du bonheur.

Le Tyrol & le Jura réuniſſent préciſément toutes les circonſtances phyſiques & naturelles de la Suiſſe: voyez, comparez & jugez.

Des contrées où le Rhin prend ſa ſource, deſcendez aux plaines, où ce vaſte fleuve s'engloutit dans les mers. Qu'était jadis la Batavie? Un marais impraticable, ſemblable à peu près, aux lagunes de Véniſe. Depuis trois ſiecles, les Hollandais, bravant & ſurmontant la nature, ont vaincu l'Océan, purifié leur climat, & forcé la terre à ſurpaſſer en fertilité, les plus riches ſols de l'Europe.

Suivez ce peuple patient & laborieux dans l'Inde. Il y porte avec lui la richeſſe. Batavia s'éleve. La partie de l'iſle, ſoumiſe à ſon empire, ſe défriche & produit, tandis que les plaines voiſines reſtent en déſert.

En Amérique, une ſeule partie de cet immenſe continent, offre une agriculture floriſſante. Les Etats-Unis; ce pays eſt cependant éloigné d'égaler en fertilité, les vaſtes contrées ſituées

entre les tropiques. Quelles ſont donc les cauſes de cette proſpérité ſinguliere, ſi vous refuſez de les attribuer à la liberté.

L'agriculture, comme le commerce, (nous traiterons bientôt ce ſujet) ne proſpere & ne s'améliore que ſous l'égide de la liberté. Comment l'homme, dont la propriété eſt incertaine, ſacrifierait-il ſes tréſors & ſon induſtrie, à l'amélioration de ſon champ. Quand un tyran dans Rome dépouillait, expoliait les habitans paiſibles du Mincio, & les exilait vers les orcades ou dans les rochers habités par les Pictes. Penſe-t'on que les peuples de l'Etrurie ou du Samnium, duſſent être fort encouragés à l'amélioration de leurs héritages.

Auſſi quand ſous les empereurs, le ſyſtême des confiſcations, inventé par la tyrannie & les dilapidations, eut rendu toutes les propriétés incertaines, les riches cultures de l'Italie firent place à ces vaſtes déſerts, à ces ruines encore aujourd'hui ſubſiſtantes. Aux riches campagnes du Samnium ſuccéderent les marais Pontins. L'Italie fut inſuffiſante pour nourrir la cité. L'on recourut à la Sicile, à l'Afrique. Et quand les provinces paſſerent ſous une domination étrangere, l'Italie dut néceſſairement ſe dépeupler & ſubir le joug qu'il plut au vainqueur de lui impoſer.

Si juſqu'à ce jour, la France, l'un des pays les plus fertiles de l'Europe, fut l'un de ceux où l'agriculture fit le moins de progrès, accuſez-en la

la fiscalité du gouvernement. Quand des tailles, des impôts arbitraires, pesaient sur les hommes, & non sur les choses, il eût été dommageable d'annoncer même des projets d'amélioration. Rappellez-vous l'histoire de ce malheureux, cité par ROUSSEAU, qui s'enfermait dans ses caves pour se substanter d'un pain moins noir. Vous n'êtes pas dans la misere, disait-on, au cultivateur, puisque vous améliorez: donc vous pouvez payer. Pour n'être pas écrasé, il fallait donc tout au moins feindre l'apparence de la misere.

Comparez la situation agricole de l'ancienne France, à celle des provinces réunies; quelle prodigieuse différence! Certes, les riches plaines de la Picardie & de la Beauce valent au moins celles de la fertile Flandre. Parcourez les unes & les les autres. Qu'appercevrez-vous dans les premieres? Des villages bâtis de boue, couverts de paille, éloignés & rares. Peu de bourgs, encore moins de villes. De vastes plaines, dont un tiers est habituellement en jacheres. Des grains enfin & le manque absolu de toutes les autres nécessités de la vie. Quel peuple dans un sol plus riche, est plus pauvre, plus misérable que celui de la Beauce.

En Flandre au contraire, quelle population, quelle richesse, quelle culture! Tandis que dans les seize lieues de Chartres à Orléans, c'est-à-dire, dans toute la traversée de la Beauce, vous rencontrez à peine quatre villages, la même étendue vous présente en Flandre, à chaque lieue, de riches

villes ou des bourgs floriſſans. Les maiſons ſont ſolides & bien bâties. Les habitans bien vêtus. Le bled ſeulement n'abonde pas en Flandre; toutes les denrées y croiſſent, y proſpérent. Il n'eſt pas un beſoin que le flamand ne puiſſe chez lui ſatisfaire.

Tous les pays d'états, c'eſt-à-dire, ceux ſeulement où l'habitant était compté pour quelque choſe, préſentaient les mêmes réſultats. Le Languedoc & l'Alſace fleuriſſaient. Certes le Béarn, la Provence & la Lorraine, ne ſeront jamais cité comme des contrées fertiles: cependant quelle induſtrie dans la culture! Quel contraſte était plus frappant, de paſſer ſubitement de la fertile Champagne dans la Lorraine. A l'aſpect de la miſere, l'on voyait ſuccéder celui de la richeſſe. A la pareſſe, à l'engourdiſſement, l'induſtrie récompenſée.

Déjà de grands biens, d'immenſes améliorations ſont les heureux effets du régime nouveau. Je ne parle pas des départemens infortunés, victimes de nos guerres étrangeres ou civiles. La deſtruction, la dévaſtation, ſont les triſtes & inſéparables réſultats de ces fléaux. Mais au ſein de la tourmente révolutionnaire, de la pénurie, de la diſette, des malheurs de toute eſpece, que d'activité, que d'induſtrie ſe ſont déployés dans l'agriculture françaiſe.

Le nombre des beſtiaux eſt tiercé en France, depuis cinq ans; bientôt il ſera doublé. L'augmentation du bétail produit celle des engrais;

celle-ci, l'amélioration des cultures & de leur produit.

Là, où une famille existe avec une vache & un porc, il n'existe plus de misere; son jardin est cultivé, sa famille est nourrie & habillée. Ses premiers besoins sont remplis.

L'on a beaucoup crié contre la destruction de quelques châteaux, & de plusieurs vastes abbayes; mais à leur place, je vois s'élever des habitations moins magnifiques & beaucoup plus nombreuses. A l'exception de Paris, je vois partout des constructions nouvelles, & il n'est pas d'édifice que ne remplacent utilement & avantageusement, dix maisons agricoles.

De vastes enclos, ajoute-t'on, ont été détruits, des parcs coupés & désertés. J'interroge l'utilité générale, & je vois en effet de superbes avenues, des terreins, plantés en arbres affamans dans des terres excellentes, rendus par la sagesse, l'industrie & la liberté, à l'agriculture.

La France s'affame en bois, s'écrie-t'on; rien de plus faux. Jamais l'on n'a plus planté que depuis vingt ans, & singuliérement depuis l'époque de la révolution. Une cause funeste, le discrédit du papier-monnoie a produit cet effet. Que ce motif seul ait dirigé le spéculateur, je le nie; mais enfin, parcourez nos campagnes, & vous verrez s'il existe la moindre proportion entre la multitude des terres plantées, & quelques avenues ou quelques bois arrachés.

Voulez-vous, & sans nuire à votre agriculture, multiplier sur le champ, à l'infini, vos forêts. Ordonnez aux administrations forestieres de réduire à vingt ans les coupes de vos bois aujourd'hui réglées à vingt cinq. Il est reconnu, constaté & prouvé, que loin de s'améliorer, un taillis dépérit passé vingt années. Vos tanneurs y gagneront encore une écorce plus tendre & plus flexible. Par cette opération, si simple & si facile, vous multipliez sur le champ vos richesses forestieres d'un cinquieme.

Entrez chez un pépiniériste: demandez-lui des arbres utiles ou fruitiers, il n'en a plus: il satisfera difficilement vos desirs. Adressez-vous à un second, même réponse. Par-tout les pépinieres sont épuisées. Il ne leur reste que des tilleuls, des maroniers, des peupliers, de ces arbres enfin de luxe, d'ornement, qui affament la terre & n'offrent aucune utilité réelle. Découvrez des noyers, des châtaigniers, & vous les payerez le double de leur valeur.

L'on a beaucoup crié contre l'abatis de ces avenues magnifiques, plantées le long des routes, & l'on a eu raison. Ce n'est pourtant pas de ces destructions qu'il faut se plaindre, mais seulement de ce qu'elles n'ont pas été remplacées par d'autres arbres plus lucratifs. L'orme, entr'autres, cet arbre d'ailleurs si utile au charronage, s'il est planté dans un champ consacré à des cultures céréales, dévorera pendant la vie, dix fois

& au-delà de ſa valeur. Reléguez-le donc dans des terrains vagues, & ſubſtituez le long de vos routes, des arbres utiles, peu gourmands, des arbres fruitiers enfin, au choix des propriétaires.

Et ſi vous craignez que les fruits deviennent la proie du voyageur, j'obſerverai qu'aucune denrée ou comeſtible, abondant & multiplié, ne craignit le pillage. Au ſurplus & pour répéter ici la réponſe touchante d'un grand homme : CES FRUITS SERVIRONT DU MOINS A QUELQUE CHOSE. Eh! quel plus noble emploi en effet, s'ils ſoulagent quelquefois la fatigue du voyageur épuiſé.

Des terres, me dira-t'on encore, ont été abandonnées : l'exemple en exiſte ſous vos yeux & vous ſoutenez l'amélioration de l'agriculture? De tout tems, je le ſais, des ſols infertiles furent rendus au repos. Des accidens, nés de la révolution, & ſinguliérement les dévaſtations opérées par les guerres civiles, ont pu en augmenter le nombre. Mais par-tout les déſerts ſe défrichent, ſe défoncent : par-tout des bâtimens aratoirs s'élevent. Ces propriétés immenſes, jadis ſubſtituées, ſont aujourd'hui partagées & diviſées, & déjà par leur amélioration ne ſont plus reconnaiſſables.

La deſtruction du gibier, conſéquence heureuſe d'un ſyſtême nouveau, & du reſpect des propriétés, eſt peut-être la ſource la plus féconde de cette amélioration. Qui ne connait la deſtruction épouvantable qu'il opérait. Quel pigeon,

quel lapin, n'avaient détruit en grain, vingt fois leur poids & leur valeur. Quel sanglier, quand il tombait dans les mains du chasseur, n'avait consommé & dévasté ce qu'il en eût à peine coûté pour élever & engraisser cinq cochons?

Je possede des terres dans l'enceinte d'une des anciennes capitaineries. Je les louais 12 francs seulement, en raison des dégâts du gibier; depuis sa destruction, je les afferme 30 francs.

La destruction du gibier a privé de leurs états, dix mille fainéans; mais elle a rendu à leur famille & à leurs travaux, autant de braconniers: elle a enfin augmenté d'un sixieme le produit de nos terres.

La perte de l'engrais des pigeons, perte réelle, est amplement compensée par cette foule de gibiers domestiques, journellement élevée dans nos basses-cours.

Mais la principale source de l'amélioration de notre agriculture, celle d'où provient, & nos nombreux éleves & les engrais abondans, la base de tout produit, découle de la suppression des dîmes & autres prestations en nature. Quelle ressource espérer en effet, d'un sol auquel l'on enleve à chaque récolte, la partie la plus pure de son produit. La terre, mere bienfaisante & généreuse, veut être remplie de ses bienfaits. Si les bras qui la cultivent, épuisent sans cesse ses mammelles sans lui fournir d'alimens, elle cesse

de produire & ferme ses trésors à ses enfans ingrats & dénaturés.

La suppression des dîmes & des champarts, en rendant aux cultivateurs les pailles de leur récoltes, leur a permis de tenter cette foule d'éleve, dont j'ai précédemment parlé, & que la destruction du gibier, rend plus lucrative encore. Delà ces engrais prodigieux, & par suite enfin, un supplément extraordinaire de récoltes. Tant il est vrai qu'en agriculture, tout se tient, & qu'il suffit d'un principe sain ou détestable pour avoir droit d'en attendre un résultat heureux ou funeste.

Chaque piece d'un gibier domestique, coûte infiniment moins à nourrir, que s'il était abandonné à lui même : d'abord, parce qu'il n'existe plus de gaspillage, ni de perte. Ensuite, parce que celui-là seul qui nourrit, connoit le degré suffisant d'embonpoint & sait l'arrêter à propos. Enfin, parce qu'il bénéficie des engrais produits par ces élevés.

Quand le retour de la paix aura rendu à leurs champs, à leurs travaux, tant de milliers de bras agricoles, aujourd'hui armés d'un fer meurtrier, pour la défense de la patrie, & pour la gloire de nos destinées : quand des encouragemens d'un gouvernement protecteur, quand la liberté des importations, la suppression des réquisitions destructives, nous permettront de tourner nos pensées, nos travaux vers l'agriculture. A

quel point étonnant de prospérité, ne s'éleveront pas nos champs & nos campagnes.

Alors, & semblables aux tems heureux des CURIUS, des FABRICIUS, des CINCINNATUS, nos bras s'honoreront d'améliorer l'héritage de nos peres. Alors ces mêmes hommes, après avoir dirigé les rênes du gouvernement avec sagesse & gloire, comme ABDOLONYME le trône de Sydon, goûteront, dans la culture de leurs champs, le calme, le repos de la vertu, & leur retraite comme autant de Salone, désarmera la jalousie & l'envie.

Dans une monarchie, dont les armes sont la force & l'appui, les armes seules sont honorables, & les diverses autres professions sont reléguées dans la classe des arts mécaniques. Dans une république, au contraire, l'agriculture est essentiellement en honneur & respectée, parce qu'elle est intimement liée à sa prospérité. Ainsi, sous les beaux jours de la république Romaine, le sénateur, de la même main dont il souscrivait un sénatus-consulte, conduisait sa charrue & traçait d'honorables sillons. Mais quand l'ambition, la tyrannie, eurent usurpé l'autorité suprême, la culture des terres fut abandonnée à des esclaves.

Si, pendant sept années d'agitations, de troubles & d'orages; si, pendant la violence d'une tourmente révolutionnaire, dont l'histoire n'offrit jamais d'exemples, l'agriculture, comme je l'ai prouvé, je crois, a prospéré dans chacune

de ſes branches ; quel éclat, quelle amélioration, ne peut-on pas ſe promettre, quand l'olivier de la paix fleurira & couvrira de ſes feuilles les lauriers cueillis par nos guerriers. Que cinq cens mille héros victorieux, dépoſent le fer vengeur près du ſoc des charrues, que la confiance renaiſſe, que les propriétés ſoient reſpectées, que l'agriculture ſoit honorée, & chacun de nos départemens préſentera le tableau de la Poleſine, du pays de Vaud, ou des rives de l'Amſtel.

Et ſi des inſtitutions ſalutaires annobliſſaient notre économie ſociale : ſi, comme à la Chine, les chefs du gouvernement ſe faiſaient gloire de s'inſcrire au rang des laboureurs & de partager leurs travaux ; je ſais que le ſillon tracé par des mains impériales, eſt une pure formalité ; mais doute-t'on de l'effet prodigieux qu'il produit ſur le peuple ? Pour moi, qui reſpecte & chérit tout ce qui eſt utile à l'homme, je voudrais voir chaque année les chefs du gouvernement préſider individuellement l'agriculture, le commerce, les ſciences, l'éducation, le militaire & les entourer de tous les honneurs, de toute l'eſtime qu'ils inſpirent au citoyen vertueux.

DU COMMERCE.

TOUTES les observations générales, précédemment indiquées sur l'agriculture, sont applicables au commerce. L'on a même vu quelques exemples, (comme dans l'ancienne Egypte,) d'une agriculture florissante sous une monarchie; mais aucun, que je sache, d'un commerce brillant, soutenu & avantageux, si ce n'est dans les républiques. Parcourez les fastes de tous les empires, anciens ou modernes, rassemblez dans votre mémoire ou sous vos yeux, les quatre parties du monde, je ne crains pas d'être démenti, & je défie de fournir un exemple du contraire.

La liberté est l'ame du commerce. Elle seule inspire à l'homme industrieux ces entreprises, ces spéculations, la source des richesses. Les entraves, les priviléges, les loix bursales, rébutent, éloignent le commerçant. Il fuit une patrie ingrate, il porte ailleurs ses trésors & son industrie. Le commerce naît du secret & de l'indépendance. Tyr, la ville la plus florissante de la méditerranée, perd sous PYGMALION, sa gloire, sa grandeur & ses richesses. Elle les recouvre sous ses magistrats. L'Angleterre, après l'établissement de sa grande charte, vit ses vais-

ſeaux, dominateurs des mers, envahir le commerce des Indes. La gloire enfin & les richeſſes immenſes de la Hollande, datent préciſément de l'époque de ſon indépendance.

Je pourrais multiplier ces exemples à l'infini, ſi je ne craignais d'aggrandir le câdre de mon ſujet. Bornons-nous aux exemples voiſins, que nous offrent l'Eſpagne & le Portugal. Quelle ſituation géographique fut plus avantageuſe pour le commerce? Les plus beaux ports bordent leurs côtes, les colonies les plus riches leur appartiennent. Cependant l'Eſpagne languit, les colonies reſtent dans l'enfance. Le Portugais, un inſtant induſtrieux, fut le peuple le plus riche de l'Europe, il eſt aujourd'hui le plus pauvre. Son exiſtence, tous ſes beſoins ſont entre les mains des enfans d'ALBION. Comparez enfin le Portugal à la marécageuſe Hollande. Climats, ports, fertilité, eſt-t'il entr'eux quelque comparaiſon. La nature ici a tout fait, tout créé: là, elle leur a tout refuſé. Quel parti chacun de ces peuples a-t'il retiré de ſa ſituation. Voyez & prononcez.

J'admire encore comment dans ces ſiecles d'eſclavage, de féodalité & de croiſades, trois républiques, Genes, Piſe & Veniſe, profitant de nos ſottiſes, & du vice de notre légiſlation, pomperent à elles toutes les richeſſes de l'Europe, & furent à-la-fois nos courtiers, nos agens & nos marchands.

Les bûchers de la révolution fument encore, & partout s'élevent des établissemens nouveaux & nombreux, des fabriques, des manufactures. La moitié des couvents, des abbayes religieuses, jadis l'asile de l'oisiveté, sont métamorphosés en ateliers bruyans. La France recueillait de ses colonies le coton, & elle en payait la fabrique à l'Angleterre. Un grand nombre de filature organisées sur des procédés économiques & nouveaux, nous affranchissent de ce tribut, & emploient utilement des milliers de bras de femmes & d'enfans. La Seine Inférieure, l'Eure, Eure & Loir, le Loiret & plusieurs autres départemens de l'ouest & du midi, présentent de ces établissemens précieux.

Déjà l'acier se travaille en France, suivant les procédés anglais. Déjà le Doubs, l'Ain & le Jura fabriquent & surpassent les mousselines de St. Gall & de Zurich. Elles sont encore perfectionnées. Le commerce des cuirs, dégagé de ses entraves, fleurit & prospere. La multiplication excessive des bestiaux en augmente naturellement l'abondance, & la tannerie, soumise à des épreuves nouvelles, devient moins longue & moins dispendieuse.

Des moulins à papier s'élevent de toutes parts. Ils ne peuvent suffire aux demandes des consommateurs. La matiere premiere, le chiffon, manque; & quand l'industrie aura perfectionné l'art précieux, d'y substituer l'écorce d'arbres &

sur-tout du tilleul, ils se multiplieront encore davantage.

La liberté de la presse a décuplé le nombre des artistes & des ouvriers journellement employés aux travaux de l'imprimerie. C'est au commerce, à l'industrie, que je dois le papier sur lequel je trace en cet instant ces idées. C'est encore au commerce, aux sciences & aux arts, que je dois leur publication.

Orléans, Marseille, Lille, Rouen, Nantes, Bordeaux, une foule d'autres cités, fourmillaient de communautés religieuses. Parcourez ces villes, entrez dans ces vastes maisons. Un peuple immense les habite. L'industrie dirige leurs bras. Ces maisons sont métamorphosées en autant de fabriques, de manufactures d'armes ou d'étoffes de toute espece.

Cinquante ports bordent la France sur les deux mers, & le commerce languissait. Pourquoi? Parce que les privileges, les prohibitions, les entraves de toute espece, l'écrasaient, le découragaient. Parce que le mépris, le déshonneur, déversés sur ceux qui l'exerçaient, devaient nécessairement dégoûter de cette profession honorable, la source de toutes les richesses avec l'agriculture.

Et si nos colonies offraient au contraire le tableau frappant de l'abondance & de l'industrie; c'était précisément, parce que là seulement le commerce y était en honneur & respecté. O gouvernement! Honore & protege le commerce, &

bientôt, surmontant tous les obstacles apposés par la nature, il deviendra florissant.

Croit-on, que si les gouvernemens Anglais ou Hollandais eussent versés à grands flots le mépris sur leurs commerçans, Batavia, Ceylan, le Cap, le Bengale, la Jamaïque, l'Amérique, fussent parvenu à ce degré de gloire, de richesse & de splendeur? S'imagine-t'on que les Anglais, couvrant aujourd'hui l'Océan de leurs flottes, fussent devenus les facteurs de l'univers & les dominateurs des mers.

Quand, sous prétexte d'opinions religieuses, LOUIS XIV chassa de leur patrie deux cents mille agriculteurs ou commerçans, ils porterent ailleurs & leur richesse & leur industrie. La Suisse, Augsbourg, Stutgard, Francfort, Erlang, Nuremberg, Hambourg, Breme, Altona, Wismar, Rostock & Dantzick, s'accrurent & s'enrichirent de nos fautes. La Prusse & la Saxe datent de cette époque leur splendeur. La Hollande parvint au plus haut degré de sa gloire. Et il en résulta de cette seule erreur pour la France, & la ruine de son commerce & l'aggrandissement de celui de ses voisins.

Des compagnies autrefois avaient le privilege exclusif du commerce des Indes. Le gouvernement alors était à la fois surveillant & actionnaire, c'est-à-dire, juge & partie. Quelle ressource restait-il à l'homme assez industrieux, ou assez hardi, pour tenter la fortune! Quelle entreprise même pouvait former la compagnie, quand

elle était dans ses moindres opérations, en présence & sous l'action du gouvernement.

Les privileges exclusifs sont toujours destructifs du commerce. La protection du gouvernement peut être quelquefois utile, nécessaire même; mais dans un seul cas : quand une entreprise nouvelle est tellement onéreuse, tellement incertaine, qu'elle est au-dessus des facultés du commerçant. Alors le gouvernement peut & doit protéger, aider même l'entreprise de ses trésors. Telles furent les découvertes de l'Afrique, du nouveau monde; celle de la mer du sud & celle encore du passage du nord.

Dans toute autre circonstance, un gouvernement ne doit se mêler du commerce que pour le protéger : & le proverbe simple & trivial, LAISSEZ FAIRE, LAISSEZ PASSER, n'obtint jamais une plus juste application. Jamais le gouvernement ne s'est immiscé dans les transactions sociales, sans opérer de déchirement. Rappellez-vous toutes les refontes & toutes les altérations monétaires ? Rappellez-vous encore les diverses créations de papiers-monnoie ?

Une erreur en gouvernement tourne toujours à l'avantage des nations voisines. Ainsi il faut encore ajouter au dommage que vous éprouvez vous-mêmes, les moyens dont vous les enrichissez, & qu'elles tourneront tôt ou tard contre vous.

Il existait autrefois proportionnellement à l'é-

tendue des côtes, une différence de commerce remarquable entre les deux mers. Je crois en appercevoir la cause. Dans la méditerranée, toutes les côtes appartenaient à des provinces régies par des états, ou qui jouissaient de privileges, tous favorables au commerce. Le seul Roussillon, privé de ces bienfaits, était précisément la province où, malgré ses ports, le commerce était le moins florissant.

Sur l'océan, au contraire, les seules relations avec les Indes, l'Amérique & le Nord, auraient du décupler le commerce, & cependant il resta toujours inférieur à celui de la méditerranée. Remarquez les trois vastes fleuves qui se perdent dans l'océan. La Seine, malgré sa connexion immédiate avec une immense capitale, fut toujours moins fréquentée du navigateur, que la Loire & la Garonne. Existe-t'il quelque comparaison entre le commerce du Havre, de Rouen, & celui de Nantes ou de Bordeaux: chacunes enclavées autrefois dans des pays d'Etat?

Un port fut affranchi par le gouvernement. Ce fut celui de l'Orient. Cette ville était le marché des Indes, & jamais cependant l'Orient ne sortit de l'obscurité. Tant le souffle du gouvernement est mortel au commerce.

Quelles sont les places maritimes & florissantes de l'Allemagne? Breme, Hambourg & Lubeck, trois villes libres & indépendantes. Dantzick, avec la perte de sa liberté, a perdu son commerce.

Embden,

Embden, Stade, Wiſmar, Stettin, Elbing, malgré leur ſituation avantageuſe, n'ont pu atteindre à la richeſſe, à la ſplendeur de ces villes.

Excepté la riche ville de Naples, je vois toutes les places maritimes & commerçantes de l'Italie, affranchies ou jouiſſant de leur liberté. Tels ſont Savone, Genes, Livourne, Veniſe & Trieſte.

Si, comme je l'ai démontré plus haut, le commerce Français a fait de tels progrès, pendant ces années orageuſes & deſtructives de la révolution, de quel degré de ſplendeur ne ſera-t'il pas ſuſceptible; quand la jouiſſance des fleuves de la Belgique & du Rhin, nous offrira le débouché facile des productions de la France; quand la ſageſſe, la ſtabilité, la protection, jointes à la liberté du gouvernement, lui permettront de s'abandonner à tout l'eſſor de l'induſtrie & du génie.

Je vais aborder une grande queſtion, une queſtion immédiatement liée au commerce, celle des colonies.

Avant de diſcuter ici, s'il eſt avantageux à une nation Européenne de poſſéder dans les deux Indes, des colonies, riches, fertiles, peuplées & floriſſantes; il eſt, ce me ſemble, une queſtion préliminaire à réſoudre, & dont la ſolution négative entraînerait la précédente. Je donnerai donc la priorité à cette propoſition: eſt-il poſſible de conſerver des colonies vaſtes,

étendues & floriſſantes, dans des contrées lointaines? Je réponds négativement & je le prouve par les obſervations & les faits ſuivans.

Quelles ſont les colonies Eſpagnoles, Anglaiſes & Portugaiſes en Amérique & d'une ſuperficie remarquable? Le Mexique, le Chily, le Bréſil, la Terre-Ferme, Cuba, la Floride, la Louiſiane, le Canada. Toutes ces contrées étaient jadis peuplées & floriſſantes: une deſtruction, une dépopulation générale en firent de vaſtes déſerts. Si j'écartais ici la politique de la morale, comment juſtifierais-je tant d'attentats! Mais voyons en politique même, s'il en eſt réſulté quelques avantages réels à ces empires.

L'Amérique convertie en déſerts, il fallut la repeupler, pour jouir de ſes richeſſes. L'Afrique fut tranſportée au-delà des mers: l'Afrique fut dépeuplée à ſon tour. L'Eſpagne annuellement envoya, par milliers, en Amérique les plus induſtrieux de ſes habitans. Une partie périrent par le changement de climat, il fallut les remplacer. L'Eſpagne jadis & du tems des rois maures, riche, peuplée & induſtrieuſe, ſe dépeupla. Le commerce intérieur languit, l'agriculture fut abandonnée, elle fut ſubordonnée à celle du Nouveau Monde. La culture du bled, le pere nourricier de l'homme, fut abandonnée pour celle du ſucre & du café, qui n'alimentent point le peuple. Les bras adonnés aux atelliers, aux fabriques, volerent dans l'Inde. Pluſieurs millions

d'hommes enfin, émigrés des Eſpagnes, ſont diſſéminés ſur un continent immenſe, & n'en peuplent pas la centieme partie.

Si de l'Eſpagne je paſſe en Portugal, mêmes réſultats, même dépériſſement, même dépopulation. Cette nation, à l'époque de la découverte des Indes, était riche & peuplée; elle était la terreur de l'Afrique. Ses vaiſſeaux rempliſſaient tous les ports. Elle avait un exiſtence politique immenſe en Europe. Tout eſt diſparu avec la conquête du Bréſil. Population, armées, commerce, induſtrie, richeſſes même, vaiſſeaux, conſidération politique: elle a échangé tout cela contre des diamans; & ces diamans ne peuvent la ſauver d'une pénurie générale. Ils ne ſauraient, ſans les vins de Porto, richeſſe plus ſûre que des diamans, la préſerver d'une diſette abſolue, de tous les comeſtibles, de toutes les denrées.

Et le Bréſil, & l'Amérique Eſpagnole ne ſont encore que des déſerts. Tranſportez-y tous les habitans des Eſpagnes, ils ſeront un point dans l'immenſité, & l'Europe ſera dépeuplée.

Suppoſerez-vous qu'un gouvernement ſage, ſalutaire & bienfaiſant, faſſe fleurir dans ces vaſtes contrées la population? D'abord je prend pour exemple les ſiecles écoulés, & je ne vois rien de ſemblable. Mais enfin, j'admets avec vous que la ſageſſe des loix & des inſtitutions,

multiplie la race humaine, au niveau de la fécondité du sol. Alors les colonies seront, direz-vous, une source inépuisable & féconde de biens, de richesses de toute espece. Elle doubleront, décupleront, centupleront sa puissance politique & commerçante, selon qu'elles offriront une étendue double, décuple ou centuple.

Mais sans objecter à ces propositions, la complexité des liens de communication, d'autant plus nombreux & plus étendus, que les parties correspondantes sont disséminées, vastes & lointaines, je vous demanderai à mon tour: comment des gouvernemens Européens, comment l'imperceptible Portugal, la déserte Espagne, l'Angleterre, avec dix millions d'habitans, & une dette supérieure à tout le numéraire circulant en Europe, pourront-ils contenir, assujettir, gouverner des contrées, des nations, alors dix, vingt & cinquante fois plus étendues & plus peuplées.

Ignore-t'on l'avantage d'une poignée d'hommes qui défend ses foyers, sur des milliers de soldats qui l'assaillent?

Des exemples multipliés n'ont-ils pas prouvé qu'un climat pur & salubre pour les indigenes, devient mortel pour les étrangers que l'on y transporte.

Ne sait-on pas d'abord, combien tout moyen d'attaque est plus coûteux, plus onéreux qu'un système purement défensif, sur-tout quand il

faut, à force de vaisseaux, chercher son ennemi au-delà des mers? Et si, comme vous le supposez, les colons sont encore tellement supérieurs en nombre, en territoire, en richesses, à la mere patrie; quelles forces employerez-vous donc pour soumettre vos enfans? Votre population entiere ne s'évanouirait-elle pas devan teux?

Je prends pour exemple l'Amérique septentrionale, & certes, il est tout en faveur des Européens. L'Angleterre, riche encore de l'Inde, couvrait les mers de ses flottes. Tous les hommes d'Allemagne étaient à sa solde. Dix à douze millions d'hommes formaient sa population. Trois millions seulement, composaient le peuple américain. Il faut encore defalquer de ce nombre, 1°. les esclaves, 2°. le gouvernement, 3°. les étrangers. Rien n'était préparé pour leur indépendance. Troupes, vaisseaux, argent, places fortes, tout leur manquait, tout était au pouvoir des Anglais, & cependant vous avez vu l'issue de cette guerre.

La France, objecterez-vous, a fait, a opéré ce que n'eussent pu, par eux-mêmes, effectuer les Américains. Quand j'accorderais ce point, doutez-vous que chaque insurrection future, soit appuyée, fomentée & soutenue par quelques puissances Européennes & rivales?

Si l'Espagne, le Portugal & l'Angleterre veulent porter leurs vastes colonies au degré de splen-

deur auquel les convie la nature ; il faut donc qu'ils s'épuiſent annuellement d'hommes & de vaiſſeaux. Mais quand ces colonnies ſeront parvenues à une population, à une puiſſance formidable, elles échapperont à leur mere-patrie, elles s'éleveront infailliblement à l'indépendance, & l'Eſpagne, le Portugal, l'Angleterre, demeureront dans un épuiſement abſolu.

Un village contigu, dit un proverbe politique, vaut mieux qu'une province éloignée. Le premier, en effet, ajoute à la puiſſance réelle ; la ſeconde, au contraire, ajoute aux charges de la protection. La force d'un empire ne conſiſte pas dans la ſuperficie de ſon territoire : elle eſt toute dans la moindre étendue de ſes frontieres.

Des poſtes, des comptoirs en offrant au commerce tout l'avantage des plus vaſtes colonies, obvient à tous les vices précédemment développés. Ils n'attaquent point la population, ils favoriſent l'induſtrie & le commerce. Le Cap, les Iſles de France, Goa, Macao, Pondichery, Ste. Hélene, Tranquebar & la Barbade, préſentent à-la-fois, des relâches avantageux, des poſtes faciles & peu diſpendieux, des places de commerce ſures, avantageuſes. Voilà ce qu'il importe véritablement aux nations Européennes de conſerver ; voilà ce quelles doivent s'attacher à défendre.

D'après ces principes, j'ai vu avec peine, & j'ai regardé comme une erreur en gouvernement,

la demande de cession de la partie Espagnole de St. Domingue. Pendant un siecle, plus ou moins, nous pourrons peut-être retirer quelques-uns des avantages que l'on s'est promis de cette réunion. Mais si vous calculez les dépenses énormes en hommes & en argent que vous coûtera annuellement cette colonie, pour la porter au maximum de sa splendeur; pensez-vous qu'elles balancent les avantages incontestables que Saint-Domingue offrira d'ailleurs au commerce.

Et si, comme il y a lieu de le présumer, St. Domingue, jouissant enfin des douceurs de la paix, parvient par la sagesse du gouvernement, à une population florissante; comment la France, à quatorze cents lieues de distance, & avec toute sa puissance, pourrait-elle s'opposer à l'indépendance d'une nation composée de trois millions d'hommes, & St. Domingue est susceptible d'en alimenter six millions.

Porto-Rico, aussi avantageusement situé & aussi fertile, Porto-Rico, moins étendu & entouré de ports excellens, eût offert à la France tous les avantages de St. Domingue, sans aucuns de ces inconvéniens.

Et si la balance du commerce, nonobstant les entraves & les vices de l'ancien gouvernement, offrait annuellement un résultat si satisfaisant, c'était précisément par la nature de ses colonies. Quelques rochers, quelques comptoirs, des isles

peu étendues, voilà quels étaient nos colonies. La protection, l'entretien en étaient peu onéreux au gouvernement, & tous les trésors des trois parties du monde, sans épuiser notre population, venaient s'engloutir dans le sein de la France.

DE LA FORCE POLITIQUE DE L'ÉTAT.

QUAND l'hérédité ou la permanence ſont attachés aux principaux rouages d'un gouvernement, les deſirs de l'homme d'état s'amortiſſent; ſon ambition, faute d'aliment, ne peut ſe développer, elle s'éteint, elle meurt. La certitude de poſſéder, diſpenſe l'homme d'acquérir les vertus de ſa place. Elle le diſpenſe encore de remuer des reſſorts inutiles pour fixer un pouvoir dont il jouit: & dont les agitations, les ſecouſſes, loin d'affermir l'empire, ne pourraient au contraire, qu'en altérer la ſolidité.

Il n'en eſt pas ainſi des gouvernemens dont la direction eſt amovible ou temporaire. Là, où la naiſſance ne ſaurait communiquer de droits, il faut des faits, des actions. Que l'ambition du vice, ou celle de la vertu, ſoit la ſource de ces actes, c'eſt ce que j'examinerai bientôt; mais toujours eſt-il inconteſtable, que la ſeule élection d'un citoyen à des fonctions ſuprêmes, préjuge & prouve même, ſinon les vertus de cette même place, du moins une ſomme plus ou moins

forte de talens. Telle eſt la premiere différence remarquable, entre les fonctionnaires héréditaires ou amovibles. Il en réſulte une ſeconde plus ſenſible & d'une importance inappréciable : la voici.

Le droit de parvenir donne le droit d'eſpérer. Il l'inſpire, il le juſtifie. Quel homme dans une monarchie que des factions n'agitent pas, peut ſans délire aſpirer au pouvoir ſuprême ? Quel homme, par une ſuite du même corollaire, ſe dévouera à l'étude des charges, des devoirs, des obligations, d'une place dont il eſt exclu. S'il le fait, c'eſt en pure perte pour la patrie ; il riſque encore ſa liberté ou ſa vie. Dans une république au contraire, l'éligibilité en diſpenſant des droits, imprime l'obligation de mériter les places. Si l'ambition y aſpire, elle eſt contrainte elle-même pour capter les ſuffrages & pour parvenir, de s'envelopper du voile de la vertu. Si les vices ſont cachés au fond de ſon cœur, ils ſont comme ceux des MARTEL entourés de vaſtes talens. Chaque place éligible enfin, quelque ſoit l'homme qui l'occupe temporairement, offrit pour concurrent vingt ſujets au moins, dignes de l'occuper.

Ainſi, quand la bataille d'Actium eut fixé entre les mains d'AUGUSTE l'empire de l'univers, elle ravit aux Romains, en BRUTUS & en CASSIUS, deux hommes vertueux. La fortune ſouvent aveugle couronna la tyrannie. Mais la propre ſûreté

du vainqueur le contraignit de changer de maximes ; & AUGUSTE, de l'époque où s'éclaircirent ses destinées, fit le bonheur des Romains. Ce prince habile, sentait que sa propre sûreté & la prolongation du dictatoriat seraient la conséquence de sa conduite, & le pacifique AUGUSTE, fit oublier le féroce OCTAVE.

Le pouvoir héréditaire ne contracte *publiquement* aucune obligation. Il jouit, parce qu'il a possédé. Il possédera parce qu'il jouit. Voilà le cercle étroit & vicieux dans lequel se circonscrit la politique.

Un autre but, d'autres devoirs, assujettissent le fonctionnaire élu. En parvenant, 1°. il a contracté l'obligation de justifier le choix de ses commettans ; 2°. s'il est ambitieux, s'il a soif du pouvoir, il lui faut des faits, des actions utiles ou brillantes du moins, pour fixer entre ses mains la direction des rênes de l'empire.

Imagine-t'on, que si dans Rome les places consulaires eussent été perpétuelles ou héréditaires, tant de gloire, de triomphes, de succès, dans les armes & dans la politique, eussent illustré ces magistratures ? Ah ! c'était précisément l'orgueil de ne pas laisser à des successeurs, la gloire de terminer une entreprise commencée, joint à l'espoir de parvenir, par le tableau d'un consulat brillant, à une magistrature nouvelle, qui contraignait leurs succès.

L'hérédité ne peut être assujettie qu'à une res-

ponſabilité morale. Comment pourſuivre en effet celui dont l'autorité eſt innée, autocratique, ou indépendante de la volonté de la génération contemporaine. Il n'exiſte donc de reſſources humaines que dans une inſurrection. Eh! quel plus déplorable avenir! Mais ſi cette inſurrection échoue comme celle des Corſes en 1748, ou celles des Germains & des Bataves, ſous la direction d'ARMINIUS & de CIVILIS, les peuples ne ſeront donc que des factieux!

La reſponſabilié au contraire, eſt adhérente à l'éligibilité. Elle eſt la ſauve-garde de la liberté. Elle eſt encore le véhicule puiſſant du magiſtrat. Elle fait enfin la force & la gloire de l'empire. Le fonctionnaire public, n'a pas à redouter qu'on lui demande compte de ce qu'il a fait; mais ſeulement de ce qu'il n'a pas fait. Il faut donc qu'il agiſſe.

Ainſi, tandis que la ſûreté du prince héréditaire eſt dans le calme & dans le repos, celle du fonctionnaire éligible eſt dans l'action & dans le mouvement.

Ouvrez le premier tableau chronologique qui vous tombera ſous les mains. Formez-en trois liſtes. La premiere des rois, princes, chefs ou gouverneurs héréditaires; la ſeconde des mêmes hommes parvenus au pouvoir ſuprême, ſoit par la force, ſoit dans des tems de troubles, d'effroi, de guerre civile, enfin des fonctionnaires purement éligibles ou temporaires. Ce dépouille-

ment opéré, rappellez-vous l'exiſtence politique des hommes qui les compoſent.

Vous trouverez dans preſque tous les princes parvenus paiſiblement à la couronne, & par la voie de l'hérédité, des hommes, des êtres faibles, ſans talens, & gouvernés par leur miniſtres. Parmi des milliers d'exemples, je ne connais pas vingt exceptions.

Paſſez enſuite à ceux dont quelques troubles, des guerres civiles, des circonſtances fâcheuſes ont troublé la jeuneſſe. Quel contraſte prodigieux! J'omettrai les uſurpateurs & les conquérans. Mais remarquez que CHARLES V, LOUIS XII, HENRI IV, furent préciſément nos meilleurs princes. Remarquez que preſque tous les rois de Suede s'illuſtrerent, parce que preſque tous eurent dans leur jeuneſſe à lutter contre la fortune. Il en fut ainſi des rois de Sardaigne, & l'on cite avec étonnement, le dernier des VALOIS & CHARLES II d'Angleterre comme des exemples du contraire.

Cette différence ſenſible eſt une conſéquence de l'éducation de ces princes. Dans des tems calmes & paiſibles, la flatterie, la corruption, s'emparent d'eux à leur naiſſance. Elle les ſuit, les accompagne pendant leur adoleſcence. Elles en écartent la vérité, la juſtice & la ſageſſe. Dans des tems de troubles au contraire, le preſtige des cours ſe diſſipe, s'évanouit. La vérité fait entendre ſa voix; le voile de l'illuſion ſe déchire,

& l'enfant élevé comme un homme, penſe & agit en homme.

Mais c'eſt principalement parmi ceux que l'éligibilité éleve au gouvernement, que l'on voit le plus fréquemment briller les étincelles du génie & des talens. Eh! comment n'obtiendrait-on pas ces réſultats? Qui peut plus ſagement, plus dignement gouverner les hommes, ſi ce n'eſt celui, qui paſſant ſa vie parmi eux, a pu connaître leurs mœurs, leurs beſoins, leurs habitudes; a pu dans l'ombre du ſilence ſe pénétrer de ſes devoirs, de ſes obligations; a ſu échapper à la flatterie empoiſonnée & corroſive des cours. Nul preſtige ne l'entoure; nul préjugé n'eſt en ſon ame. Il connait les beſoins du peuple, ſes maux, il connait les remedes & les reſſources. Il ſerait plus coupable, s'il n'appliquait courageuſement les topiques à la playe, qu'il ne ſerait étonnant de voir un prince, né au ſein des grandeurs, mais quelquefois entouré d'habiles miniſtres, adminiſtrer & régir ſagement un empire.

La perpétuité du pouvoir accoutume & endort. La vigueur, le nerf ſe rallentiſſent; & ſi la jeuneſſe eſt l'âge de l'incapacité, la vieilleſſe eſt celui de la ſtupeur & de l'engourdiſſement. Voilà pourquoi, par exemple, la liſte des papes, quoiqu'offrant une ſuite nombreuſe de grands hommes, préſente généralement plutôt le tableau de la prudence, que celui de la vigueur.

Si du régime adminiſtratif du gouvernement,

je passe à ses relations extérieures, tout est encore ici à l'avantage de l'amovibilité. Des mutations rapides & fréquentes, me dira-t'on, nuisent au gouvernement, en ce qu'elles leur enlevent la stabilité d'un système constant & suivi. Mais quand j'accorderais ce principe, j'en conclurais encore en faveur de ma proposition. Voici les faits & les motifs sur lesquels je me fonde.

Dans un gouvernement héréditaire, le prince, à moins d'être usurpateur, conquérant ou instruit par l'infortune, ne gouverne jamais, ou rarement par lui-même. Des ministres plus ou moins habiles, dirigent en son nom. Mais ne retombez-vous pas dès-lors dans le cercle de l'amovibilité, & si dans ce cas, des vertus, des grands talens du moins, ont obtenu le pouvoir suprême; là, je n'apperçois que la fortune, de l'intrigue, de la naissance ou du manege des cours.

Jamais la vertu (je connais peu d'exceptions,) ne se soutint en crédit près des princes, parce que la vertu est le fléau du vice qui les entoure; parce qu'elle est encore importune au prince, qu'elle révolte & humilie. De grands talens ont quelquefois dirigés, sous un prince héréditaire, les rênes de l'empire; mais de grands talens, & sur-tout en politique, ne sont pas des vertus. Quel homme surpassa le cardinal de RICHELIEU en talens; quel ministre gouverna plus brillamment & plus follement que PITT?

C'eſt bien mal connaître le cœur humain, d'imaginer qu'un homme parvenu aux honneurs par l'intrigue, déployera ſes talens, ſoit à la gloire, ſoit au bonheur de ſa patrie. Ces réſultats ne furent d'aucun poids au motifs de ſon aſcenſion. Quelle force ajouteraient-ils à la ſtabilité de ſa place. Ils ſeraient la critique du gouvernement, l'effroi des puiſſances; ils alarmeraient le prince lui-même. Croyez-vous qu'il s'entoure volontairement de tant d'obſtacles? Non, non: les mêmes moyens qui faciliterent ſon élévation, ſerviront pareillement à ſa conſervation.

Auprès d'un gouvernement amovible, l'homme que des vertus, des talens, ou l'intrigue, ont porté aux honneurs, eſt obligé de juſtifier le choix de ſa perſonne. Une reſponſabilité énorme peſe ſur ſa tête. Et remarquez que c'eſt moins dans de fauſſes meſures, que dans le manque d'action, que conſiſte la reſponſabilité. S'il eſt vertueux, doutez-vous des réſultats. Si la ſeule ambition guide ſon ame, l'expectative d'une prolongation temporaire, ſon intérêt, ſa gloire enfin, détermineront ſa conduite. Ainſi, ſoit vertu, ſoit ambition, j'apperçois dans l'un ou l'autre cas, la patrie, retirer des avantages à-peu-près égaux, ſinon dans leur principes, du moins dans leur conſéquence.

La politique d'un gouvernement héréditaire ſe devine & ſe détermine facilement. Elle tient,

10. à ſes conſtitutions. 20. A ſes localités. 30. A ſes inſtitutions. 40. Et plus que tout cela, au caractere du prince, & ſinguliérement de ſes agens. Or, dans une monarchie, quelques fréquentes que ſoyent les mutations des miniſtres, le ſyſtême politique ne change pas avec eux, il ne s'altere qu'à la mort du prince. Tout ſyſtême connu en eſt dès-lors moins dangereux. Dans une république, les trois premiers motifs ſubſiſtent bien dans leur plénitude; mais le ſyſtême politique eſt ſubordonné, au moins de droit, à la volonté de chaque fonctionnaire ſuprême. J'ai dit de droit, parce qu'il peut arriver, parce que que l'on voit même ſouvent, un ſucceſſeur perſiſter dans le ſyſtême de ſon prédéceſſeur. Cependant, comme ſa détermination, purement politique, n'altere en rien, le principe de ſa volonté; loin de retomber dans le vice d'un ſyſtême permanent, elle déjoue toutes les combinaiſons étrangeres, par l'effet de ſa ſtabilité même.

D'où il réſulte, qu'indépendamment de l'action réelle que la movibilité des fonctionnaires ſuprêmes, entraîne eſſentiellement avec elle, dans les relations extérieures d'un empire; il faut encore calculer & ajouter, comme autant de poids, & la ſomme de toutes les chances poſſibles, & celles mêmes, qui par leur propre ſtagnation, ſembleraient purement négatives.

Je prends pour exemple une circonſtance

monarchique, l'avénement de PAUL I au trône de Ruſſie. L'Europe entiere eſt attentive, & avec raiſon, au développement de ſon ſyſtême politique. Tout préſage des changemens, au moins des altérations. Les méſintelligences domeſtiques, la jalouſie d'un regne mauvais, mais éclatant; une augmentation immenſe de territoire à conſerver, à civiliſer, à peupler, à contenir: le délabrement des finances, des armées, de la marine, &c. &c. tout annonce, tout néceſſite un changement de ſyſtême politique. Mais ſi, contre toute probabilité, contre toutes raiſons mêmes, PAUL perſévérait dans les projets giganteſques & deſtructifs de ſa mere; l'inſenſée même, le délire de leur exécution, pourrait bien de prime abord, lui procurer quelques ſuccès.

Enfin, l'on ſait, quand on connaît la politique d'une cour, par quels moyens arrêter, prévenir même ſes deſſeins. Mais auprès d'un gouvernement amovible, ſans ceſſe renouvellé, & dirigé eſſentiellement par des hommes, nourris, élevés dans les fonctions publiques, & remplis de talens ou dévorés d'ambition; que ferez-vous? Que préjugerez-vous? Comment conjurerez-vous l'orage toujours ſuſpendu ſur vos têtes? Au moment où, par tous vos efforts, vous croirez avoir détourné la tempête, les membres du gouvernement changeront, & elle éclatera d'un autre côté avec la rapidité de la foudre.

Dans une monarchie puiſſante, les gouvernemens voiſins ſont expoſés à l'orgueil, à la vengeance du prince, d'un miniſtre ou de quelque femme en faveur. Tout cela ſe prévoit, s'appaiſe; & l'orage eſt d'autant moins dangereux qu'il part d'une ſeule tête. Mais dans une république, ce n'eſt plus un homme: c'eſt un tourbillon, toujours actif, toujours en mouvement, & d'autant plus dangereux que les hommes qui le compoſent, peuvent s'envelopper d'un voile impénétrable, & frapper des coups d'autant plus dangereux, que la ſource en ſera moins pure & plus vicieuſe.

L'homme vertueux ſeul, fait le bonheur d'une nation. Mais outre que l'homme vertueux (ſocialement parlant) eſt auſſi rare à-peu-près dans une république que dans une monarchie; ce n'eſt pas celui-là que la voix du peuple chargera de la direction du vaiſſeau. Le peuple veut être ébloui, & les talens, toujours ambitieux, captiveront toujours ſon ſuffrage.

Quelques déplorables que ſoyent les conſéquences de cette vérité, mille faits en ſont les témoins irrécuſables. Chaque fois qu'un romain ambitieux voulut tenter la fortune, il flatta le peuple, il ſacrifia l'harmonie politique à ſes paſſions, & Rome fut entraînée dans quelques guerres imprévues, que commença l'ambition, que ſoutint l'orgueil, & dont la concluſion fut la deſtruction d'un peuple & ſon aſſerviſſement.

La guerre eſt l'élément d'une république. Comment des eſprits nourris d'indépendance, d'ambition, & brûlans de commander, conſentiraient-t'ils d'obéir. Si vous n'occupez ſans ceſſe leur inquiétude par des guerres étrangeres, ils tourneront leur puiſſance contre eux-mêmes, & ſe détruiront mutuellement.

Ces cris tellement répétés, depuis quinze mois, d'une paix générale : ces vœux exprimés par le corps légiſlatif lui-même, me paraiſſent auſſi inſenſés que ſubverſifs. Je n'examine point ici, ſi le corps légiſlatif peut s'immiſcer dans l'action du gouvernement. Je ſais encore, combien la guerre actuelle eſt funeſte au commerce & déſaſtreuſe à nos finances. Mais cette paix générale, que vous invoquez avec tant d'inconſéquence, (& j'adoucis l'expreſſion) concluez-la cette paix, aujourd'hui ; & demain je vous annonce la guerre civile.

Quoi, tous les eſprits ſont agités, & vous leur enlevez le ſeul aliment qui leur reſte. Cinq cents mille hommes aguéris par ſept années de victoires, d'indiſcipline, de brigandages, de fainéantiſe, ravagent le territoire ennemi, & vous les diſſémineriez dans les départemens ? L'ennemi occupé de ſa défenſe, l'ennemi tout entier, luttant contre l'agonie de ſa ruine, ceſſe de vous agiter, & vous lui fourniriez tous les moyens de cauſes & d'exécutions qui lui manquent. Aveuglement extrême ! Car je n'oſe m'écrier, ô perfidie !

Français ! Français ! L'on a voulu faire de vous des républicains. Préparez-vous à des guerres perpétuelles : étrangeres ou civiles, choisissez. Mais, je vous le déclare, n'attendez pas une seule année de repos.

L'Amérique, me direz-vous, est une république. Depuis quinze années d'indépendance, la paix regne en son sein. Je vous réponds : l'Amérique est encore un désert, & votre population est proportionnellement vingtuple de la sienne. Les villes sont rares en Amérique : elles sont occupées de commerçans. Les vôtres sont nombreuses, populeuses, remplies d'êtres oisifs. Il leur faut un aliment. Quand l'Amérique un jour sera parvenue à ce point de richesses & de population : quand elle sera remplie d'hommes oisifs & nourris de spéculations politiques : l'Amérique alors, si des guerres étrangeres n'occupent la jeunesse des villes, l'Amérique se déchirera de ses propres mains.

Citez-moi une seule époque dans Sparte, Athenes & Rome, libres & indépendantes, où la paix ait existé, pendant seulement cinq années consécutives. Quand des guerres étrangeres n'absorberent pas les passions des citoyens, ces peuples s'abandonnerent à tous les excès des divisions intestines & des tyrans usurperent l'autorité. L'anarchie ne cessa dans Rome que par l'oppression. Les Romains furent réduits à se féliciter d'avoir un maître, & bientôt d'exister sous un despote.

Le gouvernement français, plus sage que les

auteurs de cette philantropie ambitieuse, a bien senti tous les dangers qui résulteraient de cette paix générale & c'est avec sagesse, que se refusant à toute proposition de congrés, il s'est borné à traiter partiellement avec les puissances coalisées. Après avoir rétabli nos relations extérieures & politiques, par le traité insignifiant de la Toscane, il a conclu des paix successives & toutes avantageuses, avec la Hollande, la Prusse, l'Espagne, Hesse-Cassel, la Sardaigne, Parme, Virtemberg, Bade, Naples & Rome. Bientôt une paix nouvelle avec l'Autriche, en réuniſſant définitivement la Belgique à la France, nous permettra de diriger toutes nos forces contre la perfide Albion ; mais il ferait prématuré de traiter aujourd'hui le sujet.

Je me rappelle ici, ce propos d'HERTZBERTZ, au monarque prussien. Il fut tenu à l'époque de cette alliance monstrueuse de Pilnitz, entre la Prusse & l'Autriche. SIRE, LA FRANCE MONARCHIE ETAIT VOTRE ENNEMIE ; LA FRANCE REPUBLIQUE N'EST PAS POUR VOUS DANGEREUSE. Il eût parlé plus juste, s'il eût dit: EST ESSENTIELLEMENT VOTRE ALLIÉE. La France & la Prusse, non par des considérations législatives, mais par leur localités géographiques, sont essentiellement alliées. La saine politique commande d'établir au nord de l'Allemagne, la balance du midi, & jusqu'à cette époque encore éloignée, les deux gouvernemens doiven

être intimement liés par un seul & même système politique. Alors la plus puissante des deux nations germaniques, deviendra par ce motif seul notre ennemie.

Je vois le gouvernement insister, & certes ce n'est pas sans sujet, sur les limites du Rhin. Avec cette extension de territoire, nous tierçons notre population, sans augmenter de beaucoup la ligne de nos frontieres. Eh! quelle foule incalculable d'avantages locaux, commerciaux & politiques, ne résulteront pas de cette réunion. Cinq à six fleuves navigables prennent leur source en France, & nous acquérons, en réalisant ce système, leur cours & leur embouchure. Quel pays fut plus fertile que le Brabant. Quelles montagnes plus riches en minéraux que le Hunds-Ruck, & celles de Deux-Ponts? Nous manquons de port de ligne, sur la Manche; & ceux d'Ostende & de Flessingue, sont précisément à l'entrée du canal: ils dominent les côtes Britanniques. Quel port plus sûr & plus vaste que celui d'Anvers? Amsterdam, Londres même ne peuvent lui être comparé. Trois lignes de places fortes, défendent aujourd'hui le nord de la France. Ces fortifications occupent des terreins immenses. Elles coûtent annuellement des sommes prodigieuses d'entretien. Elles exigent des garnisons nombreuses, un corps du génie & d'artillerie; des états-majors enfin. Au premier coup de canon, tous les efforts des ennemis se portent

ſur ces contrées. Les campagnes ſont incendiées, dévaſtées au moins, les villes bombardées. Tout cela diſparait avec les limites nouvelles. Quel retranchement naturel que le Rhin! Quelle ligne plus redoutable, que ces rochers immenſes ſuſpendus des deux côtés ſur ce fleuve, depuis Nieder, Ingelheim, l'antique demeure de CHARLEMAGNE, juſqu'à Boon. Sept à huit fortereſſes, depuis Baſle juſqu'en Hollande, ſuffiſent pour ravir aux ennemis la poſſibilité du paſſage. Maſtricht, Luxembourg, Namur, Givet, formeraient notre ſeconde ligne. Tout le reſte eſt à peu près inutile & ſuperflu. Quelle augmentation de puiſſance, qu'elle économie de moyens! Quelle force armée, quelle coalition, n'échoueraient pas contre ces remparts, élevés par la nature. Alors, la France ſerait véritablement inattaquable. Mais je traiterai ailleurs & ſéparément ce ſujet.

Le ſort de l'Europe eſt tout entier entre nos mains, & je n'apperçois aucune puiſſance, qui puiſſe lutter contre nous avec l'eſpoir du ſuccès. L'Eſpagne, cet empire le plus avantageuſement ſitué de l'Europe, eſt ſans nerf. L'Italie eſt diviſée. La Hollande, la Suede, le Dannemarck, ſont trop faibles pour entrer en lice. La Pruſſe eſt occupée; elle a la Germanie Septentrionale à dévorer. L'Angleterre n'exiſte que ſur la mer: ſon gouvernement touche à ſa ruine. Sa puiſſance terreſtre eſt peu de choſe; ſes frontieres ont immenſes. L'Autriche eſt contenue par la

Porte & la Pruſſe; elle eſt épuiſée de la guerre actuelle. La ſeule Ruſſie, par ſa poſition excentrique, par l'immenſité de ſes moyens & de ſes reſſources, ſi le prince actuel ſait réparer les maux du gouvernement précédent; la ſeule Ruſſie, peut un jour troubler le repos de l'Europe. Mais pour parvenir juſqu'à nous, il lui faut abattre les puiſſances Pruſſienne & Autrichienne; il lui faut ſoumettre la Suede, contenir la Turquie. Et qui ſait ſi l'on ne parviendra pas à diſſiper cet orage, en diviſant la Ruſſie elle-même : en incitant le ſoulevement, & la ſciſſion des provinces méridionales ; & en oppoſant ainſi la Ruſſie à elle-même. Croit-on qu'un projet que POTEMKIM, ſans appuis étrangers, & favoriſé de ſa ſeule ambition, allait exécuter s'il n'eût été prévenu par une mort violente, fût un jour, & avec quelques moyens effectifs, ſi difficile à réaliſer ?

DE LA FÉLICITÉ DOMESTIQUE.

APRÈS une journée à la fois, utile, innocente & laborieuse, les habitans nombreux de Geneve & de Zurick, réunis chaque soir; les femmes en diverses cotteries, les hommes dans des jardins délicieux, le long des lacs, ou sur les rives fleuries du Rhône ou du Limat, se délassent mutuellement dans les charmes d'une communication simple, douce, fraternelle, & dans des amusemens aussi purs que leurs travaux. Le jour du repos, chaque famille se réunit. Peres, meres, enfans, freres, sœurs & neveux, se rassemblent après la priere du temple. C'est le jour de l'amitié, de la tendresse, de la réunion. Les étrangers sont rarement admis dans ces fêtes. Dans la saison rigoureuse, l'on se rassemble chez le chef de la famille pour y passer la journée. Si la saison est favorable, si les fleurs, si les moissons couvrent la terre, l'on se dirige dans les campagnes voisines & riantes de ces contrées : ou bien, montant sur des bâteaux légers, garnis de banderoles, l'on vogue vers les bourgs ou villes prochaines du Meile, de Mur, de Kussnach, si

célebre dans l'hiſtoire Suiſſe; de Morges, de Rolles & de Nyon, lieux charmans, lieux fondés & habités par la liberté. Là, au ſein de plaiſirs innocens & ſimples comme leur cœur, s'écoulent & fuyent les heures. Là, regnent à la fois & les mœurs & la félicité patriachale. Enfin quand le déclin du ſoleil annonce l'heure de la retraite, les chemins, les ondes, ſe couvrent de milliers d'hommes, de femmes, d'enfans, de grouppes de tout âge. La ſérénité, la joie pure & naturelle, tout peint, tout reſpire, tout communique le bonheur. S'il exiſte un regret, c'eſt celui de ſe ſéparer des objets chers à leur cœur. Il eſt adouci par l'eſpoir de ſe réunir encore au premier jour de repos.

De tels plaiſirs ne valent-ils pas ceux ſi cherement achetés parmi nous? Quelle ſociété plus douce que celle de ſa famille! Quel ſpectacle plus vrai que celui de la nature! Quelle parure mieux ſéante que celle des fleurs d'un jardin, que la ſoie brodée par les doigts délicats des filles, ou les mouſſelines tiſſues par les mains du mari, ſur les deſſeins d'une épouſe! Croyez-vous que GESNER vous ait préſenté dans ſes ouvrages, les effets romaneſques & menſongers de ſon imagination? Détrompez-vous. Ah! quand, dans ces idylles charmantes, tableaux touchans de la vertu & du bonheur, il déploye à vos yeux ces ſcenes admirables de la nature; quand il vous peint l'amour conjugal ſous des traits de THIRSA; l'innocence

ſous l'aſpect de MELIDE, l'amour vertueux enfin & ſes tribulations ſont le conte charmant de DAPHNIS: c'était de ſa propre famille, c'était de ſes compatriotes, dont les pinceaux de GESNER vous offraient les tableaux. Parcourez dans la ſaiſon riante les rives charmantes & romantiques du Limat, ou du lac; & vous les trouverez peuplées de groupes aimables, qui vous préſenteront l'action vivante de quelques-unes des idylles de GESNER.

Le bonheur domeſtique eſt inſéparable de la vertu, ou des mœurs ſociales. Citez-moi un bon ménage où la félicité n'exiſte pas. Trouvez-moi une ſeule famille corrompue, montrez-moi deux époux vicieux, parmi leſquels habite le bonheur. La vertu chez les premiers conſole & calme leur infortune. Chez les ſeconds, le malheur dégénere en un affreux déſeſpoir. Croyez-vous qu'ARRIE eût voulu des délices de Rome, s'il eût fallu les goûter loin de PÉTUS. Penſez-vous que l'épouſe de LA FAYETTE voulût de la liberté, ſans celle de ſon époux. Ah! quand elle conſentit de deſcendre vivante dans les cachots d'Olmultz, quand elle brava les ſupplices & la rage d'un tyran, aigri par ſes défaites; elle trouva dans l'acquit de ſes devoirs, la ſource d'un bonheur qu'elle avait long-tems méconnu. Les cachots d'Olmultz, habités par ſon époux, devinrent un temple pour elle.

J'admire comment cette foule innombrable de

forfaits contre les mœurs, vomi pendant la tourmente révolutionnaire, a préciſément rapproché les cœurs & réuni une multitude de famille autrefois diviſées, autrefois en proie à tous les préjugés. Jadis les premieres claſſes de la ſociété, étaient à la fois, celles où regnait le plus généralement l'oubli des affections morales & religieuſes. Cette vérité eſt inconteſtable, & je crois de plus longs développemens inutiles. Ce fut leur influence, leur prépondérance & la force de leur exemple, qui deſcendant & corrompant juſqu'au peuple, fut la ſource de tous nos maux. Le peuple ſeul fait les révolutions. La corruption des grands avait détruit l'harmonie ſociale: celle du peuple, quand elle n'eut plus de frein, renverſa & briſa toutes les inſtitutions civiles ou politiques. Le peuple déchaîné eſt un tigre en fureur. Il abuſa comme un torrent de ſon pouvoir. Il commit tous les forfaits. L'inſtrument de la mort parcourut avec rapidité nos cités. Cent mille perſonnes diſtinguées, ſoit par leurs places, ſoit par leur exiſtence politique, ſoit enfin par leur éducation, privés de leur liberté, engloutis dans des cachots, attendaient chaque jour la mort comme la fin de leur maux.

Dans cette ſituation affreuſe, déplorable, où tant d'infortunés trouverent-t'ils des conſolations? Qui oſa partager, adoucir leur miſere? Ils trouverent tout dans leur famille. La proſpérité avait glacé, endurci, corrompu les cœurs: le malheur

les rapprocha. L'épouse revint à ses devoirs, à son époux. Elle lui prodigua les soins les plus généreux & les plus désintéressés.

O combien de couples, qui depuis une union, formée par l'intérêt & les convenances, n'avaient jamais connus les douceurs de la tendresse conjugale, frappés d'un même coup par le malheur, se réunirent dans les prisons, & commençant une carriere nouvelle, gémirent de la perte du tems écoulé. Toi, par exemple, à qui l'élévation imprimait de plus austeres devoirs, ANTOINETTE! toi la source de nos maux. Toi, mauvaise reine & mauvaise épouse! L'infortune seule te rendit le modele des meres, & LOUIS, depuis tes malheurs, trouva pour la premiere fois en toi, une épouse tendre & compatissante.

Et moi sur qui s'appésantit aussi l'infortune, puis-je oublier & n'ai-je pas vu nos épouses ou nos amies non moins généreuses, braver pour nous pendant tout le regne de la terreur, la captivité & la mort; nous prodiguer journellement, les consolations les plus soutenues & les plus tendres. La France entiere ne les a-t'elle pas vus, malgré la faiblesse de leur sexe, parcourir l'empire dans une saison rigoureuse, pour fléchir nos bourreaux. Braver les insultes, les brutalités des comités, des géoliers & des sbires féroces! Tout affronter pour essuyer nos pleurs, pour adoucir nos miseres! Ah! sans doute, le ciel sensible à la bonté de leur cœur, leur communiqua des

forces, pour ne pas ſuccomber ſous tant d'épreuves. Voilà ce que firent pour nous, nos épouſes, nos filles ou nos amies.

Les exemples d'ingratitudes furent rares & le malheur de tant de victimes, devint le ſignal d'autant de vertus, qu'il y eut d'infortunés. O ſexe faible & généreux, combien nous vous devons de graces! De quelle reconnaiſſance éternelle, vous ennivrez nos cœurs! Non, il n'eſt plus d'égarement, de faibleſſe. Tout eſt oublié. Une carriere nouvelle va s'ouvrir déſormais pour nous. Tous les jours, tous les inſtans en ſeront beaux, en ſeront purs comme vos ames. Oh oui! le ſeul & vrai bonheur ſur la terre, eſt dans le ſein de la vertu. Tendreſſe, amitié, bon ménage: voilà toute la félicité.

La dépravation de nos mœurs a cauſé tous nos maux. Notre infortune à ſon tour a purifié nos mœurs. Elle a déchiré le voile épais des preſtiges; elle nous a rendu, malgré nous-mêmes aux éternels principes de la juſtice & de la vertu. Quelle leçon terrible, épouvantable! S'imagine-t'on qu'elle s'efface jamais de nos cœurs? Tous les vices, tous les maux, que dans nos égaremens nous diſpenſions aux claſſes inférieures du peuple, ſont retombé ſur nous avec tous les ſymptômes de la rage, de la fureur & de la vengeance. Les tortures long-tems diſpenſées à petit feu, ont rejailli avec la rapidité de la foudre; ils ont

fondus avec la violence d'un orage, accru & amoncelé des vapeurs de toute la contrée.

J'apperçois cependant, & ce n'eſt pas ſans douleur, une claſſe d'homme à la vérité peu nombreuſe & moins redoutable frappée comme nous de la foudre; mais loin d'être corrigée comme nous par l'infortune, s'exaſpérer, s'alimenter de haine, & ſe nourrir chaque jour de projets de vengeance. De leur bouche découle le fiel, qui ſe forme en leur cœur. Oyez leurs diſcours; ils livrent la patrie aux fureurs, à la dévaſtation. Ils parlent de religion cependant. De religion, ô ciel! Et quand l'homme juſte pardonnait à ſes bourreaux ſa mort & tant d'opprobres, ils invoquent la vengeance! Ils l'appellent! Eux les auteurs de tous nos maux. La révolution n'eſt-elle pas leur ouvrage. Son origine, tous ſes développemens ſont leurs œuvres. Sans le virus de l'ancien ſyſtême politique, la trombe révolutionnaire eût-elle promené la deſtruction parmi nous. Sans cette lutte impie qui détruiſit l'œuvre de l'aſſemblée conſtituante, la terreur eût-elle balancé la faux de la mort ſur nos têtes? O les auteurs de tous nos maux! Hommes cruels! Sur qui l'infortune même épuiſe ſon pouvoir; une réprobation éternelle peſe ſur vous. Vos forfaits civils & politiques ont outrepaſſé la meſure. Oui, il eſt des dieux, il eſt une puiſſance ſuprême! Elle rendit le bonheur à ſes enfans épurés. Pour vous, les temples expiatoires d'Eleuſis, refuſent, comme

NERON,

NERON de vous admettre. Ils vous abandonnent comme IXION & SYSIPHE, à toutes les fureurs d'un horrible déſeſpoir.

Je dois dire toute la vérité : car l'adulation, ni l'eſprit de parti ne guiderent jamais ma plume. Et quand je traite d'un gouvernement, je le prends, je le conſidere, non d'après ſa charpente politique & métaphyſique, mais d'après les hommes, d'après leurs paſſions, d'après leurs vertus ou leurs vices. Voilà pourquoi j'ai blâmé ſouvent une inſtitution ſalutaire, mais d'une conſtitution trop robuſte pour nos mœurs. Voilà pourquoi, j'approuve quelquefois une inſtitution peut-être imparfaite, mais plus appropriée à notre ſituation. Ainſi, ſans faire ici de rapprochemens particuliers, je citerai Sparte comme le plus abſurde de tous les gouvernemens, s'il fallait l'appliquer à quelque peuple de l'Europe moderne; mais en même-tems Sparte offre à mes yeux, le ſeul gouvernement qui pût, pendant ſept ſiecles, faire la gloire & le bonheur de ſon peuple. Et c'eſt à mon gré, en quoi préciſément éclata le génie de ſon légiſlateur. D'après ces obſervations, je pourſuis mon ſujet.

Le calme eſt l'eſſence des monarchies: l'agitation eſt inſéparable des républiques. Sans cette agitation, elle ſerait bientôt elle-même, non pas ſeulement une monarchie, mais le plus affreux des deſpotiſmes. Je vous cite ici le calme & tranquille état de Véniſe. Conteſterez vous cet exemple ? Moins une nation eſt agitée, plus le gou-

vernement eſt deſpotique. Plus les agitations troublent ſon ſein, plus il eſt populaire. Je vous ai cité Véniſe : oppoſez-moi à votre choix quelque démagogie, le régime jacobin, par exemple, & niez la véracité du tableau ?

Les conſéquences de ce ſyſtême, me direz-vous, ſont affreuſes : je pourrais vous répondre : me ſuis-je chargé de ne vous préſenter que des vérités agréables. Mais, ô vous qu'échauffe & qu'embrâſe le génie de la république, ne craignez rien & ceſſez de vous alarmer.

Ce n'eſt ni ſous le calme perfide & forcé du deſpotiſme, ni ſous les fureurs inſéparables de la démagogie, que réſide communément le bonheur domeſtique. Le premier eſt la létargie de l'impuiſſance, de l'eſclavage ; les ſecondes ſont les derniers tranſports de l'homme agoniſant. Le vaiſſeau jetté ſur le vaſte océan, n'a pas moins à redouter le calme perfide que la violence des tempêtes. Les ſeules agitations des zéphirs favoriſent ſa navigation. Il en eſt ainſi de la félicité domeſtique. Le bonheur eſt dans l'action de la ſageſſe. Il eſt également éloigné & des liens qui l'entravent & des abus qui peuvent en découler.

Dans une monarchie, les mœurs, cette ſource de tout bonheur, découlent du prince ou du gouvernement ; dans une république, elles ſont la conſéquence des inſtitutions, & la corruption elle-même du gouvernement, n'en altere que tranſitoirement la ſérénité. C'eſt parce que les gou-

vernans eux-mêmes, loin de commander comme dans les monarchies plus ou moins tempérées, loin de dicter des loix, acquierent d'elles-seules leur force, leur pouvoir, & n'ont d'autorité que celle qu'ils reçoivent immédiatement de ces loix. Ici, l'homme dispense l'exemple & les regles; là, des loix seules découlent les regles & les mœurs. Dans le premier cas, le peuple est exposé à tous les mélanges qui peuvent émaner des passions, des vices, & de la corruption; là, il ne redoute aucun de ces inconvéniens, parce que la loi même fut-elle vicieuse dans son application, est essentiellement pure & bonne dans ses motifs. Dans les monarchies enfin, les mœurs naissent des hommes; dans les républiques, elles sont toutes dans les loix.

Il ne suffit pas à une législation de favoriser par la sagesse de ses institutions, d'inviter ou de présenter à chacun de ses sociétaires le bonheur; il faut encore lui préparer des consolations dans ses infortunes, & si l'on n'a pu les prévenir, cicatriser du moins ses plaies & y verser un baume salutaire. Le gouvernement autrefois, s'il ne faisait rien pour la félicité domestique du peuple, avait, par l'abondance de ses institutions religieuses, cherché du moins avec plus ou moins de sagesse, les moyens d'adoucir ses propres erreurs. Il eût sans doute été plus sensé & plus pieux, de prévenir l'infortune, & celui-là ne saurait être excusé, qui blesserait un homme sain pour le gué-

rir. Mais enfin, quelque soit le motif & l'origine de ses infirmités, graces & reconnaissances soyent rendues à l'être bienfaisant qui verse sur ses semblables, le baume consolateur.

Jusqu'à ce jour, j'apperçois au contraire germer, percer de toute part, dans les fœtus de nos institutions, la volonté & les desirs de perpétuer l'homme dans un état de sanité; mais je ne vois encore les moyens de le rappeller au bonheur, dans la multitude des cas, auxquels ne peut atteindre la législation. Tous les liens religieux non-seulement sont relâchés; ils sont encore improuvés, rejettés par le gouvernement. Je sais quels dangers il résulta d'une double puissance; d'un pouvoir rival, & par conséquent l'ennemi de l'état. Mais le remede n'était pas dans la destruction, il était dans la réunion des deux puissances, & GUSTAVE VASA, HENRI IV & le czar PIERRE, ne tomberent pas dans cette erreur. En sapant la suprématie religieuse, loin d'en détruire la puissance, ils s'en déclarerent les chefs. Ils réunirent deux pouvoirs essentiellement inséparables, & ils fortifierent la législation de tous les moyens qu'elle ne pouvait puiser en elle-même.

Jusqu'à cette époque, dont le gouvernement actuel parait sentir la nécessité, il serait prématuré, de vouloir préjuger quelle somme de félicité civile & domestique la providence réserve aux Français. Ecartons de nos conjectures, tout ce qui porterait l'empreinte du système. On manque le

principe, il n'existe point de conséquences, & je n'apperçois que trouble, cahos & confusion. L'immense océan est devant moi; rien ici ne guide ma vue. La bousſole me manque. Je ne pénétre point au travers de tant d'obscurité.

Je me bornerai à cette seule réflexion. C'est que tout, soit en politique, soit en morale, est extrême dans une république. Bonheur suprême, maux extrêmes, voilà notre sort. Il n'est point de lignes intermédiaires. Cette proposition une fois établie & reconnue, il vous reste tout au plus d'en calculer les rapprochemens & les causes. Avec des institutions, vous les soumettriez au rapport algébrique le plus rigoureux.

Mais les agitations ne sont pas plus étrangeres à la félicité domestique, que les richesses & la gloire politique, ne lui sont essentielles & inhérentes. Les premieres l'aiguisent & l'excitent, comme l'assaisonnement des mets irritent l'appétit. S'imagine-t'on que la mere des GRACQUES, CORNELIA, éprouva moins de jouissances de la vertu de ses fils, qu'elle n'était alarmée des dangers politiques, suspendus sur leur tête?

La félicité ne consiste pas dans l'anéantissement des passions. Quel couvent dans ce cas, n'eût été jadis le refuge & l'asile, de la paix & du bonheur? Mais alors la félicité ne serait donc que l'absence de l'infortune: son état serait donc purement passif & négatif? Ah! j'en appelle à votre cœur! Parlez, répondez moi, ô vous, femme

chérie, vous époux heureux, & vous, le modele des meres! Vous, dont le tableau enchanteur, se déploye chaque jour à mes yeux attendris & dont le nom est prêt à s'échapper de ma bouche: répondez-moi? Dites-nous, si la félicité est un sentiment étranger & purement négatif, à vos cœurs. Croyez-vous encore qu'elle ne connût que l'absence des maux, celle qui montrant & opposant à son amie, couverte de pierreries, un pere vieilli de vertus, un époux couronné des lauriers de la victoire, & des enfans l'espoir de la patrie: s'écriait avec un noble & saint entousiasme, ô SEMPRONIA! Voilà mes ornemens!

DU BONHEUR PUBLIC.

AUTANT le gouvernement monarchique présente une situation intérieure, calme & paisible; autant je dois le répéter : les contrées dans lesquelles les peuples jouissent de leur liberté, & de l'exercice de leurs droits : autant ces peuples rappellent l'image d'une mer plus ou moins orageuse, plus ou moins agité.

Me citerez-vous Vénise, comme un exemple du contraire? Je pourrais me borner à vous répondre, que dans toute proposition, l'exception, loin de la détruire, la confirme : mais je vous observerai qu'aucun gouvernement ne ressemble moins au système république que celui de Vénise. Les élémens de sa constitution sont tous aristocratiques. Le peuple n'est pour rien dans sa législation, ni dans l'exécution. Le noble est tout. Et à mes yeux, le plus despotique & le moins libre de tous les gouvernemens est le régime aristocratique. D'abord, parce que la tyrannie du moins, est une & concentrée sur un point, dans une monarchie. Ensuite, parce que cette même tyrannie est d'autant plus dure, plus pesante, plus insupportable, qu'elle se rapproche de nous. Ces rayons de l'astre du jour, dont la douce chaleur

fertilise vos terres, & soutient votre existence, qui de vous pourrait à leur foyer en supporter la violence !

Mais que les agitations produites par l'inquiétude & la jalousie de la liberté, cessent de vous alarmer : loin d'altérer votre félicité, elles en seront le plus sûr palladium. Quel amant constant de la liberté, peut contempler sans frémissement cette idole de ses affections ! Et qui de vous s'il a aimé, s'il a connu l'amour, n'a senti son cœur, son ame, tout son être, s'abandonner & parcourir tour-à-tour tous les degrés des passions, par toutes les fureurs de la crainte, du désespoir & de l'espérance. Ah ! De tous les prestiges, lequel fut plus digne de nos adorations, que la liberté !

L'agitation est l'état naturel du vaste océan ; le calme toujours perfide est l'avant-coureur inévitable de l'orage. Le calme aussi existe dans les monarchies : il existe encore dans les gouvernemens despotiques. Serait-il celui du bonheur, du sommeil, ou de l'asservissement ? Et mais, ce malfaiteur gisant au fond des cachots, est calme aussi ; car des chaînes pesantes lui ravissent tout mouvement. Ils sont calmes, ces esclaves nombreux, garottés sur nos bagnes ! Quelle situation plus calme enfin, que celle de la léthargie, Ah ! Loin d'envier la paix apparente dont jouissent ces peuples, ce calme offre à mes yeux l'image affreuse de l'asservissement & du désespoir.

L'agitation d'un peuple libre n'eſt pas l'effraction des freins; la manifeſtation n'eſt pas l'inſurrection ou la révolte. Elle eſt le pilote vigilant, qui pendant le ſommeil des paſſagers, le préſerve des écueils. Elle eſt le phare dont le fanal indique l'entrée du port. Elle eſt le flambeau dont la lumiere, égale & douce, ſupplée dans les ténebres de la nuit, l'aſtre du jour, pour prolonger nos jouiſſances & veiller à notre ſécurité.

Le bonheur public n'eſt pas non plus la félicité domeſtique. Le premier eſt la gloire, eſt l'éclat apparent & politique d'un empire. Un vaſte commerce, d'immenſes richeſſes, des conquêtes, une prépondérance diplomatique: voilà ce Un conſtitue eſſentiellement le bonheur public. qu peuple environné de ces divers preſtiges, peut être infiniment malheureux. Les mœurs & le reſpect aux inſtitutions civiles ou morales, voilà le fondement de toute félicité domeſtique. Sans inſtitutions civiles, il n'eſt point de regles, de garanties. Sans inſtitutions morales, il n'eſt plus de freins, de conſolation. Sans mœurs enfin, je n'apperçois plus qu'un débordement général des paſſions. L'abſence de ces vertus eſt deſtructive de toute félicité domeſtique, elle ne l'eſt pas du bonheur public.

Je vois au contraire, avec effroi, preſque tous les peuples anciens ou modernes, d'autant plus infortunés dans leur intérieur, qu'ils furent puiſſans, riches & redoutés. L'apogée de leur

gloire fut même précisément le périgée de leur maux. Les Egyptiens, sous SESOSTRIS envahissent, assujettissent l'Arabie & l'Asie: alors l'Egypte se dépeuple; les canaux s'obstruent; la pureté des institutions s'altere. SESOSTRIS, ennivré d'orgueil, sacrifie un million d'hommes à l'inutile & fastueuse érection des pyramides. Il meurt le tyran de son peuple. Quand, avant SESOSTRIS, BELUS & SEMIRAMIS transportaient pour la peupler, des nations entieres dans l'immense enceinte de Babylone: pensez-vous que ses murs ne dussent pas recéler pour des peuples arrachés à leur foyer, l'esclavage & le désespoir. Franchissons la nuit des tems; avançons vers des siecles moins reculés. Rome vainqueur de tous ses ennemis, Rome dominatrice, dictait des loix à l'univers. Toutes les nations, soumises ou sujettes, étaient enchaînés à son char. L'or des Espagnes, le lin d'Egypte, les bleds de Sicile, la soie de l'Arménie, la pourpre Tyrienne, les richesses de l'Asie, les arts enfin de la Grece, accouraient dans Rome en tribut. Quelle nation égala jamais Rome en gloire, en splendeur, en éclat! Les rois les plus puissans tremblaient devant un citoyen Romain. A quel époque Rome fut-elle jamais plus infortunée? CATILINA, MARIUS, SYLLA, POMPÉE, LEPIDUS, ANTOINE, AUGUSTE, & cette foule atroce d'empereur jusqu'au premier des ANTONINS, remplirent Rome, l'Italie & l'empire, de sang, de meurtres & de carnage! Une seule

époque glorieuse signala les Daces, les Germains & les Bataves DECEBALE, ARMINIUS & CIVILIS, leurs chefs, combattirent pour la liberté : ces peuples furent exterminés après les horreurs & les variations d'une guerre plus ou moins longue, mais également cruelle, également déplorable. Numance un seul instant, avait brillé de quelqu'éclat : le sort des vertueux Numantins fut une destruction générale. Pendant la chute du colosse romain, CLOVIS pénetre dans les Gaules. Ses armes, la politique ; le malheur des peuples plus encore, voilà quelle fut la véritable source de ses succès. S'imagine-t'on, que si sous CESAR, les Gaulois encore barbares, mais stimulés par l'accent de la patrie & du bonheur, avaient su rendre si long-tems la fortune romaine incertaine ; ils n'eussent pu alors, repousser facilement une poignée indisciplinée de Francs & de Germains ? Ils ouvrirent cependant leurs portes, leurs cités au vainqueur & la gloire de CLOVIS fut la conséquence & la mesure de l'infortune des Gaulois.

L'Angleterre sous GUILLAUME LE CONQUERANT fit trembler l'Europe. Les Anglais eux-mêmes tremblaient alors bien autrement sous cet insensé despote. Oublie-t'on que son regne ne fut favorable qu'aux daims ou aux cerfs des forêts ?

Ensuite je vois l'Espagne découvrir un nouveau monde, & l'Espagne sous CHARLES V, & sous PHILIPPE II, devient un désert. Passez chez une nation barbare. IWAN BASILOWITZ, créé en

Ruſſie, cet empire dont la ſuperficie ſurpaſſe celle de l'empire romain, & BASILOWITZ ſurpaſſa NERON & CHRISTIERN en atrocité.

Peut-être ai-je trop étendu ou multiplié ces exemples? mais quand on raiſonne par des faits, il faut tellement les étendre, qu'on ne puiſſe pas même ſoupçonner d'avoir oppoſé une exception, à une ſuite conſtante de témoignages. Et c'eſt par une ſérie non interrompue de tableaux, que l'on peut ſe flatter, je crois, de joindre avec ſuccès l'exemple & la force des événemens, à la théorie du calcul & des combinaiſons. Je pourſuis mon ſujet.

Si la félicité domeſtique n'eſt pas eſſentiellement inſéparable du bonheur public, elle s'y trouve quelque fois réunie. Je vois en effet, Rome ſous le regne des ANTONINS, je vois les Etats-Unis d'Amérique, auſſi reſpectés au dehors, qu'heureux & paiſibles au-dedans. Quel eſpoir conſolant eſt donc réſervé à l'homme en ce monde! Mais pour parvenir à ce double & ſi rare réſultat, il faut le concours, des mœurs, des loix & des inſtitutions plus ſalutaires encore: il faut à la ſageſſe, aux vertus du peuple, réunir celle du gouvernement.

En général, ſi le malheur des peuples eſt en raiſon, inverſe de ſa gloire & de ſa conſidération extérieure, leur félicité domeſtique eſt preſque toujours accompagnée de ſon obſcurité politique. C'eſt parce que l'éclat d'une nation eſt

le plus souvent l'effet des passions, exaltées & désordonnées de quelques hommes; tandis que son bonheur privé, sa félicité domestique, sont toujours le fruit de ses mœurs, de la sagesse de ses loix & de ses institutions. Quand aucun trouble n'agite la patrie, quand la paix, le calme & le bonheur regnent à mes côtés, que peut ajouter à ma félicité, la conquête & l'assujettissement d'une province voisine? Un homme s'illustre les armes à la main, la patrie est victorieuse. Je m'écrie & je demande: quel ennemi l'attaquait? Au sentiment d'une juste défense, j'oublie les maux, inséparables de la guerre. Mais si l'ambition seule fomente ces hostilités, quelle vaine gloire, me dédommagera des fléaux également attachés aux vainqueurs & aux vaincus? qui me rendra mes biens dévastés, mes enfans, ma famille, égorgés à votre ambition.

L'amour de la patrie, n'est pas l'amour des conquêtes. La premiere nait du sentiment de la félicité, du desir, du besoin de la conserver pure & intacte. L'amour des conquêtes, au contraire, est l'effet de l'infortune & de la nécessité d'alléger sa situation. Quand les rochers du nord devinrent insuffisans pour nourrir ses nombreux habitans, ils se répandirent comme un torrent dans les riches contrées de l'Italie, des Gaules & des Espagnes. Les Scythes descendus des glaces de la Russie & de la Sibérie, fondent & s'établissent dans la Thrace & l'Asie. les Tartares s'emparerent

de la Chine. Les conquêtes, toujours, furent le produit du malheur, de la néceſſité, de l'ambition ou de l'avarice. Quel peuple riche envahit jamais une nation pauvre? Quel peuple heureux éprouva la ſoif des conquêtes?

L'amour de la patrie, défend & ne conquiert pas. Il défend avec courage, avec intrépidité, parce que du ſuccès ſeul, dépend le bonheur & la tranquillité. Il ne conquiert pas, parce que l'homme heureux eſt ſans deſir, ſans ambition: parce que la conquête même altérerait ſon bonheur. L'amour de la patrie & la félicité, ſont toujours inſéparables. Ils ſont chacun la conſéquence indiſpenſable l'un de l'autre.

Un peuple heureux peut être vaincu, il n'eſt jamais aſſujetti. Voilà pourquoi des nations faibles & peu puiſſantes, ont ſouvent fini par terraſſer leur nombreux ennemis. Voilà pourquoi l'empire immenſe des Perſes, échoua devant les faibles républiques de la Grece. Les Suiſſes de nos jours n'ont point de troupes réglées, point de places fortes: croyez-vous que l'Europe entiere les aſſujettit facilement?

Les Polonais, m'objecterez-vous, n'ont-ils pas été vaincus par les Ruſſes? Cependant la liberté, l'amour de la patrie animaient leurs cœurs & KOSCIUSKO, MASSEWITZ & PONINSKI, dirigeaient leurs bataillons. Ils furent vaincus, je l'avoue; mais je vous le demanderai à mon tour, les croyez-vous aſſujettis? PAUL Ier. je le ſais,

par une politique plus sûre que les armes, leur offre & leur promet le bonheur. Quand ils seront heureux, je croirai à leur servitude, ou plutôt à leur liberté.

Ils furent vaincus? Quel peuple à la longue ne succomba sous le nombre. Mais observez donc, que ce ne fut pas le peuple Polonais qui s'arma pour la défense de sa liberté & de sa patrie. Ce furent les magnats, les nobles & les villes. Le peuple esclave & serf, ne prit aucune part réelle à la révolution. Qu'eût-il gagné à la victoire? Eût-il été moins malheureux? Trop faible & sans moyens pour agir, il eût du moins la sagesse de rester paisible spectateur des querelles des tyrans.

La gloire, l'éclat & la prospérité de la France, seront en conséquence de la félicité domestique de ses habitans; c'est-à-dire, en raison inverse de nos mœurs, de nos loix & de la sagesse de nos institutions. Croyez-vous sincerement que l'unique cause de la guerre actuelle, pensez-vous que nos succès, nos conquêtes & singuliérement la prolongation de cette guerre d'extermination, tiennent exclusivement à des considérations politiques étrangeres? Ce n'est rien de tout cela. Tant que la paix & l'union ne régneront pas parmi nous, une paix générale avec l'extérieure, serait le plus grand des fleaux. S'il vous restait de l'or pour corrompre, des bras pour agir, bientôt chacun de vos départemens deviendrait une Vendée nouvelle. Qu'auriez-vous fait,

répondez-moi, en Vendémiaire an III, de huit cens mille hommes aguéris, indisciplinés, enorgueillis de victoires, enhardi au pillage, & familiarisés avec la fainéantise? Qu'en auriez-vous fait parmi vous? Vous invoquez la paix! & moi aussi, je la désire, cette paix; mais je la veux dans nos foyers, auparavant de la conclure avec nos ennemis extérieurs. Vous êtes divisés, vous êtes malheureux, dites-vous, les assemblées primaires se succédent rapidement, & vous invoquez la rentrée, de quatorze armées victorieuses, parmi vous!

La destinée de la France serait d'être conquérante, & ce serait à mon gré le plus grand des fléaux, si le creuset de la révolution & le régime républicain, n'épuraient nos mœurs: & si le législateur, par de bonnes loix, ne nous préparait à de sages institutions. Dans une république, où la vertu ne préside pas, l'ambition orgueilleuse s'empare des esprits. Elle les agite, elle les excite, avec d'autant plus de violence, qu'elle n'est plus contenue comme dans les monarchies, par un pouvoir suprême; & que l'homme, pour qui les loix sont devenues un frein impuissant, ne voit & ne connait d'autres obstacles que les derniers degrés de son imagination.

Quand une nation se trouve ainsi lancée dans la carriere des conquêtes, il peut luire pour elle des momens de gloire & d'éclat; mais il n'est plus de félicité domestique. Il n'est

plus

plus de repos ni de calme. Son existence est concentrée dans le cycle des événemens. Elle est toute entiere dans la durée de ses conquêtes. Si cette accès de fievre politique, était un seul instant suspendu, l'agitation, faute alors d'alimens, se réverserait sur le peuple. Une république corrompue est un véritable cancer politique. Négligez de lui fournir un aliment proportionné à sa violence, bientôt il vous dévorera lui-même à son tour.

Il fut une république fameuse, mais de laquelle si vous retranchez les premieres années de sa liberté encore entremêlées de guerres & de dissentions, toute l'existence ne fut qu'une suite non interrompue de combats. Je ne connais même pas une seule époque, où Rome fut en paix avec les autres peuples. Le temple de JANUS resta toujours ouvert. S'imagine-t'on que ces hostilités perpétuelles fussent le plus souvent provoquées par les nations étrangeres? Non: dans la guerre seule reposait le salut des Romains. S'ils n'eussent été contenus par le sentiment de leur propre défense, bientôt ils eussent tourné leurs armes contre eux-mêmes. Une défaite leur était moins funeste que la paix. Une défaite redoublait leur énergie: elle déployait en eux d'immenses ressources. La paix eût été le signal des dissentions domestiques. Je n'en connais pas une qui n'ait été l'époque d'une guerre civile. Rome, république & corrompue, subsista tant qu'il y eut des peuples à

conquérir, à dévorer. Quand la Germanie & les Gaules eurent ſubi le ſort de l'Afrique & de l'Aſie, les Romains perdirent les reſtes chancelans de leur liberté.

Une république n'admet pas de tempérament, parce que la vertu, l'ame & la baſe de toute république, ne compoſe & ne s'allie jamais avec le vice. Dans la rigidité du régime républicain, le bonheur public s'identifie avec la félicité domeſtique; ou plutôt, de cette félicité, nait le bonheur public. Dans le cas contraire, l'éclat des paſſions, la fortune de l'état, peuvent quelquefois engendrer le bonheur public, mais c'eſt toujours alors au dépens de la félicité domeſtique. Voulez-vous éclaircir cette propoſition par un exemple? Il exiſte ſous vos yeux. En Appenzel, en Underwald, tout le bonheur public eſt la conſéquence de la félicité domeſtique de ces peuples. A Geneve, il n'exiſte communément aujourd'hui, ni félicité domeſtique, ni bonheur public: parce que les Genevois ont uſé, depuis un demi-ſiecle, le régime républicain, ſans oſer en altérer les formes. Les Anglais enfin, plus corrompus encore que les Genevois, ont accumulé, *juſqu'à ce jour*, ſur leurs têtes, tout l'éclat du bonheur public, ſans jouir pour cela, des douceurs de la félicité domeſtique.

Les conſéquences de tout ceci ſautent aux yeux, & je ne crois pas qu'elles échappent à

l'esprit le moins clairvoyant. Ne concluez cependant pas définitivement par les événemens actuels, du destin de la patrie. Ici, ce ne sont pas précisément & le vice du gouvernement & l'absence des vertus ou des mœurs, qui contraignent le pouvoir suprême, de puiser la paix intérieure, dans le délire des guerres. C'est uniquement la léthargie de ces mœurs, de ces vertus, auxquels des institutions nouvelles, n'ont pas encore imprimés le mouvement & l'action. C'est l'agitation inséparable de toute secousses politiques & la conséquence d'un bouleversement aussi général, aussi désastreux. Une législation, une religion, des institutions enfin, quelque admirable que puisse être leur théorie, seront toujours insuffisantes & ne sauraient contenir un peuple, si le vernis & l'étamine des tems ne leur imprime le caractere de majesté & de vénération, auquel ne saurait atteindre le législateur. C'est ainsi que ces héros si fameux de l'antiquité, étaient à peine remarqués de leurs contemporains, tandis qu'ils sont à nos yeux des colosses. Un peuple, un législateur engendrent des institutions, une religion même. Le tems, les siecles seuls, en voilent les imperfections, & les développant successivement, leur impriment le mouvement & la vie.

Voilà les causes actuelles d'un état, dont toutes les circonstances, portent les symptômes de la corruption & de la décrépitude, sans

pourtant heureuſement atteindre à ces horribles réſultats.

Chez une nation immenſe comme la France, chez un peuple, dont le quart environ eſt concentré dans l'enceinte de villes populeuſes, & que ſa ſituation géographique rend l'arbitre politique de l'Europe; je n'apperçois pas de tempéramment. Il faut que le bonheur public ſoit l'effet immédiat & direct de ſa félicité domeſtique. Mais ſi, déviant de cette ſource, il émanait un jour du vain éclat que diſpenſe les conquêtes: dès-lors, je le déclare, l'empire porterait dans ſon ſein le principe, plus ou moins prompt, plus ou moins actif, mais certain, de ſa deſtruction. De la légiſlation ſeule, & de la ſageſſe des inſtitutions, dépendent uniquement l'alternative de cette urne de biens & de maux.

CONCLUSION.

JE conclus de tout ce qui vient d'être dit ; que ſi des maux affreux, mais inſéparables de toute tourmente révolutionnaire, nous accablent, nous déſolent, nous déchirent depuis ſept années ; ils ſont le précurſeur terrible, mais du moins le préſage probable d'une œuvre heureuſe & proſpere, d'un jour pur & ſerein. Tel un orage violent, répare & conſole de ſes dégats par la deſtruction des inſectes & des vapeurs qui corrompaient l'atmoſphere & par la fertilité rendue à la terre deſſéchée.

J'ai découvert tour-à-tour à vos yeux, les principaux canaux, d'où naiſſent & découlent communément le bonheur des hommes & la proſpérité d'un empire. Vous avez vu, les arts & les lettres, ſemblables à un corps dont le défaut de mouvement tourne l'embonpoint prodigieux contre lui-même. Les mœurs vous ont préſenté le tableau livide & dégoûtant d'un cadâvre rongé de vers & flétri de conſomption. La philoſophie deſcendue du ciel, pour la conſolation de l'homme infortuné, dénaturée juſqu'à ce jour de ſa ſainte inſtitution, n'attend que des ames vertueuſes, qui la diſpenſent, pour s'épandre ſur les mortels. La légiſlation encore dans l'enfance, perce au

travers des ronces, des ruines, & commence à prendre une forme, à la fois, ſimple, auguſte & majeſtueuſe. L'agriculture s'améliore viſiblement. De quel éclat, ainſi que le commerce ne ſera-t'elle pas ſuſceptible, quand la paix & la confiance permettront à la liberté de cultiver ces ſources inſéparables de richeſſes. J'ai fait voir enſuite quelles deſtinées étaient réſervées à la France, ſous le rapport de ſes relations extérieures & politiques. Si quelques puiſſances, telles que l'Eſpagne, préſentent une ſituation topographique auſſi avantageuſe; combien la France bornée par le Rhin, ne lui eſt-elle pas ſupérieure, en richeſſe, & par ſa poſition diplomatique? A l'Italie près, la France & la Turquie, le reſte de l'Europe eſt étranger à l'Eſpagne. Quel peuple au contraire, je n'en excepte pas la Ruſſie, n'a pas à redouter la France. Si, abandonnant ce ſujet, vous déroulez le tableau de la félicité domeſtique, quel eſpoir plus flatteur, que l'image d'une république naiſſante, fondée par le malheur, & ſur l'infortune. Enfin ſur le bonheur public, le ſort de la patrie eſt entre les mains de la légiſlation, c'eſt-à-dire, au pouvoir du peuple Français.

Qu'un tel tableau eſt doux! Qu'il eſt flatteur! Combien il doit nous conſoler des maux cuiſans ſoufferts pour la liberté. Ce n'eſt donc pas ſans fruit pour la patrie, que nous avons ſupporté tant d'orages; & nos neveux nous devront donc quel-

que reconnaissance ! Au sentiment d'un bonheur qui sera notre ouvrage, oseront-ils méconnaître la main distributive & donatrice, & pourront-ils lever les yeux au ciel, sans remercier la divinité de ces bienfaits, sans nous comprendre dans les élans de leur ame expansive.

Oui ! oui ! le plus affreux, le plus épouvantable des fléaux, c'est d'exister à l'aurore d'une révolution. Mais de toutes les circonstances, la plus favorable au bonheur, c'est de considérer derriere soi les débris d'une tourmente révolutionnaire. Comme un homme échappé à la tempête, considere avec délectation la mer encore en fureur, ou comme après la convalescence d'une maladie dangereuse, il jouit d'un corps neuf & frais, libre d'obstructions & d'humeur.

Plus une révolution a été à la fois longue, destructive & orageuse, & plus le peuple qui lui a survécu, présente les symptômes d'une nation neuve, dans l'enfance & par conséquent susceptible de recevoir les impressions qu'il plaira à la législation de lui communiquer. Or, voilà précisément la situation où se trouve le peuple Français.

L'émigration avait vomi de notre sein, l'écume qui surnageait parmi nous. Il eût fallu à la fois se purger de la lie, non moins dégoûtante & plus funeste. C'est ce qui n'arriva pas & ce fut la source de tous nos maux. En effet, les mouvemens opérés par les premiers, furent souvent pas-

sifs, tandis au contraire, que les agitations causées par les seconds furent toujours véritablement actifs.

Certes, je suis loin d'applaudir au motif, & je le déclare ici, les émigrés, par leur infâme lâcheté, ont la plupart mérité leur malheur. Mais, & ceci n'est pas une des choses les moins étranges de la révolution, c'est précisément à leur délire c'est aux fautes de toute espece, commises par les émigrés, que nous devons notre salut. D'abord, en fuyant lâchement leur patrie, ils cesserent d'être dangereux: & la prépondérance, l'influence inconteſtable du moins qu'ils eussent acquis parmi nous, s'est évanouie au-delà des frontieres.

Ces insensés armerent, dans leur délire, l'Europe entiere contre nous. O démence! Ils ignoraient qu'il n'est aucune puissance sur la terre capable d'assujettir vingt-sept millions d'hommes libres. L'Europe fut vaincue. Le territoire Français fut aggrandi: il le sera encore à chacune des paix particulieres.

Des espions soudoyés jetterent la terreur parmi nous; ils nous comprimerent. La faulx de la mort plana sur nos têtes; la France devint un vaste cimetiere. Quel génie préſida donc au conseil de ces rois! La terreur arma un million de bras. La compression les rendit invincibles. L'atroce, l'épouvantable terreur sauva la patrie.

J'ai toujours éprouvé une véritable stupéfaction, à la lecture des nombreux écrits, distilés

de la plume ignorante, des ingénieux & ſpirituels CALONNE, LEMONNIER, LALLI-TOLENDAL, D'ENTRAIGUES, MONTHOLON, MARNESIA, &c. &c. & de ces écrivains ſoudoyés par les cours ennemies de la France. J'admire quel aveuglement a conſtamment dirigé leur imagination. Dans leurs volumineux écrits, ils raiſonnent tous ſuivant la logique des colleges, & tirent de leurs principes des conſéquences, telles que la ſaine raiſon & la juſtice pourraient ſeules les admettre. Ils oublient donc ou ne ſavent pas, que ſi les paſſions des hommes, ſe ſont toujours joué des regles du juſte & de la probité; c'eſt ſinguliérement en révolution que s'applique cette maxime. Ils ignorent qu'en révolution, il n'eſt de regle & de juſtice que la néceſſité, ou le caprice de l'homme momentanément au gouvernail. Ils ignorent que le mot révolution, ſignifie, déſordre, bouleverſement. Ils ignorent que tout eſt poſſible, probable même, excepté ce qui eſt juſte & naturel; parce que cela ne fournit pas d'aliment aux paſſions. Ils s'abuſent enfin, ils ſe trompent, par cela même & par cela ſeul qu'ils raiſonnent logiquement & conſéquemment. Et je n'apperçois d'inconcevable dans un accident révolutionnaire, que l'étonnement de ceux qui en ſont les témoins. Avec un peu de diſcernement ils en eûſſent été facilement les prophetes.

Montrez-moi la circonſtance politique dans laquelle ſe trouve un homme ambitieux. Rappe-

lez-vous les antécédens, observez encore les moyens qu'il déploye pour usurper le pouvoir. Réfléchissez à la nécessité où il se trouve de dénaturer la forme des liens & des chaînes. Ajoutez-y, sur-tout, la somme des passions de cet homme & principalement le degré de résistance apposé à son ambition & vous préjugerez facilement les conséquences de sa conduite. Mais si vous concluez de l'utilité à la chose, de la sagesse à l'effet, du juste, enfin, à l'accomplissement: vous vous égarerez infailliblement. En matiere révolutionnaire, vous raisonneriez plus juste, en tirant de ces principes, des conséquences diamétralement opposées.

Quelle est en effet la marche de l'ambition? D'éblouir, de captiver. Et comment parvenir à ce double résultat, si ce n'est en exaspérant les esprits, en flattant, en excitant les passions. Pensez-vous qu'en sacrifiant à la justice, à la vertu, il sorte jamais de son obscurité? Quand la patrie & le bonheur du peuple sont sur ces levres, ou découlent de ses discours, il travaille à s'en faire un échafaud de sang: & le MOI, chez l'homme ambitieux, est le cercle où vient s'immoler & s'engloutir la nation.

J'apperçois dans cette multitude successive de factions révolutionnaires, une marche constante & réguliérement la même. Un caractere de philantropie signala leur adolescence. Une tyrannie insupportable pesa pendant leur regne. L'amour

des loix enfin dans leur revers & le retour à la vertu : voilà le tableau uniforme de cent partis divers. J'excepte de cette liste les seuls Jacobins. Fortune ou désastre, ils furent toujours les mêmes. Et la raison, à mon sens, de cette constance réguliere, c'est que les Jacobins n'ont jamais formé une faction véritablement nationale, mais qu'ils ont été les agens visibles d'une main cachée & qui n'est pas pour moi invisible.

Que conclurai-je de cette ressemblance extraordinaire de physionomie révolutionnaire ? Deux choses contradictoires, mais également possibles & même également conciliables. L'une, c'est que dans ces divers débordemens, le calcul de l'ambition, plutôt que l'amour de la patrie, dirigea constamment les athletes. L'autre, la fragilité des vertus humaines, quand il n'est plus de regles ni de freins pour les contenir. Dans les deux cas, je vois les passions de l'homme, toujours constantes, toujours uniformes, soit qu'elles s'élevent & dominent, soit que des obstacles imprévus, les arrêtent dans leur action.

C'est bien peu connaître le cœur humain, d'imaginer le régler & le contenir par la force & la violence. Mais de tous les délires, le plus étrange, à mon avis, c'est de menacer quand l'effet comme la foudre, ne suit pas à l'instant même la menace. Telle fut cependant la marche constante suivie par nos ennemis. S'étonnera-t'on après cela du succès de nos armes. La nation

Française a bien tenu une autre marche. Et voilà pourquoi au milieu des obstacles de tous les genres elle a constamment volé à l'indépendance, à la gloire, à l'immortalité. A la gloire? Oui: car la postérité, peu sensible aux moyens, aux détails, ne voit dans un orage politique, que les résultats & les masses. Et autant les moyens furent affreux, atroces, autant les résultats sont grands, majestueux & colossales.

Et quand on réfléchit que, sans le plus éloquent des Romains la mémoire de l'infâme VERRES, le spoliateur des rois & l'effroi des peuples, ne fût pas même parvenu jusqu'à nous: s'imagine-t'on que les rapines obscures, les assassinats commis par quelques proconsuls sans talens, sous le regne de l'anarchie & pendant l'absence de tout gouvernement, percent la nuit des tems & s'élevent jamais à l'immortalité?

Les plaines de Champagne sont envahies: les émigrés dans leur joye insensée proclament la vengeance & la tête de LOUIS XVI, tombe sur un échafaud. La défection de l'ambitieux DUMOURIEZ, crée l'affreux tribunal révolutionnaire. CUSTINE, & vingt généraux, périssent, parce que DUMOURIEZ seul fut un traître. La perfidie livre Toulon aux Anglais, & la famille du dernier des BOURBONS couronnés, est moissonnée. Longwi & Valencienne tombent au pouvoir de l'Autrichien, & la faulx de la mort fait de la France un vaste cimetiere. Chaque

déſaſtre enfin allume la foudre révolutionnaire. Dites-moi, à quelle époque de la monarchie, le gouvernement eût fait voler un million d'hommes aux frontieres? Eh bien! il a volé, ce million d'hommes, & la patrie a compté juſqu'à quinze cents mille Français armés pour ſa cauſe. Ils ont marché, quand le gouvernement était abhorré. Quand il n'avait à donner à ſes défenſeurs, ni pain, ni habit, ni armes, ni argent. Ils ont marché, ils ont vaincu, ils ont ſubjugué tous leurs ennemis. De bonne foi, penſez-vous qu'à l'époque de la terreur, l'amour de la patrie ait fait voler la jeuneſſe aux frontieres? Mais, ô les plus inſenſés des hommes, vous nous avez comprimé! Faut-il chercher ailleurs la ſource de nos ſuccès.

Mais le tableau des événemens écoulés n'eſt pas de mon ſujet, s'il ne m'aide à dérouler le voile obſcur de l'avenir. Cependant, ſi l'inſpection la plus ſcrupuleuſe du cratere, eſt inſuffiſante pour préfixer la jettée du volcan, l'on peut à des ſignes certains aſſigner le moment de l'irruption. L'on peut même à des données connues, préciſer l'époque de ſa fertilité. Car l'on n'ignore pas, que par une des opérations les plus étonnantes de la nature, qui ſouvent a placé la richeſſe, au ſein de l'apparente infertilité; l'on n'ignore pas, que la lave elle-même vomie par l'Etna, après avoir été inſenſiblement diſſoute par l'action des élémens, devient l'humus le

plus abondant en sels végétaux & le plus fertile. Il en ainsi d'une révolution. La machine politique une fois détraquée, par la violence de la tourmente, éclot & renait, en ajoutant à la sagesse de l'exemple & de la maturité, l'embonpoint, la force & la vigueur de l'adolescence.

Si les obstacles innombrables, mais impuissans, apposés au char de la révolution, lui ont donné un mouvement de rapidité, dont il n'était pas par lui-même susceptible: je vois de cette foule de maux, sortir une somme précisément égale de biens & d'amélioration. Nos finances étaient délabrées. Nos dettes dans un an, n'existeront plus. Les constitutions se remboursent en domaines nationaux, & l'actif surpasse considérablement le passif. Toutes les forêts appartiennent au gouvernement. Les apanages sont détruits. Les impôts désastreux sont abolis. Les charges sont également réparties. Les privileges sont sapés. L'homme, par cela qu'il est riche & puissant, n'est plus dispensé de contribuer aux charges publiques. La destruction de la féodalité & des chasses, a rendu à la terre sa fertilité. Elle a coupé la racine de la plupart des procès. Des tribunaux de conciliation préviennent les autres, chaque jour. Deux mille justices, régies par cinq cents coutumes diverses, sont remplacées par quatre-vingt quatorze tribunaux & qui suffisent facilement aux affaires. Les procès sont simplifié & peu coûteux. Aujourd'hui le Lyonnais n'est plus contraint d'ac-

courir à cens lieues, invoquer une justice ruineuse & incertaine. Par le code nouveau, vous ne voyez plus les enfans nombreux d'un même pere, réduits à la mendicité pour enrichir un aîné. Tous les hommes sont égaux en droits. Au criminel, quel innocent peut succomber sous l'institution céleste des jurys? Qui pourrait nombrer les avantages de la création des juges de paix? Vous déploriez la multitude de vos loix, de vos poids, de vos mesures. Tout cela est réformé. Mêmes poids, mêmes mesures. La législation est une & générale. Ce que vous désiriez, depuis tant de siecles: ce que n'ont pu ou voulu faire tant de rois: tout cela est opéré.

Ne pouvant contester la fidélité d'un tel tableau, je m'attends à votre objection. Des flots, des torrens de sang nous ont précipité vers cet ordre de choses, me direz-vous? J'en conviens: mais quels en sont les auteurs? Sans le débordement d'un gouvernement, existe-t'il de révolution? Son origine est votre ouvrage. Ses développemens sont l'effet seul de vos criminelles oppositions. Sous un gouvernement sage & protecteur, il n'est point d'insurrection. Objecterez-vous encore que nos institutions ou loix nouvelles, ont été trop cherement, trop cruellement achetées. Je vous répéterai que tous ces accidens sont uniquement votre ouvrage. Enfin je vous l'avouerai. Non: il n'est pas d'amélioration qui puisse, en morale, justifier la perte d'un seul citoyen. Mais

quand une révolution eſt achevée, le mal n'eſt plus, & le bien reſte. Sachons jouir du moins de bienfaits qui nous ont coûté tant de larmes! J'inſiſte ſur ce point; il eſt la clef de cet ouvrage.

Eh quoi! Parce que nous avons ſi cherement, ſi cruellement acheté de ſages loix & de ſaintes inſtitutions, il nous faudrait encore les rejetter de notre ſein. Mais c'eſt au contraire par cette raiſon qu'il faut s'y attacher davantage. Plus le bonheur nous a coûté de maux, & plus il mérite, plus il eſt digne de nos idolâtries! Quel amant, dont la félicité n'eſt pas en raiſon des difficultés de la jouiſſance? Quelle mere ne chérit d'autant plus tendrement ſon enfant qu'il lui a coûté de maux!

Vous frémiſſez encore des horreurs inſéparables d'une révolution, & je partage ce ſentiment. Mais par un effet de cet effroi, vous déſireriez la deſtruction du régime nouveau? Quelle plus inconcevable contradiction! Ainſi c'eſt donc préciſément par l'horreur que vous inſpire ces fureurs, que vous en invoquez chaque jour le retour! O démence!!!

O vous, qui comme moi, futes froiſſés, broyés même, ſous le vol du char révolutionnaire, concevez-vous ce qu'il arriverait s'il remontoit un jour ſur le trône, un roi deſpote, uſurpateur ou étranger. Et tous les calculs de l'eſprit humain, peuvent-ils atteindre

à

à l'idée seule de ce retour, sans le voir accompagné de tous les fléaux qu'entraînerait un nouveau bouleversement. N'êtes-vous donc pas encore rassasiés de révolution !

Je veux terminer cet ouvrage par une grande, par une haute, par une importante vérité. Je la dirai toute entiere. Je la dirai sans crainte & sans redouter l'avenir. Ce n'est ni d'une monarchie, ni d'une république dont le peuple Français est entousiaste. Il veut le bonheur & la liberté sans laquelle il n'est point de félicité. Peu lui importe d'ailleurs le mode de son gouvernement. En 1789, il voulut une révolution, parce qu'il était malheureux; parce que de tous les peuples de l'Europe, septentrionale & occidentale, il était le plus écrasé & le plus infortuné. Il la voulut cette révolution, il la fit. Elle fut alors véritablement nationale. Tout ce qui est arrivé depuis n'est plus son ouvrage. Il est celui de factieux ou d'ambitieux, plus ou moins habiles, plus ou moins bien intentionnés. Le peuple ne fut réellement pour rien dans les diverses altérations portées à son gouvernement. Il fut comprimé, glacé par la crainte & la terreur. Il consentit par foiblesse d'abord, ensuite par lassitude; il prêta tous les sermens qu'on lui dicta. Vous avez soumis successivement trois codes constitutionnels à sa délibération. Hommes de bonne-foi, vous qui avez suivi les assemblées primaires des campagnes, répondez-moi: le peuple a-

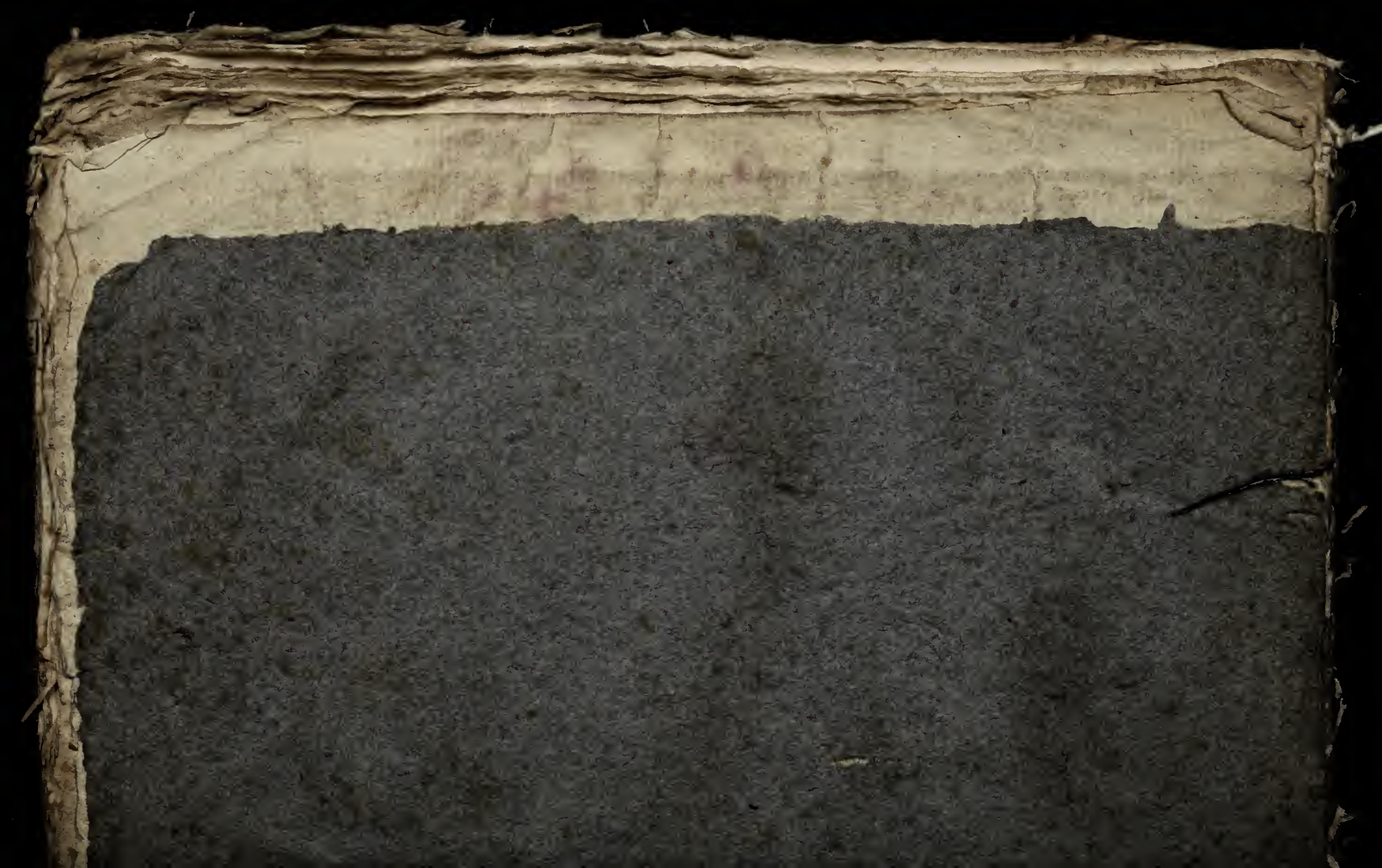
t'il dans l'une de ces circonſtances, compris ou ſeulement connu, ce que vous exigiez de lui? Il eût adopté l'alcoran, ſi vous l'euſſiez préſenté à ſa ſanction.

Eh! qu'importe en effet au peuple, que ceux qui le gouvernent portent le nom de pharaon, de roi, d'archonte, de conſul, de ſuffettes, d'empereur, de ſultan, de ſophi, de khan, de cacique, de doge ou de dey? Ne ceſſera-t'on pas de nous abuſer par des mots, & ne s'accoutumera-t'on jamais de nous traiter en hommes. Le nom ne change rien à la choſe. Tel pharaon, tel archonte, tel ſuffettes, peuvent être d'affreux tyrans, ils peuvent être les peres du peuple. Sparte fut-elle moins libre, pour avoir donné le nom de roi à ſes magiſtrats? CROMWEL, ſous le titre de protecteur, en fut-il moins un deſpote? Le ſerment de haine à la royauté eſt une véritable abſurdité à mes yeux. C'eſt celui à la tyrannie, ſous quelque forme ou dénomination qu'elle s'enveloppe, qu'il fallait décréter. C'eſt de cette haine, dont il faut nourrir l'entendement de vos enfans.

Peut-être eſt-il politique en détruiſant d'antiques inſtitutions, d'en changer auſſi la nomenclature. Mais ſi les cinq directeurs de la France, devaient quelque jour, comme la faction des ſeize, ou comme le comité de ſalut-public, aſſervir la patrie, je n'appercevrais plus alors en eux, que d'affreux tyrans. Si je les préfere aujourd'hui aux

BOURBONS, ce n'eſt pas pour avoir dépouillé le bandeau royal. Croyez-vous, en effet, que ſi la conſtitution eût ſubſtitué le mot de roi, à celui de directeur, la France en eût moins été une république? Leurs devoirs, leurs obligations, ne ſeraient-ils pas les mêmes? Ce que je puis, & dois ſeul approuver; c'eſt l'amovibilité, qui me garantit la capacité du candidat, & me préſerve de l'éducation déteſtable d'un prince-né. J'accorde mon hommage, à la ſubſtitution de pilotes habiles, aux hommes ignorans auxquels était confiée la direction du vaiſſeau. Je vois enfin, une forme active, économique & pure, remplacer l'inſouciance, la corruption, l'incapacité & la rapine. C'eſt par ces cauſes & non par une frivole dénomination de mots, que je préfere & que le peuple Français s'attachera inſenſiblement au gouvernement nouveau, qu'il a plu à ſes repréſentans de lui offrir.

Le peuple veut un gouvernement qui lui donne la paix & l'abondance. Voilà ce qu'il deſire. Peu lui importe la dénomination dont vous inveſtirez les gouvernans. Il fit la révolution, je le répete, parce qu'il était malheureux. Si le régime nouveau ne comblait pas ſon attente, il invoquerait un nouvel ordre de choſes. Mais ne croyez pas qu'il regrette vos anciens rois. Ils lui ont trop cauſé de maux. Voilà pourquoi ont échoué, voilà pourquoi échoueront encore toutes les tentatives, en faveur des BOURBONS.

Comparez ce qui fut, avec ce qui eſt. Dépouillez-vous, pour cet effet, des impreſſions inſéparables du vernis des tems. Voyez quelles améliorations en tous genres germent & écloſent. Ouvrez les yeux & jugez!

A CHARTRES, de l'Imprimerie de LACOMBE.